Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
VII
91
VITTORIO EM. III
NAPOLI

Digitized by Google

HISTOIRE
DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

CONTENANT

les Avantures & les Conqueſtes des Princes Normands qui l'ont établi.

[BUFFIER]

A PARIS,
Chez ANISSON Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DCCI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Fondo Dorie
VIII 91
963780

Biblioteca Nazionale V. E. NAPOLI III

A SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR LE DUC DE HARCOURT, AMBASSADEUR DE FRANCE auprés de Sa Majesté Catholique.

MONSEIGNEUR,

Les Héros qui ont formé l'Etat de Sicile & de Naples, rappelleroient naturellement l'idée de voſtre perſonne: ſi depuis pluſieurs années toute l'Europe n'avoit déja les yeux attachez

ſur vous ; & l'on ne peut gueres trouver à leur Hiſtoire, un Protecteur qui y ait plus de raport que vous en avez.

Ce n'eſt pas ſeulement, MONSEIGNEUR, *parce que ces Conquérans ſont auſſi bien que vous la gloire d'une Province, dans laquelle ils ont pris naiſſance ; ils en ſortirent il y a plus de ſix cens ans n'étant encore que ſimples Gentils-hommes : au lieu que dés-lors & depuis le temps des premiers Ducs, le nom de Harcourt étoit floriſſant dans la Normandie, où il a toûjours juſqu'à préſent conſervé ſa ſplendeur.*

Je ne prétens pas icy, MONSEIGNEUR, *faire l'extrait de ces amples volumes*[a] *qui rapportent avec tant d'éxactitude la longue ſuite de vos illuſtres ayeux, & leurs alliances avec les premiéres maiſons*[b] *du monde ; il ſuffit que leur merite & leurs vertus revi-*

[a] Hiſtoire de la maiſon de Harcourt par Baſnage, 4. vol. in-fol.

[b] Lorraine, en 1288. Ponthieu Caſtille, 1340. Bourbon, 1374. Montmorency, Flandres, Bretagne, Angleterre.

vent en vous; ſi leur réputation a pu égaler celle des Fondateurs du Royaume de Sicile, la voſtre peut ſoutenir celle des uns & des autres.

En effet, MONSEIGNEUR, *que trouvera-t-on de valeur, d'habileté, & de ſuccés dans ces Princes ſi fameux, dont vous ne fourniſſiez des éxemples encore plus ſignalez? Dés voſtre plus tendre jeuneſſe l'amour de la gloire vous fit expoſer comme eux, aux plus évidens hazards de la guerre; quels périls n'eſſuyâtes-vous point dans voſtre premiere campagne aux combats de Zeimzeim, de S. François, & de Turkeim? par combien d'autres avez-vous paſſé, avant que de parvenir à l'honneur que vous avez eû de commander en chef des armées durant la derniere guerre, d'eſtre nommé pour conduire ſous le Roy d'Angleterre, celle qu'on vouloit faire paſſer dans ſes états: & de remplir tant d'emplois importans qui ſembloient attachez à la premiére dignité de l'épée, & qui*

ſuppoſoient toute l'experience & toute l'habileté qu'on y doit avoir.

C'eſt auſſi, MONSEIGNEUR, *ce qui vous a attiré de juſtes loüanges des plus grands Maiſtres dans l'art militaire; ils ſçavent relever mieux que perſonne la maniére dont vous vous oppoſâtes aux troupes liguées d'Allemagne, qui venoient fondre dans voſtre gouvernement*, & qui furent entiérement défaites à Ourteville, ou leur General a meſme ne ſauva ſa vie qu'en demeurant voſtre priſonnier; il faut les entendre quand ils parlent de cette belle retraite de Renfels, pour laquelle Sa Majeſté vous avoit exprés choiſi, & que vous fiſtes, ſans que les ennemis beaucoup plus forts en nombre, oſaſſent jamais rien entreprendre; enfin ils ſont les premiers a faire valoir la diligence admirable, dont vous uſâtes pour mener vos troupes à Nervindes, à la teſte deſquelles vous combattîtes avec le ſuccés qu'on a tant publié:*

*de Luxembourg.

a Le Comte de Veſles.

comme ſi vous euſſiez tout à coup reparé par le courage que leur donna voſtre éxemple, la fatigue d'une marche exceſſive que ce jour là meſme il leur avoit fallu faire.

Il eſt aiſé de reconnoiſtre à ces traits le caractére qui vous diſtingue parmi nos Capitaines : cette vigilance & cette activité qui vous rendent préſent à tout ; ces meſures ſi bien priſes, qui vous aſſûrent les évenemens ; cette modération & cette douceur qui vous gagnent le cœur des troupes ; & ſur tout cette détermination qui vous fait agir ſi promptement, & néanmoins ſi à propos : de ſorte que ce qui auroit paru quelquefois précipitation ou préſomption dans le commun des Officiers, s'eſt trouvé dans vous le vray talent d'un Géneral conſommé, & qui ſçait prendre ſur le champ un parti également juſte & heureux.

Avec ces qualitez éminentes, faut-il s'étonner, que le plus grand & le plus ſage Monarque du monde, ait

pris ſoin de les mettre en œuvre, & qu'aprés en avoir tiré des avantages ſi conſidérables dans la guerre, il en ait voulu tirer de plus conſidérables encore dans la paix ? il ne s'eſt pas trompé en ce qu'il s'était promis ; toute la France, toute l'Eſpagne, luy en applaudiſſent ; vous avez manié & conſommé dans voſtre Ambaſſade, la négociation la plus éclatante du Régne le plus glorieux qui ait été en France depuis Charlemagne, ou meſme depuis la fondation de la Monarchie.

Des ſervices de cette nature ne pouvoient pas manquer de trouver leur recompenſe, & l'on n'a pas crû les trop payer par la nouvelle dignité dont vous eſtes reveſtu : il n'y a rien de ſi élevé à quoy vous n'ayez lieu d'aſpirer, & que la voix publique ne vous deſtine par avance.

Mais quelque ardens que ſoient les vœux du public ſur ce point, permettez-moy de le dire, MONSEIGNEUR, *ils ne vont pas encore juſqu'où vont*

les miens ; il me ſuffit pour les former d'avoir été élevé dans une Ville où l'on ſuçe avec le lait des ſentimens d'une reſpectüeuſe tendreſſe pour tous ceux de voſtre Maiſon. C'eſt ſur quoy je me flatte que vous voudrez bien agréer le livre qui a le bonheur de paroiſtre icy ſous voſtre nom, & qui me donne l'occaſion de publier le profond reſpect avec lequel je ſuis:

MONSEIGNEUR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur, B. J.

AVERTISSEMENT.

LA plûpart des choſes qui ſont la matiére de l'Hiſtoire que je donne au public ſont aſſez ſinguliéres pour mériter qu'on ſçache d'où elles ſont tirées ; c'eſt des Auteurs contemporains, dont le témoignage ne peut eſtre ſuſpect. Les plus conſidérables ſont Guillaume de la Poüille, Geofroy Malaterra, la Princeſſe Anne Comméne, & Léon Eveſque d'Oſtie.

Guillaume de la Poüille, rapporte en vers Latins peu élegans à la vérité, mais aſſez bons pour le ſtile de ſon ſiécle, les exploits des Normands en Calabre. Il écrit, non pas comme un Poëte, mais comme un Hiſtorien, qui veut ſeulement donner de la cadence à une narration fidelle, & ſuivie. Il conduit la ſienne juſqu'à la mort de l'illuſtre Robert Guiſcard, arrivée vers l'an 1085. Il publia ſes vers quelque temps aprés à la ſollicitation du Pape Urbain II. qui fut élevé au ſouverain Pontificat en 1088. & il les dédia a Roger fils & ſucceſſeur de Robert Guiſcard.

Geofroy Malaterra eſt un auteur encore

plus digne de foy ; il a écrit en proſe aſſez au long l'Hiſtoire des conqueſtes qu'ont fait les Normands en Italie ; & cela par l'ordre meſme de Roger Duc de Sicile & de Calabre, frere de Robert Guiſcard. Cet ouvrage eſt demeuré long-temps inconnu. Le manuſcrit n'en fut trouvé à Sarragoſſe parmi l'Hiſtoire des Rois d'Arragon, que l'an 1578. par Jérôme Zurita, qui le mit en lumiére ; & Baronius parle de cette découverte comme d'un vray tréſor. Ceux qui ont écrit l'Hiſtoire de Sicile l'ont laiſſée fort défectueuſe pour n'avoir pas lu cet auteur.

La Princeſſe Anne Comnéne, fille de l'Empereur Grec Aléxis Comnéne, a qui Robert Guiſcard fit la guerre tres-vivement, manque quelquefois ſelon la coûtume de ſa nation, à dire éxactement la vérité ; mais elle doit au moins eſtre cruë en ce qu'elle dit de bien de Robert Guiſcard, qu'elle haïſſoit fort.

Leon Eveſque d'Oſtie, étoit Religieux du Mont Caſſin, quand il écrivit la Chronique de ce Monaſtére, un peu aprés le temps dont nous parlons ; & cette Chronique eſt regardée des Sçavans, comme une des meilleures & des plus ſûres, qui puiſſe autoriſer l'Hiſtoire.

Outre ces anciens Auteurs, j'ay lu encore les Auteurs modernes, comme Faſelus, *De rebus ſiculis*, Buonfiglio, *Hiſtoria di Sicilia*, Summonte, *Hiſtoria della città & Regno di Napoli*, Inveges, *Annali di Palermo*; Baronius, & quelques autres ſemblables : mais ces derniers ne m'ont guére ſervi que pour certaines particularitez tirées des mémoires qu'ils citent, & que je n'ay pas veûs ; & pour me faire appercevoir des fautes où ils ſont tombez, & que j'ay tâché d'éviter.

Les Auteurs anciens & modernes que je viens de nommer, s'accordent entre-eux ſur les faits principaux, & ſemblent ſe contrarier dans quelques circonſtances, & ſur tout dans quelques points de Chronologie. On a taſché de ſe faire jour autant qu'il a eſté poſſible, au travers de ces petites obſcuritez qui n'empêchent pas d'ailleurs, que les faits les plus importans ne ſoient véritables ; Ou bien il faudroit révoquer en doute les choſes qui ſe paſſent de nos jours, & preſque ſous nos yeux, parce qu'elles ſont rapportées, avec des circonſtances qui ne s'accordent pas.

Ce ſeroit une égale injuſtice de ne vouloir point croire des choſes appuyées, néanmoins ſur de bons témoignages dés

qu'elles ſemblent extraordinaires & ſurprenantes. Les maniéres de faire la guerre, uſitées au temps dont j'ay à parler, ſont de ce genre-là ; il n'y avoit alors preſque nulle régle ni pour attaquer, ni pour ſe défendre ; une armée entiére ſe trouvoit défaite quelquefois, ſans qu'on voye trop comment, ni pourquoy. La plus grande habileté conſiſtoit, ou dans une force de corps, plus grande incomparablement que celle de nos jours, parce qu'on pratiquoit davantage les éxercices qui ſervent à l'acquérir ; ou dans une bravoure pouſſée à l'excés, laquelle inſpiroit d'ailleurs tant de confiance aux combattans, qu'elle avoit ſouvent des ſuccés merveilleux ; ou enfin dans certaines entrepriſes bizarres & artificieuſes, dont la conduite ne ſe juſtifie gueres que par l'évenement. C'eſt ce qui produiſoit toutes ces avantures que nous regardons comme Romaneſques ; mais qui la plûpart n'ont été dans les Romans, qu'aprés avoir été auparavant en effet.

Voilà ce que j'avois à dire ſur le fond de mon ſujet. Pour la maniére de le traiter, j'ay ſuivi celle que m'ont preſcrit le gouſt & le ſentiment, plûtoſt que les préceptes ordinaires, quoique je ne les aye

pas non plus négligez. J'ay tâché en général d'avoir une narration libre & animée ; de paſſer ſur ce qui la feroit languir, & d'inſiſter ſur ce qui pourroit davantage picquer la curioſité ; de lier les faits les uns avec les autres, pour attacher & ſoutenir toûjours l'imagination du lecteur : enfin, de mettre dans la ſuite des choſes, l'arrangement qui a coûtume de ſatisfaire autant l'eſprit que de fixer & de ſoulager la mémoire ; le partage des ſix livres de ce volume pourra contribuer à cet effet. Le premier livre, qui marque l'arrivée des Normands, & leurs premiers exploits en Italie, contient la conqueſte qu'ils firent de la Poüille : le ſecond, la conqueſte de la Calabre : le troiſiéme, la conqueſte de la Sicile : le quatriéme, la maniére dont ils affermirent leurs conqueſtes par divers évenemens : le cinquiéme, les guerres de Robert Guiſcard en Orient, contre l'Empereur Aléxis Comnéne, & en Occident, contre l'Empereur Henry ; & le ſixiéme, contient le régne heureux de Roger, Comte de Sicile & de Calabre, qui par ſa ſuperiorité ſur ſes neveux enfans du Duc Robert, devient proprement le Fondateur de cet Etat ; j'eſpére qu'on en verra l'Hiſtoire avec plaiſir : puiſque dans la ſitua-

tion préſente de l'Europe, on ne peut eſtre trop inſtruit de tout ce qui touche le Royaume de Sicile & de Naples.

Approbation.

J'AY lû, par ordre de Monſeigneur le Chancellier, le manuſcrit qui a pour titre, *l'Origine du Royaume de Sicile & de Naples, contenant les Avantures & les Conquêtes des Princes Normands qui l'ont établi*, & il m'a paru que l'impreſſion en ſeroit utile, s'il plaiſoit à Mondit ſeigneur d'en accorder la permiſſion. A Paris le 6. Septembre 1700.

DE L'ILLE.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Lettres Patentes du Roy données à Verſailles le 24. jour d'Octobre 1700. ſignées LE COMTE, & ſcellées du grand ſceau de cire jaune : il eſt permis à Jean Aniſſon Directeur de l'Imprimerie Royale, d'imprimer un Livre intitulé *L'origine du Royaume de Sicile & de Naples, contenant les avantures & les conquêtes des Princes Normands qui l'ont établi*, & ce pendant le temps de trois années conſécutives, à commencer du jour qu'il aura été achevé d'imprimer pour la premiere fois : avec deffenſes, &c.

Regiſtrées ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 22. Fevrier 1701. Signé, BALLARD, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 30. d'Avril 1701.

HISTOIRE

HISTOIRE
DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE PREMIER.

DE tous les Etats qui ſe ſont élevez dans l'Europe depuis l'Empire Romain, il n'y en a guéres dont l'Hiſtoire fourniſſe des évenemens ſi extraordinaires, que celle du Royaume de Sicile & de Naples. Pour peu qu'on jette les yeux ſur la ſuite des faits dont elle eſt remplie, rien ne paroiſt

plus propre à inſtruire l'eſprit, & à le divertir en meſme-temps. On en jugera par l'ouvrage que je donne ici, qui contient la naiſſance & comme les prémices du Royaume dont je parle ; car au lieu que les autres Etats n'ont rien d'ordinaire dans leurs commencemens que de rebuttant & d'obſcur, l'origine de celuicy n'a rien au contraire qui n'intéreſſe, & qui ne brille également.

C'eſt une poignée de gens qui viennent de la France par mille avantures ſe rendre maiſtres du plus beau païs du monde ; c'eſt une ſeule famille de Gentilshommes de Normandie, qui ſoutenus d'un petit nombre de leurs compatriotes, s'établiſſent dans les confins de l'Empire d'Orient, & de l'Empire d'Occident, ſervent d'abord l'un & l'autre des Empereurs, & peu aprés remportent ſur eux les plus mémorables victoires ; délivrent l'Italie des incurſions & du joug des Infi-

déles, & agiſſent toûjours conſtamment en faveur des Papes, juſqu'à leur faire violence pour les faire entrer dans leurs vrais avantages; en un mot, ce ſont cinq ou ſix Cavaliers, enfans d'un meſme pere, qui ménagent ſi heureuſement leurs propres intéreſts avec les intéreſts de l'Egliſe, qu'ils deviennent ainſi les Princes d'une floriſſante Monarchie, dont ils laiſſent la ſupréme domination au Saint Siége. Tel eſt l'établiſſement du régne des Normands en Italie, Fondateurs du Royaume de Sicile & de Naples, ce qui fait, ſi je ne me trompe, un morceau d'Hiſtoire des plus engageans.

La France & l'Italie y doivent ſur tout prendre part. La France, puis qu'elle a produit les Héros qui ont formé cet Etat; auquel elle a donné depuis des Rois de ſon ſang dans les deux branches d'Anjou, & ſur quoi elle a conſervé des droits où elle ſemble rentrer aujourd'hui en la

perſonne d'un autre Duc d'Anjou, qui devenant Roy d'Eſpagne, devient auſſi Roy de Sicile & de Naples. L'Italie, puis qu'elle a été le Théatre de tant d'évenemens ſi dignes d'eſtre rapportez dans une juſte étenduë, ce qui n'a point encore été fait par les Italiens meſmes, quelque admirable talent qu'ils aient d'ailleurs pour écrire l'Hiſtoire. Mais afin de commencer celle-cy d'une maniére qui donne du jour à toute la ſuite de la narration, il eſt à propos de tracer d'abord un plan de ce qu'étoit l'Italie, quand les Normands y vinrent la premiére fois.

Charlemagne ayant été couronné Empereur d'Occident aprés avoir pouſſé ſes conqueſtes juſques vers la Calabre; la moitié de l'Italie, qui eſt entre Rome & les Alpes, demeura à cet Empire; & l'autre moitié à l'Empire d'Orient, excepté les environs de Rome du coſté de

Benevent qu'on laiſſoit à l'Egliſe comme ſon Domaine. Depuis ce temps-là les Empereurs ſoutenoient leur Souveraineté chacun de leur coſté, & s'étendoient dans l'occaſion ſur les terres de l'autre Empire. D'ailleurs, comme ils ne demeuroient pas dans le païs, ils avoient une peine extrême à tenir en bride les Italiens, qui tachoient à s'affranchir du joug de l'obéïſſance, & qui étoient les peuples les plus malaiſez du monde à gouverner. La plûpart étoient des reſtes de ces Lombards, qui plus de quatre ſiécles auparavant avoient inondé l'Italie: bien que leur Royaume euſt été aboli par Charlemagne, divers Seigneurs de leur nation s'y étoient conſervé (à l'ombre de quelque hommage qu'ils rendoient à l'un des deux Empereurs) l'autorité abſoluë en des contrées, & des fortereſſes particuliéres. Au reſte ils avoient toûjours quelque choſe à

démêler entr'eux, ou avec les Empereurs dont ils relevoient, ce qui rempliſſoit le païs de guerres, ou plûtoſt de perpetuels brigandages.

La Partie Méridionale de l'Italie que nous devons conſiderer davantage icy, étoit encore plus ſujette à toutes ſortes de troubles. Les Grecs y vouloient abſolument dominer ſelon leurs anciens droits; mais les Habitans, & les Princes Lombards ne vouloient plus de leur domination qu'ils regardoient comme étrangére, & meſme comme tirannique. Les uns & les autres ne pouvant venir à bout de ce qu'ils prétendoient, ſe firent mutuellement aſſez de peine pour attirer les Sarraſins leurs communs ennemis, qui regnoient alors en Afrique, & qui s'étoient emparez de la Sicile. Ce fut à peu prés dans ces conjonctures que ſe firent les prémiéres courſes des Normands en Italie au commencement de l'onziéme ſiécle.

La dévotion à la mode étoit alors de faire le pélerinage de Jéruſalem. Les Chrétiens du Septentrion, & ſur tout les Normands, étoient plus ſuſceptibles que les autres de cette pieuſe inclination. Ils aimoient naturellement à quitter leur païs, & à ſe répandre de tous côtez ; ils alloient par troupes faire leurs pélerinages, & revenoient de meſme pour voyager plus ſeurement. D'ailleurs comme ils étoient bienfaits, grands, robuſtes, aguerris, vaillans, en quelque petit nombre qu'ils fuſſent ils valoient une armée entiére. En effet quarante, ou tout au plus, ſelon d'autres Auteurs, cent de ces Pélerins mirent en déroute des milliers de Barbares.

1002. *Leo Oſt. Chronic. Caſſ. l. 2. c. 38. Maimb. Ord. Vital. Guillelm. Gemmet. Hiſt. Eccl. Norm.*

En revenant par mer de la Terre-Sainte, ils avoient relâché à Salerne, où ils furent tres-bien reçûs. Guaimare qui en étoit le Prince, les avoit invitez à y demeurer pour

ſe délaſſer des fatigues du voyage, & pour reſpirer un peu la douceur du païs : il fut bien payé de ces avances. Les Sarraſins, qui venoient ſouvent d'Afrique, & de Sicile mettre les peuples d'Italie à contribution, s'attachérent à Salerne, & vinrent avec une flotte conſidérable à la hauteur de cette place, ménaçant de la ruiner ſi elle ne ſe rachetoit par une fort groſſe ſomme. Le Prince, qui ne voyoit aucun moyen de ſe défendre, ſe diſpoſe à payer. Pendant qu'il étoit occupé avec ſes Officiers à faire contribuer ſes ſujets, les Sarraſins ſortirent de leurs vaiſſeaux, mirent pied à terre, & remplirent l'eſpace qui eſt entre la mer & la ville : c'étoit une plaine couverte d'herbe ; ils en firent un lieu de repos & de divertiſſement, & s'y livrérent à la joye & à la bonne chére. Les Normands qui les virent en furent indignez, & ne le furent guére moins

de la tranquillité du Prince & des Habitans de Salerne ; ils en firent d'obligeans reproches à leurs bienfaicteurs, & leur repréſentérent quel opprobre c'étoit de ſouffrir leurs ennemis triompher avec tant d'inſolence, & de ſe diſpoſer encore à payer eux-meſmes les frais du triomphe. Quoy, leur dirent-ils, vous ne penſez qu'à donner voſtre rançon comme feroient des femmes, & non pas à vous défendre comme le doivent de vaillans hommes ? Ils n'en demeurérent pas à la ſimple exhortation : ils donnérent en meſme-temps l'exemple, prirent les armes ſur le champ, & coururent hors de la ville fondre inopinément ſur les Barbares, qui ne s'attendoient à rien moins, & qui ſe tenoient au contraire fort en ſeureté, comptant ſur la lâcheté des gens du païs. Ils commencérent à les charger, en tuérent un nombre conſidérable, mirent tous les au-

tres en fuite, & les contraignirent à rentrer dans leurs vaiſſeaux beaucoup plus promptement qu'ils n'en étoient ſortis : au lieu du butin que les Sarraſins s'étoient flatté de faire, ils en laiſſérent un tres-ample dans la plaine. Comme ils y étoient deſcendus pour y faire un régal plûtoſt qu'un ſiége de ville, ils y avoient des vaſes d'or & d'argent, & quantité de meubles précieux ; mais n'ayant pas eu le loiſir de les emporter, les Normands le firent pour eux, & revinrent chargez de ces riches dépoüilles.

On peut juger combien cette expédition cauſa d'admiration & de joye dans la ville. Tout y retentiſſoit des louanges des Pélerins, & des bénédictions qu'on leur donnoit. Le Prince en particulier ne ſçavoit de quelle maniére leur témoigner ſa reconnoiſſance, il voulut leur faire de ſuperbes préſens, il les conjura de demeurer dans le

païs, & leur y propoſa les établiſſemens les plus honorables ; mais ils proteſtérent qu'ils n'avoient agi par aucun intereſt, & qu'ils ne vouloient point d'autre récompenſe que le plaiſir d'avoir ſatisfait à leur pieté en combattant pour les Chrétiens contre des infidelles. Cependant, pour correſpondre aux honneſtetez de Guaimare, & au deſir qu'il témoignoit d'avoir auprés de ſoy des hommes ſi braves, ils luy promirent ou de revenir eux-meſmes, ou de luy envoyer de jeunes gens de leur nation, qui les vaudroient bien. Ils ſe mirent donc en état de retourner dans leur patrie, qu'ils brûloient d'envie de revoir, ne fût-ce que pour y raconter les heureuſes avantures de leur voyage. Le Prince ne pouvant plus les arreſter chercha par inclination, & par intereſt les moyens d'attirer leurs compatriotes en Italie. Dans cette veuë il fit mille nouveaux

honneurs à ſes généreux défenſeurs, lorſqu'ils ſe rembarquoient pour la Normandie; il les fit accompagner juſque dans leur païs de pluſieurs de ſes Officiers, avec des barques chargées des fruits les plus exquis, il y ajouta auſſi des veſtemens précieux d'or & de ſoye, & de riches harnois de cheval capables de donner dans les yeux d'une nation qu'il reconnoiſſoit aimer l'éclat & la gloire. Les projets de Guaimare eurent leur effet, & cet air de libéralité & de magnificence fut non-ſeulement une invitation; mais encore un attrait à la nation Normande pour venir dans la Poüille.

Une affaire d'éclat, qui étoit ſurvenuë à la Cour de Robert Duc de Normandie, contribua beaucoup à faire prendre cette route à un grand nombre de perſonnes, & meſme d'une qualité diſtinguée. Un Seigneur nommé Guillaume Repoſtel s'étoit vanté publiquement d'avoir

Oderic. Vital. l. 3. Hiſt. Eccl. Chron. Caſſ. ibid. Guill. Gemmet. l. 7. c. 30.

reçû des faveurs de la fille d'un autre Seigneur nommé Oſmont Drengot qui outré de cette injure, chercha à s'en venger ; & trouvant ſon ennemy dans un bois, il luy paſſa ſa lance au travers du corps, proche meſme du Duc Robert qui prenoit avec ſa Cour le plaiſir de la chaſſe. Il fallut échapper à l'indignation du Souverain ; & pour cet effet, Oſmont ſe ſauva d'abord en Angleterre, puis en Bretagne, & enfin voyant une ſi belle porte ouverte en Italie, réſolut de s'y retirer ; il y alla effectivement ſuivi de ſes fréres, de ſes fils, de ſes neveux, & de pluſieurs de ſes amis. Chacune de ces circonſtances ne ſe trouvent pas les meſmes par tout, non plus que les noms de ces Seigneurs, car divers Auteurs les rapportent diverſement ; mais il eſt toûjours certain qu'une grande troupe d'illuſtres Normands arrivérent vers ce temps-là dans la Poüille,

où le ſouvenir de ce qu'avoient fait leurs compatriotes à Salerne les fit recevoir avec beaucoup de joye, & avec de grandes marques d'eſtime. Quelques-uns diſent qu'ils allérent d'abord à Bénevent; d'autres qu'ils furent encore au ſervice du Prince de Salerne, & d'autres qu'ils vinrent à Capouë. Toutes ces choſes peuvent eſtre vrayes: car ces nouveaux Normands, un peu moins deſintereſſez que ceux qui avoient combattu à Salerne, étoient preſts de ſe donner à ceux qui payeroient mieux leurs ſervices; & les Princes de la Poüille ayant également à ſe deffendre contre les Sarraſins, & contre les Grecs, avoient auſſi intereſt chacun de leur coſté à s'attacher le plus qu'ils pouvoient de ces braves gens, dont ils eſpéroient tirer un ſi grand avantage.

1018. *Oſt. l. 2. c. 39.* En effet, les Normands rendirent bien-tôt d'importans ſervices à l'Italie en général, ſous la conduite

d'un Grand-Seigneur du païs appellé Melus homme illuſtre & dont il eſt à propos de donner icy quelque idée. Il étoit de Bary, & s'étoit diſtingué par ſon mérite, ſon adreſſe, & ſa prudence extraordinaire. Comme ſes Compatriotes ſouffroient fort impatiemment la domination des Grecs, qu'un Officier général nouvellement établi ſous le nom de Catapan rendoit plus inſuportable que jamais ; il entra dans le reſſentiment des gens de ſon païs, & les trouvant diſpoſez à une révolte, il ſe mit à leur teſte avec un autre brave homme nommé Dattus qui étoit ſon couſin : ſe voyant ainſi ſoutenu, il ſe promit de mettre tout le païs en liberté. Mais que ſert-il de compter ſur des peuples lâches ? ils ne tardent guéres à devenir infidéles. Ceux de Bary, voyant que l'armée des Grecs approchoit de leur Ville, au lieu de penſer à ſe deffendre, ne penſerent

qu'à faire la paix aux dépens de Melus ; & offrirent à ſes ennemis de le leur livrer. Comme il apprit qu'on le trahiſſoit, il s'enfuit ſécrettement avec Dattus à Aſcoli : & ne s'y croyant pas aſſez en ſeureté il ſe retira encore plus loin, tandis que ſes perfides citoyens, pour gagner les bonnes graces des Grecs, envoyerent à Conſtantinople Maranthe ſa femme, & ſon fils Argyre. Il ſe conſola d'un traittement ſi cruel par l'eſpérance de ſe vanger, & la conçeût en arrivant à Capouë où il trouva les Normands qui y étoient venus depuis peu. Il avoit déja connu leur caractére ; ayant rencontré dans ſes courſes quelques-uns d'eux, qui alloient viſiter le Mont-Caſſin, & il les avoit conjurez d'attirer en Italie le plus qu'ils pourroient de leurs compatriotes pour faire la guerre ſous ſa conduite. Les trouvant donc tres-propres à ſes deſſeins, il ſe les attacha

par de grandes promeſſes, & ayant encore levé d'autres troupes chez les Princes Lombards dont il ſollicitoit le ſecours, il fit une armée qu'il mena incontinent contre les Grecs. Il les attaqua, les défit en trois batailles conſécutives, & ſe rendit maiſtre de pluſieurs Villes de la Poüille ; mais il perdit tout le fruit de ſes victoires dans un quatriéme combat qui ſe donna auprés de Cannes, lieu déja fameux par l'ancienne défaite des Romains. Il y fut vaincu plûtoſt néanmoins par la trahiſon d'un des ſiens, que par la force des Grecs. Les Normands luy demeurérent fidéles, & ſe battirent avec une extrême valeur, ce qui ne les empeſcha pas de perdre un grand nombre de leurs gens. Melus voyant ſon parti trop affoibli pour le pouvoir ſoûtenir ſans un ſecours conſidérable, recommanda tous les Normands qui luy reſtoient à Pandolphe de Sainte Aga- 1018.

Oſt. l. 2. c. 38. the Prince de Capouë, & à Guaimare Prince de Salerne, & partit inceſſamment afin d'aller en Allemagne trouver l'Empereur Henry. Il luy repreſenta le déplorable état de l'Italie, laquelle étoit en danger d'eſtre enlevée à l'Empire d'Occident, & voulut l'engager ainſi par ſes intereſts les plus eſſentiels d'envoyer une groſſe armée contre les Grecs, ou meſme de venir la commander en perſonne. Il fit deux fois pour ce ſujet le voyage d'Allemagne, & mourut dans ſes négociations auprés de Henry.

Quelque perte que fiſſent les Normands à la mort de Melus, ils ne demeurérent pas ſans employ. Athenolphe Abbé du Mont-Caſſin ſe ſervit d'eux pour défendre les biens de l'Abbaye, contre les violences des Comtes d'Aquin, qui en uſoient comme s'ils avoient eû droit de vivre aux dépens du Monaſtére. Les Normands les rangé-

1021. *Oſt. l. 2. c. 39.*

rent à la raiſon, faiſant aſſiduëment la garde dans un bourg nommé Pinlataire où ils avoient eſté poſtez, & s'acquittant de la commiſſion qu'on leur avoit donnée avec toute la vigueur & toute la fidelité poſſible.

D'un autre côté une troupe de leurs compagnons avoit ſuivi Dattus, qui s'étoit retiré avec ſa famille ſous les auſpices du Pape Benoiſt VIII. dans la Tour de Garigliane, laquelle étoit du Domaine de l'Egliſe. Il y ſembloit eſtre en ſeureté puiſque la ville de Capouë devoit le mettre à couvert de l'inſulte des Grecs ; mais Pandolphe de Sainte Agathe trahit la cauſe de ſon païs par une négociation où l'Abbé du Mont-Caſſin ſon frere, l'avoit fait entrer. Bogano nouveau Catapan ayant fait une grande donation à ce Monaſtére, avoit mis par là dans ſes intereſts Athenolphe, qui y avoit attiré Sainte

Agathe ; celuy-cy meſme venoit tout récemment d'envoyer à l'Empereur de Conſtantinople des clefs d'or pour marque de ſon dévouëment, ainſi il ne pouvoit pas manquer de donner paſſage à Bogano, qui vint avec ſon armée attaquer Dattus à Garigliane.

Les aſſiégez ſe deffendirent avec beaucoup de courage pendant deux jours ; mais il fallut enfin que la valeur cedât à la force. Bogano prit la place, & traitta avec une extrême rigueur tous ceux qu'il y trouva : il épargna ſeulement les Normands à la preſſante ſollicitation de l'Abbé du Mont-Caſſin ; mais il ne voulut jamais ſe relâcher à l'égard de Dattus, & ce Capitaine infortuné fut mené à Bary, où il ſouffrit le ſupplice des parricides, étant jetté à la mer dans un ſac.

Glab. l. 3. c. 1. Bar. ann. 1017. C'eſt vers ce temps-cy qu'il faut placer l'expédition particuliére d'un Seigneur dont parle un Hiſtorien

François, ſi pourtant elle eſt différente de celles que nous avons déja rapportées, car la reſſemblance du nom & des avantures pourroient en faire douter. Quoy qu'il en ſoit, voilà comme Glaber, l'Auteur que nous venons de citer, raconte la choſe. Un Cavalier de Normandie appellé Rodolphe ayant encouru la diſgrace de ſon Prince, il ne délibéra pas long-temps ſur ce qu'il avoit à faire dans cette conjoncture. L'exemple d'Oſmond le luy montroit ſuffiſamment; il vint donc en Italie trouver le Pape Benoiſt VIII. il luy expoſa toutes ſes avantures, & le charma par ſon air vaillant & délibéré. Le Pape luy marqua l'eſtime qu'il faiſoit de ſa perſonne, & qu'il auroit une extrême paſſion d'oppoſer un Guerrier comme luy à l'inſolence des Grecs. Rodolphe conſentit avec joye à ce qu'on ſouhaittoit de luy. Il demanda ſeulement du ſecours, & le Pa-

pe luy en donna pour aller joindre les Seigneurs Lombards, qui étoient à Bénevent afin qu'ils le miſſent à la teſte de leurs troupes. On ſuivit les intentions du Pape, & l'on s'en trouva bien. Rodolphe mit en pieces une bonne partie des Grecs; les autres qui étoient dans le reſte de la Poüille allarmez de ce deſaſtre ſe réünirent tous enſemble pour venir contre luy: il les vainquit encore, & les obligea d'abandonner beaucoup de leurs places; ils ſe virent meſme ſi affoiblis, qu'ils furent obligez d'envoyer en diligence à Conſtantinople, pour faire venir une fois plus de troupes, qu'ils n'en avoient eu d'abord.

Cependant le bruit des exploits qu'une poignée de Normands faiſoient dans la Poüille ſe répandoit de tous côtez, & flatta ſi fort l'eſprit de leurs compatriotes, qu'ils venoient tous par bandes de leurs païs les uns aprés les autres, prendre

part à la gloire que leur nation acqueroit en Italie. Le Duc Richard en fut luy-meſme touché ; non-ſeulement il ne retenoit plus ſes ſujets comme il avoit fait auparavant, mais encore il les exhortoit luy-meſme à partir. Il en vint beaucoup par terre qui ſe trouvérent enſemble à un détroit des Alpes appellé le Mont-Jove. Il étoit gardé par les habitans qui n'y laiſſoient paſſer perſonne, ſans exiger une ſomme d'argent. Les Normands n'en avoient point à donner, & d'ailleurs n'étoient pas gens à ſe laiſſer arreſter ; il falloit ſe battre, ils y furent bien-tôt réſolus. Ils chargérent les Gardes, & forcérent tout ce qu'on leur put oppoſer ; aprés quoy ils vinrent avec la meſme rapidité ſoutenir l'armée de Rodolphe. Mais ce Capitaine voyant que le nombre de ſes compatriotes diminuoit peu à peu, & qu'il ne falloit pas eſpérer de gran-

des conqueſtes avec les ſoldats du Païs, alla en perſonne comme Melus l'avoit fait, trouver l'Empereur Henry, & luy rendre compte de la ſituation des affaires d'Italie. L'Empereur luy donna, par mille careſſes & par de riches préſens, des marques d'une tres-haute eſtime, & ſuivit exactement ſes conſeils, venant faire dans la Poüille une fameuſe expedition oú les Normands
1022. eurent beaucoup de part: Rodolphe avec pluſieurs des ſiens retourna enſuite couvert de lauriers en ſa patrie. Le Duc Richard luy fit un tres-bon accueil, ne paroiſſant plus ſe ſouvenir de la faute qu'il avoit faite autrefois, & qu'il avoit effectivement bien effacée par la gloire qu'il avoit acquiſe à ſa Nation. Cependant il étoit demeuré encore en Italie un aſſez bon nombre de Normands: l'Empereur les employa pour y maintenir ſon autorité qu'il venoit d'affermir par ſes armes, ayant

ayant défait les Grecs, & tiré raiſon des deux Princes Lombards qui luy avoient manqué de fidelité ; car l'Abbé Athenolphe avoit été contraint de s'enfuir à Conſtantinople, & ſon frere Pandolphe de Capoüe avoit été mis aux fers, & envoyé en Allemagne. Henry étoit obligé d'y ramener auſſi ſon armée à cauſe que les Allemands, dont elle étoit compoſée, ne pouvoient plus ſoutenir les chaleurs exceſſives de la Poüille. Il confia donc aux Normands les deſſeins qu'il avoit ſur l'Italie ; il leur recommanda en particulier de ſecourir, s'il en étoit beſoin, les deux neveux du grand Melus qu'il venoit de faire Comtes, & Pandolphe de Theane qu'il avoit fait Prince de Capoue à la place de Pandolphe de ſainte Agathe. Quelque obligation qu'euſſent aux Normands les Princes Lombards dont ils s'étoient ſi bien ſervis contre les Grecs, ils commencerent à les

App. l. 1.
Oſt. l. 2.

mépriſer, ſoit qu'ils cruſſent pouvoir ſe paſſer d'eux, où qu'ils euſſent un chagrin ſecret de les voir attachez au ſervice de Henry. Ils les laiſſoient errer dans les bois, & dans les montagnes ſans leur donner ſeulement un lieu de retraite, & ils en vinrent juſqu'à refuſer de leur payer la ſolde accoûtumée. Une ſi lâche ingratitude ne nuiſit qu'aux ingrats; car les Normands n'étant pas d'humeur à ſouffrir cette injuſtice, prirent les armes contre les habitans du pays : ils vinrent bientôt à bout de les ranger à la raiſon, & pour obtenir plus ſeurement ce qu'ils vouloient, ils ſe firent un Chef de leur Nation. Le Premier qu'ils ſe choiſirent étoit fort propre à ſoutenir leurs intereſts. Il s'appelloit Turſtin homme d'un mérite accompli pour le poſte auquel on l'élevoit; il avoit ſur tout une force de corps preſque miraculeuſe: on rapporte de luy qu'é-

Guill. Gem. Hiſt. Northm. lib. 7.

tant encore en Normandie, il arracha une Chevre de la gueule d'un Loup, & que ce Loup entrant en fureur, parce qu'on luy ôtoit sa proye; Turstin le prit à pleines mains & le jetta contre un mur aussi aisément que si c'eût été un petit chien : un homme de ce caractere devoit être fort redouté des habitans de la Poüille; aussi ne cherchoient-ils qu'à le faire mourir. La crainte leur fit pourtant cacher leur mauvais dessein sous de grandes apparences d'amitié ; ils l'engagerent à une partie de promenade, où il arriva une chose qu'on auroit peine à croire, si elle n'étoit rapportée par un Auteur trés-religieux. On pretend donc qu'ils le conduisirent en un lieu où se retiroit un Dragon d'une grandeur énorme : aussitôt qu'ils aperceurent de loin venir cet animal affreux, ils prirent tous la fuite, & abandonnerent Turstin; surpris de cette précipitation il en

Guillel. Gemm. l. cit. sup.

demandoit le ſujet à ſon Ecuyer qui étoit à ſes côtez, lorſqu'il vit prés de luy le Dragon, dont les yeux étincelans ſembloient jetter des flames de toutes parts, & dont la gueule béante menaçoit d'engloutir la tête de ſon cheval; mais ſans s'étonner, il tira ſon ſabre & en déchargea ſur la bête un coup ſi terrible, qu'il la jetta par terre. Il périt pourtant luy-même par ſa propre victoire; l'haleine infecte du Dragon expirant l'empoiſonna, & il en mourut trois jours aprés. Il eut des ſucceſſeurs capables de venger ſa mort: le plus conſiderable fut Ranulphe, qui le premier de ſa Nation porta en Italie la qualité de Prince. Comme il n'avoit pas, pour réuſſir dans ſes deſſeins, toute la force neceſſaire; il falloit y ſuppléer par l'adreſſe. Le Chef des Normands n'en manquoit pas, & il le montra bien. Le Prince Theane de Capouë étant alors

Gemm. ibid. App. l. 1,

broüillé avec Guaimare de Salerne; Ranulphe fit quitter aux ſiens le party du premier, dont ils avoient été mal recompenſez, pour s'attacher tout-à-fait au ſecond qui n'en avoit peut-être pas mieux uſé avec eux, mais qui étoit le plus puiſſant. En effet Guaimare avoit gagné les bonnes graces de Conrad ſucceſſeur de Henry, & avoit même obtenu de ce nouvel Empereur la délivrance de Pandolphe de ſainte Agathe qui étoit ſon parent, & qu'il prétendoit faire rentrer dans la Principauté de Capouë. Sainte Agathe ſecouru de Guaimare & des Normands, vint à Capouë même aſſieger Théane. Ce Prince ſe deffendit pendant ſix mois; mais ſe voyant à l'extremité, il ſe retira à Naples, où il fut reçeu favorablement de Sergius qui en étoit Duc. Les Normands voulurent avec raiſon ſe prévaloir des ſervices qu'ils venoient de rendre à

Oſt. l. 2. c. 59.

App. l. 1. Guaimare & à ſainte Agathe pour ſe procurer des avantages ſolides, & durables ; bien qu'on ne s'empreſſaſt pas trop encore à les recompenſer ; on ne pouvoit pas du moins les empêcher de ſe recompenſer eux-mêmes en s'établiſſant où ils pourroient. Ils chercherent un lieu qui fût propre à ſe faire une habitation commode : ils prirent d'abord un endroit qu'on croit être aujourd'huy *Ponte Felice*, qui paroiſſoit trés fertile : mais quand ils ſe diſpoſoient à y bâtir, le fond de la terre ſe trouva n'être qu'un marais : ils l'abandonnerent pour aller prés de-là commencer la ville qui dans la ſuitte fut appellée de leur nom, *Averſe la Normande*, & qu'ils poſſederent ſous le titre de Comté à l'occaſion que je vais dire.

1025. 1026.

Sainte Agathe qui étoit toûjours un eſprit méchant, n'avoit pû longtemps ſouffrir que Pandolphe de Théane eût trouvé un aſyle auprés

de Sergius; il en voulut du mal à ce Duc, & l'année ſuivante tourna ſes armes contre lui, ſe rendit maître de Naples, & contraignit Theane de ſe refugier à Rome, où il mourut bien-tôt dans un triſte exil. Sergius avoit été traitté avec trop d'injuſtice pour ne mériter pas du ſecours. Il demanda celuy des Normands; ils l'accorderent d'autant plus volontiers, qu'il les aſſura d'en uſer à leur égard plus genéreuſement que n'avoit fait juſqu'alors aucun des Princes Lombards: ſur ces promeſſes ils luy aiderent à rentrer dans ſa Principauté, & en chaſſerent ſainte Agathe trois ans aprés qu'il s'en étoit emparé. Sergius leur tint parole, fit une étroite alliance avec eux, épouſa même une parente de Ranulphe, & luy donna avec le titre de Comte tout le territoire de la ville que bâtiſſoient les Normands, qui relevoit du Duché de Naples; & comme il s'ap-

1030.

Oſt. l. 2. c. 59.

App. l. 1. Summ. l. 1.

pliquoit à les entretenir dans une extréme averſion pour le Prince de Capoüe, l'on tient que c'eſt de-là que la ville fut nommée *Averſe*.

Ranulphe ſe voyant établi, travailla à s'y fortifier, & commença à ſe donner des airs de Prince. Il envoya des Ambaſſadeurs au Duc de Normandie inviter ſes chers compatriotes à venir goûter avec luy les douceurs d'un pays, où il avoit déja une ſi belle domination, & dont ils pouvoient ſe rendre entierement les maîtres. C'eſt à cette occaſion qu'il vint de nouveau en Italie un bien plus grand nombre de Normands, qu'il n'en étoit encore venu, & c'eſt avec eux qu'arriverent les aînez de Tancrede de Hauteville Chef de la famille d'où ſont ſortis les Heros de cette Hiſtoire.

Gaufr. Malat. l. 1. c. 4. & ſeq. C'étoit un homme de qualité dés environs de Coutance dans la

basse Normandie ; il n'étoit pas riche, & il ne luy restoit guere du patrimoine de ses Ancêtres que le fief de Hauteville dont il portoit le nom. Quelque peu accommodé qu'il fût, il ne pensa point à rétablir ses affaires, en épousant une femme qui eût du bien ; il en voulut avoir une qui eût de la naissance, & de la vertu. Celle qu'il prit s'appelloit Morielle : aprés la mort de cette premiere femme, il en prit une seconde du caractere de la premiere, qui se nommoit Frasende ; il eût de ces deux mariages un grand nombre d'enfans tout-à-fait dignes de lui. Il en eût cinq de Morielle ; à sçavoir Guillaume surnommé Bras de Fer, Drogon, & Omfroy, qui furent les trois premiers Comtes de la Poüille, & puis Geofroy, & Serlon. Il en eut sept de Frasende ; l'aîné desquels fût Robert, surnommé Guiscard ; c'est-à-dire en vieux langage Normand, fin & rusé, qui

devint Duc de la Poüille & de la Calabre ; le ſecond étoit Mauger ; le troiſiéme, Guillaume ; le quatriéme, Alveredo ; le cinquiéme, Humberd ; le ſixiéme, Tancrede ; le ſeptiéme & le dernier, fut Roger, qui conquêta la Sicile, & en établit la Monarchie.

Ces douze enfans furent élevez ſelon leur naiſſance dans de grands ſentimens de pieté & d'honneur, & dans tous les exercices qui ont le plus de rapport à l'art militaire. On les accoûtumoit à manier des Chevaux, & des armes, & ils faiſoient leur occupation de toutes les choqui ſervent à former le cœur, l'eſprit, & le corps des jeunes Gentilshommes.

Ameſure qu'ils avançoient en âge, ils augmentoient auſſi en ſageſſe. Voyant donc que leur pere avoit peu de bien, & craignant qu'aprés ſa mort, un héritage leger à partager, ne fût pour eux une ſource de mi-

féres & de diſcordes ; ils penſerent à prevenir un ſi grand mal, reſolurent entre eux de travailler à s'avancer chacun de leur côté, & convinrent que les aînez devant ſervir d'exemple aux cadets, ſortiroient les premiers du païs.

En effet, étant allé tenter fortune en divers lieux ; ils aboutirent enfin en Italie avec les autres Normands. Ils furent d'abord attachez au Prince de Capoüe, & enſuite à Guaimare de Salerne, qui les voyant fort diſtinguez parmi ceux de leur Nation, les diſtingua fort auſſi ; car ce Prince, ſoit par inclination, ſoit par politique, ayant toûjours gardé des Normands auprés de lui, avoit pour eux de grands égards ; il avoit même engagé l'Empereur Conrad de donner à Ranulphe l'inveſtiture de la Comté d'Averſe ; mais dans la ſuite, comme leur puiſſance s'augmentoit de plus-en-plus, on la lui rendit ſuſpecte. Le

1035. *Ibid.*

crédit que s'attiroient en particulier les enfans de Tancrede dans Salerne même, lui donnoit de l'ombrage, quoiqu'il n'oſât en rien marquer; ainſi trouvant l'occaſion d'éloigner honorablement des gens à qui il craignoit également de faire chez lui ou du bien ou du mal, il ne la laiſſa pas échaper. Voici celle qui ſe preſenta.

Hiſt. Byſant. Summ.

L'Empereur de Conſtantinople Romain Diogéne, ayant été mis à mort par Michel Ducas que le peuple venoit d'élever ſur le trône; ce nouvel Empereur voulut juſtifier par une conquête conſidérable, le choix qu'on avoit fait de lui. Il forma le deſſein de chaſſer les Sarraſins de la Sicile, & de la remettre ſous la domination des Grecs, envoyant pour cet effet une armée en Italie ſous la conduite de George Maniacés. Ce Capitaine étant arrivé, mit tout en œuvre pour executer le deſſein de ſon maître; il ſollici-

Faſel. Sum.

ta au nom de l'Empereur, le Prince de Salerne, de lui faire avoir quelques-uns des ces braves Normands, qui s'étoient acquis depuis peu d'années tant de réputation en ſon païs; l'aſſeurant que s'il le faiſoit, on ne manqueroit pas dans l'occaſion de reconnoître, & de récompenſer ce ſervice.

Il ne falloit pas à Guaimare, comme nous avons vû, de ſi grandes promeſſes pour le faire conſentir à ce qu'on lui demandoit; il avoit plus d'envie d'envoyer les Normands que Maniacés ne ſouhaitoit de les faire venir. Il leur expoſa donc la choſe, la leur fit voir par les plus beaux endroits, & ajoûta encore de lui-même des promeſſes fort avantageuſes à celles qu'il faiſoit au nom de l'Empereur. Il n'eut pas de peine à déterminer les gens à qui il parloit; ils voyoient de la gloire à acquerir, & leur intereſt à ménager; c'en étoit aſſez pour eux; &

ſans s'inquiéter des veuës particulieres de Guaimare qu'ils ne laiſſoient pas d'apercevoir ; ils acceptérent le parti qu'il propoſoit. Ils partirent de Salerne au nombre d'environ trois cens, ayant à leur tête trois des enfans de Tancrede, Guillaume, Drogon, & Omfroy.

On ne peut exprimer la joye qu'eut Maniacés de les voir ; leur preſence ſembloit l'aſſûrer du ſuccés de ſon entrepriſe. Il fit inceſſamment preparer ſa flotte, alla fondre en Sicile avec toutes ſes troupes, aborda à Meſſine, & l'aſſiegea. Les Meſſinois ſe défendirent vigoureuſement d'abord, faiſant de frequentes ſorties, où les Grecs étoient toûjours fort maltraitez ; mai s dés qu'on eût fait avancer les Normands, la ſcéne changea bientôt. Les Saraſins déconcertez par une maniere de combattre, qu'ils ne connoiſſoient point, eûrent beau faire les derniers efforts pour ſe ſou-

tenir, on les chargea d'un air furieux, & on les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville, avec un tres-grand carnage. Les habitans ſaiſis de frayeur, ne penſérent plus qu'à ſe rendre, & le firent en effet. Maniaces voyant que c'étoit aux Normans ſeuls qu'il avoit obligation de cette belle conquête, redoubla l'eſtime qu'il avoit pour eux, & leur fit des preſens avec de nouvelles promeſſes pour les animer de plus-en-plus à bien combattre. On avança dans le païs, & l'on s'empara d'un grand nombre de poſtes conſidérables ; on alla juſqu'à Syracuſe, où Arcadius qui y commandoit vint au devant de l'armée des Grecs, l'attaqua, & la mit en deſordre. Il s'en applaudiſſoit fiérement, lorſque Guillaume avança tête baiſſée, & lui porta un coup de lance ſi violent, qu'il le jetta mort à ſes pieds. Les Grecs & les Sarazins en furent également étonnez,

Faſel. Sum. Malaterr. lib. citatis.

& lon tient que c'eſt à cette occaſion qu'on donna à Guillaume le ſurnom de *Bras-de-Fer.*

Cependant les infidéles, aprés avoir perdu leur Chef, ramaſſérent toutes leurs troupes, & en ayant fait une armée de ſoixante-mille hommes, vinrent encore preſenter la bataille aux Chrétiens. Guillaume & les ſiens, ſe mirent auſſi-tôt à la tête des Grecs, ſoûtinrent le choc avec leur vaillance, & avec leur bonheur ordinaire, & demeurérent pleinement victorieux. Tandis qu'ils pourſuivoient fort loin ce grand nombre d'ennemis qu'ils avoient mis en fuite, les Grecs demeurérent au champ de bataille; & profitant de la victoire dont ils n'avoient guére été que les ſpectateurs, prirent toutes les dépoüilles des Saraſins & les partagérent entre eux, ſans en laiſſer rien aux braves gens qui les avoient ſi bien achetées. Ceux-ci étant de retour,

voulurent avoir raiſon du tort qu'on leur faiſoit. Ils étoient déja mal contens qu'on n'eût donné qu'à des Grecs le Gouvernement des places qui avoient été priſes, au lieu d'en faire part auſſi aux Normands, ainſi qu'on en étoit convenu. Ils firent donc demander à Maniaces comment il l'entendoit, & s'il approuvoit ce qui s'étoit paſſé. Le Capitaine Grec auſſi peu équitable, que ſes Soldats avoient été infidéles, ſe ſentit bleſſé de cette demande; & la regardant comme un attentat à ſon autorité, s'en prit à celui qui lui portoit la parole : c'étoit un habile Lombard nommé Ardoüin qui s'étoit attaché aux Normands;& qui ſcachant trés-bien le Grec, leur ſervoit d'interprete. Il s'étoit chargé volontiers d'aller faire des plaintes au Général de qui il croyoit d'ailleurs avoir ſouffert une injuſtice; car ayant pris un trés-beau cheval à un Sarazin qu'il avoit ter-

raſſé, on le lui demanda de la part de Maniaces; & comme il refuſoit de le donner, on le lui enleva par force. Maniaces de ſon côté ne lui vouloit pas de bien depuis cette reſiſtance, & ne balança pas à le faire punir de la hardieſſe avec laquelle il parloit au nom des Normands: il le fit fouetter tout au tour du Camp, & le renvoya ainſi à ceux qui l'avoit député. L'ignominie retomboit toute entiere ſur eux, & ils la reſſentirent vivement; ils vouloient même ſur le champ prendre les armes contre les Grecs pour laver dans leur ſang l'affront qu'ils venoient de recevoir. Mais Ardoüin tout irrité qu'il fût, les empêcha de ſe venger ſi tôt, afin de ſe venger avec plus de fruit, & pour aller ſe dédommager dans la Poüille du tort qu'on leur faiſoit en Sicile. Plus adroit que les Normands mêmes, il les engagea de la ſorte à diſſimuler juſqu'à ce qu'il

eût fait une choſe qu'il rouloit dans ſa tête, dont l'exécution étoit neceſſaire à ſes deſſeins.

Il vient donc paroître en la preſence de Maniaces avec des habits tres-propres, comme s'il les eût receus des Normands pour récompenſe du mauvais traitement qu'il avoit eſſuyé à leur ſujet. Il paroiſſoit effectivement en être conſolé, & s'entretenoit tranquillement avec tous les Grecs de ſa connoiſſance. Il eut ainſi le moyen de venir trouver le Secretaire de Maniacés qui étoit de ſes amis; il le gagna encore davantage par des preſens, & fit ſi bien, qu'il en obtint un paſſe-port pour aller en Calabre avec quelques-uns des ſiens. Maniacés qui ne ſe doutoit de rien, témoignoit être fort content des manieres ſouples, & dociles que montroit Ardoüin, tandis qu'on rioit tout haut dans le Camp de ſa ſimplicité, & de la honte de ceux pour qui il a-

Malat. l. 5. Summ.

voit ſi triſtement négocié ; mais on n'eut pas long-tems ſujet de rire ; une nuit, ils ſe retirérent tous en ſecret, & traverſérent le Phare à la faveur du paſſe-port ſans aucun obſtacle.

Faſel. Bonfigl. On lit dans des hiſtoires modernes, qu'ils avoient eû auſſi de Maniacés même la permiſſion de paſſer en Calabre pour y faire leur quartier d'hyver ; mais quelque vrayſemblable que cela puiſſe être, un Auteur contemporain rapporte les choſes comme nous les avons dites d'abord. Quoi qu'il enſoit, dés qu'ils furent en terre-ferme, ils ſe mirent à ravager tout le païs, penſerent à s'en rendre les maîtres, & en conceurent une eſperance bien fondée. La Calabre, & la Poüille étoient également affoiblies par les guerres Civiles des Grecs, & des Lombards, & par les incurſions frequentes des Sarraſins. D'ailleurs, les Normands voyoient augmenter

Malat. l. 1.

leurs forces par le grand nombre de leurs compatriotes qui venoient de jour en jour ſe joindre à eux, ſoit de leur païs, ſoit de la Terre-Sainte où ils étoient allez en pelerinage, outre que l'établiſſement de Ranulphe dans la principauté d'Averſe, ne ſervoit pas peu à ſoutenir les intereſts de la Nation. Enfin les changemens qui arriverent à la Cour de Conſtantinople, furent encore pour eux des conjonctures les plus favorables du monde.

L'Empereur Michel ſurnommé Paphlagonien, que l'Imperatrice Zoë aimoit, & qu'elle avoit élevé à l'Empire pour récompenſe du commerce qu'il avoit eu avec elle, tomba dans une eſpece de mal caduc, & ſe fit Moine. Il laiſſa l'Empire à ſon neveu Michel Calephate ſous le gouvernement de Jean ſon oncle qui avoit éloigné de la Cour l'impudique Zoë. Mais Calephate s'étant rendu incontinent odieux *Hiſt. Byſant.*

par l'exil de Jean, â qui il devoit tout, & par mille autres cruautez; une puiſſante faction remit Zoë ſur le Trône. Dés qu'elle y fut rétablie elle chaſſa Calephate, lui fit crever les yeux, & partagea l'Empire avec Conſtantin Monomaque qu'elle épouſa.

1038. Les affaires d'Italie ſe reſſentoient extrémement des ces troubles; Maniacés avoit paru s'en prevaloir pour ſe rendre ſouverain en Sicile, où il avoit avancé ſes Conquêtes : on l'en accuſa; il fut rappellé, traité comme un rebelle, & jetté dans une étroite priſon. Ces diverſes cataſtrophes empêcherent donc la Cour de Conſtantinople d'arrêter, comme elle auroit dû les deſſeins des Normands; car pendant ce tems-là, ils avoient exécuté heureuſement pour eux ce que Maniacés avoit tenté malheureuſement pour lui. Ils s'étoient rendus maîtres dans la Poüille, ayant ſur-

pris la ville de Melphe tres forte par ſa ſituation naturelle, lorſque les habitans s'y attendoient le moins ; & l'ayant ſi bien fortifiée depuis, qu'ils en firent le ſiége de leur domination, à laquelle ils ajoûtérent bien-tôt Venoſe, Aſcoli & Labella. 1040. 1041.

Les Grecs ouvrirent enfin les yeux à la perte qu'ils faiſoient en Italie, & y ramaſſerent toutes leurs forces pour reprendre les places qu'on leur avoit enlevées ; faiſant marcher contre les Normands plus de ſoixante mille hommes. Le Général qui les commandoit appellé Duclion, prevoyoit bien que même en remportant la victoire, il lui en coûteroit une bonne partie de ſon armée, qu'il étoit bien aiſe de ménager ; c'eſt pourquoi il voulut eſſayer des voyes de douceur à l'égard des ennemis : il leur envoya dire de ſe retirer d'un païs qui ne leur appartenoit pas, que s'ils ne

le faiſoient de bon gré, on le leur feroit faire de force, & que dés le lendemain ils auroient à ſoutenir dans un combat l'armée entiere des Grecs. Ceux à qui l'on faiſoit ces menaces n'en furent pas émeûs ; ils affecterent même de montrer par un trait aſſez ſingulier combien ils en faiſoïent peu de cas.

Un d'eux nommé Tudextifem, qui étoit extraordinairement robuſte, conſidérant le Cheval de l'Envoyé des Grecs, flatta d'abord cet animal qui étoit trés bien fait, en lui paſſant la main le long du corps, puis ſubitement lui déchargea ſur la tête un épouvantable coup de poing qui le renverſa par terre. Le Cavalier fit avec ſon cheval une culebute dont il fut tout hors de lui. Il n'avoit pourtant point d'autre mal que la peur ; mais elle fut extréme. Quelqu'envie de rire qu'en euſſent les ſpectateurs, ils s'empreſſérent à le relever, & quand il fut

fut revenu à lui, on lui fit preſent pour le conſoler, d'un autre beau Cheval au lieu du ſien. Cependant on n'étoit pas fâché d'avoir fait comprendre au Heraut-d'Armes, qu'un ſeul Normand valoit un grand nombre de Grecs : il conceut bien la choſe, & la fit bien concevoir aux ſiens. La ſeule expoſition qu'il en fit aux principaux Officiers de ſon parti, leur cauſa de l'admiration, & de la crainte : mais ils prirent un ſoin extréme de n'en rien faire paroître ; de peur que les Soldats venant à le ſçavoir, ne perdiſſent entierement cœur en ces conjonctures. L'on ne pouvoit plus ſe diſpenſer de combattre les Normans, & l'on vint effectivement les attaquer.

Ceux-ci n'avoient pas plus de cinq cens hommes de pied, & ſept cens Cavaliers ; mais en recompenſe, ils avoient à leur tête les fils de Tancrede, qui animoient, & ſoute-

noient leurs compagnons par leur preſence, & par leur exemple : ils ſe trouvoient également en tous lieux pour y donner les ordres néceſſaires; & agiſſant encore mieux qu'ils ne commandoient : ils vinrent à bout de mettre en déroute l'armée de ſoixante mille hommes.

App. l. 1. Quelque merveilleuſe que paroiſſe cette défaite, l'Auteur qui la décrit la rend tres croyable ; en remarquant la maniere dont les Grecs faiſoient alors la guerre. Ils ne laiſſoient combattre leurs légions que les unes aprés les autres ; ils pretendoient par-là que les ennemis épuiſant leurs forces contre les premieres, ne pourroient plus reſiſter aux dernieres qui étoient toutes fraîches ; mais ils ne voyoient pas, que faute de reſiſter d'abord autant qu'il eſt poſſible : on laiſſe aux ennemis le premier ſuccés des armes, qui augmente les forces au lieu de les diminuer ; & qui ne coûte que la

peine de vaincre, dont les vainqueurs ſont rarement fatiguez.

En effet, dés que les Normans eurent ſenti qu'on commençoit à plier ſous leurs coups, ils firent bientôt un horrible carnage ; il ne ceſſa point, juſqu'à ce que les Grecs ſe mirent à fuir avec une viteſſe incroyable : cette diligence ne les garentit pas encore de la mort. Pluſieurs ſe tuérent à force de courir par des chemins tres-difficiles ; & les autres ne ſçachant oú aller, ſe jetterent dans une riviere, où ils furent noyez : Duclion lui-même eut bien de la peine à ſe ſauver ſur une haute montagne. Quand il eut reſpiré quelque tems, il rallia ce qu'il pût de ſes troupes, pour revenir à la charge auprés de l'Ofante ; & il y fut encore plus maltraité : car étant tombé, lorſque pour fuir avec les ſiens, il ſe mettoit en devoir de traverſer ce fleuve ; il ſe trouva embarraſſé dans le harnois, & ſous le *Oſt. l. 2. c. 68.*

corps de ſon cheval ; de ſorte qu'il alloit être pris, ſi ſon Ecuyer ne l'eût promptement tiré, & ne l'eût fait échapper ſur un autre cheval. Du reſte, il périt un plus grand nombre de ſes gens dans l'Ofante, que dans le champ de bataille. L'on regarda même comme une merveile, que les Grecs ayant paſſé cette riviere à gué avant que de combattre; ils la trouverent extraordinairement enflée quand ils voulurent la repaſſer aprés le combat : comme ſi elle n'eût diminué, ou augmenté ſes eaux préciſément, que pour aſſurer davantage leur défaite, & la victoire de leurs ennemis.

Cependant la Cour de Conſtantinople fut extrémement ſurpriſe de ce déſaſtre; elle s'y étoit ſi peu attenduë, qu'elle avoit donné un ordre exprés à Duclion de ne faire aucun quartier aux Normands, s'ils vouloient reſiſter : ne doutant pas qu'il ne fuſt en ſon pouvoir de les

exterminer. Comme l'évenement ſe trouva bien contraire à ſes pretentions ; on envoya de nouvelles troupes, qui n'eurent pas plus de ſuccés que les premieres : l'on s'en prit à Duclion, on le diſgracia, & l'on fit paſſer en Calabre une armée plus conſiderable encore qu'aucune des precedentes, ſous la conduite d'un nouveau Général.

C'étoit Exauguſte de Maleterre ſurnommé Annon, de qui l'on eſperoit beaucoup. En effet il étoit vaillant homme, & habile ; & de plus il étoit fils, à ce qu'on tient du Capitaine Baſile, qui avoit donné la chaſſe aux Normands quelques années auparavant; quand ſous la conduite de Melus, ils en vinrent aux mains avec les Grecs la quatriéme fois. Ce préſage étoit tres-heureux pour Annon ; il apporta tous les ſoins poſſibles à le verifier. Dés qu'il eût aſſemblé les troupes qu'il devoit commander, il leur parla de la

maniere du monde la plus propre à les animer : il leur rappella l'idée des plus illuſtres guerriers de leur païs, qui avoient acquis de tout tems une gloire immortelle à la Grece ; & qu'étant leurs ſucceſſeurs, ils ne devoient pas dégenerer de ces exemples glorieux. Il exagera la lâcheté effeminée qu'on avoit montrée dans ces dernieres guerres, & la honte d'avoir fui tant de fois en preſence de quelques gens du Septentrion ; ajoûtant que ce n'étoit qu'un petit nombre d'avanturiers, à qui l'inſolence tenoit lieu de force ; & que pour les affoiblir, il ſuffiroit de tenir devant eux une contenance aſſeurée.

1044. *App. l. 1.* Ayant rendu de la ſorte à ſon armée tout le courage dont elle étoit capable ; il marcha contre les ennemis, & les chercha avec empreſſement. Il n'eut pas de peine à les trouver ; ils venoient de leur côté à ſa rencontre, vers Monte-Pi-

loſo : bien loin d'éviter le combat, ils ſembloient le déſirer comme un divertiſſement ; accoûtumez qu'ils étoient à faire fuir les Grecs, auſſi aiſément que des troupeaux de moutons. Cependant, comme il eſt avantageux de s'animer par les ſuccés qu'on a eûs ; il eſt dangereux auſſi d'y avoir trop de confiance. Les Normands n'avoient pas pris aſſez de meſures cette fois contre une armée qui étoit extrémement fortifiée, & commandée par un Général aſſez entendu dans le métier des armes. Ils ſe trouvérent donc ſurpris; d'autant plus qu'ils n'étoient pas conduits par leurs Chefs ordinaires : mais par Athenolphe fils du Prince de Bénevent. Ils l'avoient mis à leur tête, ſoit pour ôter quelque jalouſie qui s'élevoit parmi eux touchant le commandement, ſoit pour gagner les gens du païs, en leur faiſant cet honneur. Quoiqu'il en ſoit, quand ils furent aux

mains, ils ne ſe ſoutinrent point à leur ordinaire. L'Intrepide Guillaume *Bras-de-Fer*, étoit alors malade de la fiévre quarte ; & en avoit été ſi affoibli, qu'il n'avoit pû aller au combat avec les autres : il s'étoit fait porter ſeulement en un endroit, d'où il pût voir comment les choſes ſe paſſeroient. Voyant donc que les ſiens commençoient à plier ; le dépit, & l'indignation lui firent tout à coup oublier ſon mal ; il prend les armes ſur le champ ; vole au lieu de la mêlée ; ſe jette tête baiſſée dans l'armée ennemie ; crie en même-tems aux ſiens d'une voix de tonnerre, *Courage compagnons, courage : imitez-moi ſeulement :* ils le firent en effet, & avec un ſuccés ſi merveilleux ; que l'armée des Grecs fût encore taillée en piece, & le Général Annon fut pris miſérablement. Les Vainqueurs le traitérent avec beaucoup de dureté, & d'ignominie ; ſans doute pour ſe vanger du mépris

avec lequel il avoit parlé de leur Nation. Ils délibérérent d'abord ſur ce qu'ils feroient de ſa perſonne, & réſolurent d'en faire un preſent à leur Commandant d'honneur Athenolphe. Ce Prince le mena en triomphe à Bénevent chargé de chaînes comme un eſclave : aprés l'avoir expoſé à la raillerie de ſes peuples ; il le vendit, & en tira une groſſe ſomme d'argent. On ne trouve point par quelle avanture ce malheureux retomba entre les mains des Normands : mais l'Auteur de leur Hiſtoire, marque expreſſément qu'ils l'aſſommérent comme un bœuf ; diſant qu'il devoit avoir le ſort de cet animal groſſier, avec lequel ils lui trouvoient je ne ſcay quel burleſque rapport.

Oſt. l. 2. c. 38. Ap. l. 1.

Malaterra. l. 1. c. 12.

C'en étoit aſſez pour jetter la conſternation, même parmi des peuples plus genereux que ne l'étoient les Grecs de ce tems-là. On ne peut dire combien la leur fut grande : ils

n'oſoient plus paroître devant les Normands, ni ſe défendre contre eux, que derriere des retranchemens; mais ils n'en étoient pas plus en ſeureté: on les forçoit par tout pour aller ravager, & piller leurs terres; ils ne pouvoient conſerver, ni vignes, ni oliviers, ni beſtiaux; & deſeſperant d'avoir de quoy vivre dans la ſuite; ils ſe rendoient malgré leurs chefs, & ſe ſoumettoient à la nouvelle domination.

La Cour de Conſtantinople, ne ſçachant plus quels Capitaines choiſir; eut recours de nouveau à Maniacés. Il fut tiré de priſon, & envoyé en Calabre; il ſignala ſa venuë par des cruautez inoüies, juſqu'à faire enterrer des enfans tout vivans: afin de répandre la terreur dans le païs. Il l'y répandit en effet; & les Normands ne ſe défendirent, qu'en ſe retirant dans quelques places fortes de leurs alliez : mais ils furent bien-tôt délivrez de cet en-

App. l. 1.

Capouë.
Benevent.
Naples.

nemi, par la haine que conceut contre lui l'Empereur Conſtantin Monomaque, qui découvrit qu'ils avoient tous deux une même maîtreſſe. Il ſacrifia le bien de ſon Etat, *App. p. 10.* à ſon dépit perſonnel; & la jalouſie le déterminant à faire périr ſon rival: il envoya en Italie des défenſes ſecrettes de lui obeir. Maniacés s'appercevant qu'on travailloit à le perdre; voulut ſe faire proclamer lui-même Empereur par les ſiens: lorſqu'au milieu des acclamations mêmes, il fut tué par un Grec qui porta ſa tête à Conſtantin.

Les Normands aprés ſa mort, n'eurent pas de peine à reprendre ce qu'ils avoient abandonné à ſon arrivée; Pour ſe maintenir avec plus de ſeureté, ils ne voulurent plus avoir d'autres Capitaines que de leur nation: ils ne s'étoient pas bien trouvez d'Atenolphe; & ils l'avoient quitté pour mettre en ſa place Argire

fils de ce brave Melus, ſous qui ils avoient combattu d'abord, quand ils étoient venus de leur païs dans la Poüille. Argire avoit de grandes qualitez, mais il n'en croyoit pas avoir, qui fuſſent proportionnées à la diſtinction qu'on faiſoit de lui. Il s'en défendit juſqu'à ce qu'on lui rendit cet honneur, ſans le conſulter davantage; en l'élevant ſur un bouclier, conformément à la maniere uſitée en ce tems-là parmi les peuples de France. Quelque merite qu'il euſt, les Normands n'avoient pû encore ſous ſa conduite, ſoutenir les efforts de Maniacés; & ils crurent faire mieux de ſe ſoûmettre à Guillaume *Bras-de-Fer;* ils lui déférérent donc la qualité, & le titre de Comte dans la ville de Materre, où peu de mois auparavant Maniacés avoit exercé ſes plus grandes cruautez.

Aprés avoir fait de la ſorte un choix qui devoit les rendre paiſi-

bles poſſeſſeurs de tout le païs ; ils penſerent à jouir de leurs conquêtes, en les partageant entre-eux ; ils firent pour cet effet une aſſemblée à Melphes : invitant Guaimare leur ancien allié avec Ranulphe Comte d'Averſe, à vouloir bien s'y trouver. On commença par donner à Ranulphe la ville de Siponte, aujourd'hui Manfredonia, avec le Mont-Gargan, ſi fameux par l'apparition de S. Michel, & par la dévotion qui y fait accourir les peuples de tous côtez. Enſuite on donna la ville d'Aſcoli à Guillaume *Bras-de-Fer*, en lui confirmant le titre de Comte qu'on lui avoit déja accordé d'une commune voix : on donna Venoſe à Drogon, Labella à Arnolin, Monopolis à Hugues, Trani à Pierre, Civitada à Gautier, Cannes à Rodolphe, Montepiloſo à Triſcume, Trigente à Hervé, Acerenſe à Aſcleton, Saint Arcange à Omfroy, & autant aux autres perſonnes diſ-

Malaterra. Oſt. l. 2. c. 68.

tinguées dans la Nation, à proportion de leur mérite,& de leurs ſervices; & ceux d'Ardoüin ne furent pas oubliez: tout fut ainſi partagé, excepté la ville de Melphes qui étoit la premiere,&la plus forte place qu'on eût priſe; on voulut qu'elle fût commune à tous les Seigneurs pour s'y aſſembler quand les affaires le demanderoient. On fit encore de grandes largeſſes à pluſieurs Cavaliers de marque, qui étoient venus récemment de Normandie, ou des autres Provinces de France, ſe joindre aux nouveaux Conquerans; parmi ceux-là on doit nommer Guillaume de Montreul, Arnauld de Grant-Ménil, & Ourſel de Bayeul, dont le nom eſt demeuré illuſtre en Normandie, & dont la maiſon ſe ſoutient encore à Paris, & à Rouën dans les premieres charges de la Robe. Les Chefs des Normands ne ſe reſervoient preſque rien; ils ſe croyoient toûjours aſſez

1043. *Malaterra l. 1.*

riches, pourvû qu'ils s'attachaſſent de braves guerriers, capables de conſerver, & d'avancer leurs conquêtes. Ils ne perdoient pas à cette liberalité ; & plus ils donnoient de la ſorte, plus ils ſe mettoient en état d'acquerir.

Cependant ils ne faiſoient pas un auſſi bon uſage de leurs forces, que de leurs biens ; & leur proſperité rendit pluſieurs d'entre-eux inſolens : leur domination devint ainſi odieuſe en divers endroits de l'Italie, & particuliérement au Mont-Caſſin ; où quelques-uns de leurs gens furent d'ailleurs bien punis de leur temerité. Ils avoient rendu, comme nous l'avons dit, de grands ſervices à cette Abbaye, dont on leur avoit donné à garder les Seigneuries & les Fiefs ; mais dans la ſuite, ils les avoient gardez trop bien, & les avoient pris pour eux ; ce qui étoit fort contraire aux intentions de l'Abbé, comme il le dé- 1044.

clara par les plaintes, & par le grand bruit qu'il en fit. Les choſes s'accommodérent pourtant cette fois, moyennant un hommage qu'ils promirent de lui faire; mais avec cette ſoumiſſion, ils ne laiſſoient pas de ſe fortifier malgré lui dans un lieu de ſa dépendance appellé le Fort Saint André. Il témoignoit en être plus irrité que jamais, & penſoit à en tirer raiſon; lorſque Rodolphe chef d'une de ces troupes de Normands, vint à l'Abbaye avec pluſieurs des ſiens aſſez bien armez. On ne ſçait pas trop quel étoit leur deſſein; mais on crut dans le Monaſtére, qu'ils venoient pour prendre l'Abbé, ou pour le tuer: ils n'étoient pas peut-être au fond ſi méchans; car ils quittérent leurs armes devant l'Egliſe, où ils entrerent, afin de prier Dieu. Jamais dévotion ne fut plus mal entenduë, ni plus à contre-tems: les valets du Monaſtere s'aſſemblant dans ce mo-

ment là-même, ſe ſaiſirent des armes, & des chevaux des Cavaliers; fermérent les portes le l'Egliſe, & ſe mirent à ſonner toutes les cloches de la maiſon. A ce ſignal les habitans du lieu, vaſſaux de l'Abbaye, accoururent en foule les armes à la main; & entrant dans l'Egliſe, font main baſſe ſur les Soldats qui demandoient en vain miſéricorde; quelques-uns s'en fuirent comme ils purent, mais fort maltraitez, & quinze demeurerent ſur la place: il n'y eût que Rodolphe qui échapa au tumulte; les Religieux étant ſurvenus qui le prirent par la main, afin de le mettre en ſeureté dans la priſon du Monaſtére. *Oſt. l. 2. c. 72.*

On ſe ſervit de ces conjonctures pour reprendre ſur les Uſurpateurs tous les lieux de la dépendance du Mont-Caſſin, & l'on en vint à bout aiſément; il n'y eut que le Fort S. André qui reſiſta avec vigueur, parce que les Normands des ces cantons-

là s'y étoient retirez : on l'aſſiegea en forme ; & comme le ſiége tiroit en longueur, les Religieux qui preſidoient, animérent leurs Soldats au nom de leur Pere Saint Benoiſt, contre ceux qu'ils appeloient les ſacrileges ennemis de ſon ordre : on donna en même-tems un aſſaut général, & ce fut de part & d'autre une grêle de pierres, & de dards : mais dans la ſuite, il s'éleva un vent violent qui ſembloit repouſſer contre les aſſiegez, les dards qu'ils lançoient ; & jugeant eux-mêmes, ou du moins paroiſſant juger par là, que le Ciel ſe déclaroit contre eux ; ils ſe rendirent à diſcrétion avec leurs chevaux & leurs armes. L'Hiſtorien du Mont-Caſſin qui raconte ce que nous venons de dire comme trés aſſeuré, rapporte auſſi la viſion d'un autre Religieux de ſon Monaſtere ; pour montrer que cette défaite étoit un miracle : & c'eſt auſſi ſans doute ce qui conſola les Normands,

Leo Oſt. Chron. Caſſin. l. 2. c. 73.

d'avoir été battus par des Moines.

Cependant ils ſe retirérent dans un fort triſte équipage à Averſe; & leurs compatriotes, n'y ayant pas vû les merveilles veritables ou pretenduës qui étoient arrivées pendant le ſiége, ne prenoient pas ſi aiſément patience ſur cet affront : ils vouloient abſolument s'en vanger; mais Guaimare leur allié, & qui étoit ami de l'Abbé du Mont-Caſſin, fut interpoſé pour faire la paix.

Leur Nation eût encore une autre diſgrace dans la mort du Comte Guillaume, qui arriva vers ce tems-là; ce fût pour eux tous une douleur incroyable, & proportionnée à la perte qu'ils faiſoient : en effet il étoit le conducteur de toutes leurs affaires, & nul autre ne méritoit tant de l'être. On ne peut guéres réünir plus de talens éminens qu'il en réüniſſoit dans ſa perſonne; plus *Malater. App. l. 2.*

d'adreſſe, avec plus de conduite; plus dintrepidité & d'ardeur contre les ennemis, avec plus de douceur & d'affabilité à l'égard des ſiens. C'étoit ſelon les termes d'un Auteur de ſon tems un lion à la guerre, un agneau dans la ſocieté civile, & un ange pour le conſeil. *App. l. 1.*

Cette mort fut bien-tôt ſuivie de celle de Ranulphe, auquel ſucceda dans la Comté d'Averſe ſon frere Aſcletin, & peu aprés Richard fils de ce dernier. Ces pertes furent adoucies, ou reparées par le ſoin qu'on prit de donner incontinent le maniement des affaires, & le titre de Comte qu'avoit eu Guillaume, à Drogon ſon ſecond frere; & par l'arrivée de ſes jeunes freres, autres enfans de Tancrede de Hauteville, qui arriverent vers ce tems-là en Italie: ils étoient tous dans l'impatience de venir joindre leurs aînez; & leur pere avoit eu bien de la peine à retenir deux de ſes

fils auprés de lui, pour ſoutenir ſa maiſon en Normandie.

Elle s'établiſſoit de plus en plus dans la Pouille par le mérite, & les ſoins de Drogon. Il créa Comte Omfroy, l'aîne de ſes autres freres; & mit Robert Guiſcard ſon cadet, Cavalier jeune & vif, dans la fortereſſe de Saint Marc ſur les frontieres de la Calabre; il ſcavoit que perſonne ne ſeroit plus propre à tenir en reſpect les peuples des environs qui n'étoient pas encore ſubjuguez, ou qui faiſoient de grands efforts auſſi-bien que d'autres cantons d'Italie, pour ſecoüer la nouvelle domination. Cependant elle s'affermiſſoit conſidérablement, & s'étendoit tous les jours. C'en étoit aſſez pour la rendre inſuportable, & même pour la faire paroître tout-à-fait injuſte. On chercha donc tous les moyens de la reprimer, & de tirer raiſon de quelques violences particulieres qu'on lui reprochoit.

On crût avoir trouvé ces moyens
1047. par l'arrivée de l'Empereur Henry II, lequel au retour de la guerre qu'il venoit de faire dans la Hongrie, paſſa en Italie avec une puiſſante armée. On l'anima à Rome contre les Normands; ce qui le determina à venir juſqu'à Capoüe pour voir les choſes de plus prés; mais ayant entretenu le Comte Drogon, & le Comte d'Averſe, qui l'y vinrent trouver, & qui lui firent de magnifiques preſens; il n'en uſa pas à leur égard, comme le pretendoient leurs ennemis: au contraire gagné, par ce qu'il découvrit en eux de mérite, & ſur tout de liberalité; il voulut les en recompenſer: il leur donna pour cet effet l'inveſtiture de toutes les terres qu'ils poſſedoient, ſans qu'on voye trop d'ailleurs le droit qu'il avoit ſur cette partie de l'Italie, laquelle devoit
1045. relever de l'Empire d'Orient; c'eſt ce qui dût faire une extrême peine

à la Cour de Conſtantinople, & ce qui en effet renouvella ſon reſſentiment contre les Normands d'Italie.

Il n'étoit plus temps de penſer à les en tirer par la force, on tâhca de le faire par l'artifice : on leur envoya une Ambaſſade honorable ; on avoit choiſi pour cette fonction un homme adroit nommé Argirous ; il vint en la Poüille chargé d'or, d'argent, & d'étoffes précieuſes trouver les chefs de leur Nation, & les invita à vouloir bien paſſer avec leurs troupes dans la Grece. Il aſſura que l'Empereur demandoit leur ſecours contre les Perſes, auſquels il vouloit déclarer une ſanglante guerre ; & qu'il n'y avoit point de récompenſe ſi grande, qu'ils ne duſſent attendre de leur ſervice. Cette fineſſe ne les ſurprit pas ; ils virent de quoi il s'agiſſoit, & ils répondirent nettement qu'ils ne mettroient jamais le pied hors de l'Italie, qu'on ne les en chaſſât ; ce

Guill. App. l. 2. Summ.

1048.

qu'ils ne croyoient pas qui dût ſitôt arriver.

Le dépit de voir manquer un artifice, ſur quoi l'on avoit compté, mene aſſez naturellement à une perfidie manifeſte; on en ménagea une avec les habitans de la Poüille, qui d'ailleurs y avoient de la diſpoſition, & par leur propre caractere, & par l'impatience avec laquelle ils ſouffroient leurs nouveaux maîtres. On réſolut de tuer tous les Normands en un même jour, que l'on marqua. Afin de s'aſſurer en particulier de la mort du Comte Drogon, on gagna un nommé Riſus qui étoit de ſes alliez, & même ſon Compere. Cet indigne homme ſe chargea de la commiſſion. Drogon étoit alors dans une de ſes places appellée Montoglio, qu'il faiſoit fortifier; comme il alloit de grand matin ſelon ſa coûtume, faire ſes prieres à l'Egliſe; Riſus qui s'étoit caché derriere la porte, ſe jetta ſur lui, &

1051. *Malaterr. c. 13. App.*

le

poignarda. D'autres aſſaſſins étoient cachez comme Riſus, qui firent auſſi main baſſe ſur un grand nombre de gens de la ſuite du Comte ; & il ne s'en échapa que tres-peu. La même choſe fut executée en divers endroits de la Poüille, où il périt en peu de jours un plus grand nombre de ces vaillans hommes par la trahiſon, qu'il n'en étoit péri par la guerre en pluſieurs années.

Omfroy reſſentit une douleur mortelle de la mort de ſon frere, & du traittement barbare qu'on avoit fait à ſa nation : afin de la venger, il ſe hâta de raſſembler tous les ſiens, & aſſiégea vigoureuſement le Fort de Montoglio, où Drogon avoit été tué : aprés un aſſez long ſiége, il prit la place ; ſe fit livrer le meurtrier avec ſes complices ; & les faiſant mourir par differentes ſortes de ſupplices tres-rigoureux, éteignit dans leur ſang une partie de ſa douleur & de ſon reſſentiment.

Le Général Grec Argirous voulut en tirer raiſon, ſe mettant à la tête de quelques troupes qu'il ramaſſa ; mais ce fut pour ſon malheur. Omfroy vint fondre ſur lui ; le défit entiérement ; & l'obligea de ſe retirer confus & vaincu : ce qui lui attira la diſgrace de l'Empereur ſon maître, & le fit mourir de chagrin peu de tems aprés.

La perfidie des Apuliens fut punie de la ſorte, mais elle ne fût pas arrêtée ; au contraire, la honte, & le déſeſpoir d'avoir encore été domptez, lorſqu'ils ſe flattoient, & s'aſſuroient d'avantage de prendre le deſſus ; leur fit avoir recours aux moyens de ſe venger, les plus lâches & les plus indignes. Ils inventérent des calomnies atroces contre les Normands, & les accuſérent de toutes ſortes de crimes auprés du Pape. Ils lui repreſenterent en même-tems, qu'ils s'adreſſoient à lui comme au pere

Malaterra l. 1.

commun ; pour les aider à ſecoüer le joug de la plus méchante nation qui eût jamais été au monde : que c'étoit le tems de s'en défaire ; qu'elle étoit fort affoiblie dans la Poüille ; qu'on ne devoit pas perdre l'occaſion de remettre ce païs en liberté, ou même ſous la puiſſance du Saint Siége, auquel, diſoient-ils, il appartenoit de droit : Enfin, que pour faire une ſi belle conquête, ſa Sainteté n'avoit qu'à paroître avec une armée, que tous les habitans s'y joindroient incontinent, & qu'elle ne pourroit manquer d'être victorieuſe.

Quelque ſage que fût le Pape Léon IX. qui régnoit alors, il ſe laiſſa ſurprendre à ces diſcours, où il appercevoit d'ailleurs aſſez d'apparence de vérité. Le zéle d'accroitre le domaine de l'Egliſe pût contribuer à les faire trouver encore plus plauſibles. D'ailleurs on rapporte une raiſon particuliere & fort le-

Platin. vit. Léon IX.

gitime, que Léon avoit, de faire la guerre aux Normands. On prétend que ce Pape Allemand de nation, avoit remis certains droits du Saint Siége, à l'Egliſe de Bambergue; & qu'en échange, il avoit receu de l'Empereur Henri ſecond, la Principauté de Bénevent, qu'il avoit donnée avec le titre de Duc à un Seigneur nommé Rodolphe : que cependant, ils étoient venus aſſiéger, & prendre cette ville; comme s'ils euſſent eû droit de conquérir tout ce qui ne pouvoit leur reſiſter. La choſe paroiſſoit d'une étrange conſequence pour le reſte du Domaine Eccleſiaſtique; ainſi le Pape ne fit point difficulté de marcher en perſonne, à une guerre qu'il trouvoit juſte; & d'aller audevant d'une victoire, qu'on lui diſoit venir ſe preſenter d'elle-même. Il ſe mit donc à la tête d'une groſſe armée, compoſée des troupes Allemandes, qu'il avoit obtenuës de

Oſt. l. 2. c. 80.

l'Empereur, & d'un bien plus grand nombre de troupes Italiennes.

Quand les Normands apprirent la nouvelle de ſa marche, ils en furent effrayez. Ils avoient perdu pluſieurs de leurs principaux Chefs, & de leurs plus braves gens; ils ſe voyoient tomber ſur les bras, une armée tres-conſidérable, non-plus ſeulement d'Apuliens, ou de Grecs: mais d'Allemands, hommes d'une taille, & d'une force prodigieuſe, pleins de courage, & habiles dans l'art militaire; c'eſt pourquoi bien qu'ils n'aimaſſent pas trop d'ailleurs à faire des ſoumiſſions, ils jugerent à propos en cette occaſion, de ne les point épargner, afin de prévenir l'orage qui les menaçoit. Ils envoyerent des Ambaſſadeurs au Pape pour lui demander la paix: le ſuppliant d'agréer leurs ſervices, & l'aſſeurant qu'ils étoient prêts de le ſatisfaire, & de lui obeïr en toutes choſes; ils conjuroient qu'on

les laiſſât ſeulement en poſſeſſion des terres qu'ils avoient acquiſes par leurs travaux, & par leurs armes ; & promettoient de ne les garder, que comme s'ils les avoient receuës du Saint Siége en qualité de feudataires. Le ſouverain Pontife étoit aſſez diſpoſé à ſe laiſſer toûcher par ces remontrances ; mais les Allemands, voyant les Ambaſſadeurs qui n'étoient pas ſi grands qu'eux, & qui ne paroiſſoient pas à beaucoup prés, ſi robuſtes, ne conceurent que du mépris pour les Normans : ils perſuadérent à Léon de les renvoyer ſans les entendre, ou de ne leur propoſer point d'autre condition, que de ſe retirer. Le Pape contre ſon inclination particuliere, fut obligé de céder à la ferocité de ſes compatriotes ; & de répondre aux députez, qu'il n'y avoit point de paix pour eux, s'ils ne ſortoient de l'Italie. Ils eurent beau répreſenter, qu'ils étoient une

Herman. ait. à Bar. ad an. 1053.

trop grande multitude, pour aller déſormais chercher autre part une retraitte à eux, & à leurs familles; on ne les écouta point: ce qui les mit au deſeſpoir; mais le deſeſpoir eſt ſouvent le ſalut des braves gens. Ils réſolurent entre eux, s'il falloit périr; de périr noblement, d'une maniere à ſoutenir leur reputation, & plûtôt par les armes, que par la faim: en effet ils ne trouvoient plus de quoi ſubſiſter. L'averſion que les habitans du païs avoient contre-eux, & l'eſperance de leur rüine prochaine, avoit fait ſouſtraire tous les vivres pour les porter à l'armée Allemande; ils n'avoient pas ſeulement de pain. C'étoit un peu avant le tems de la moiſſon; ils étoient obligez de couper les bleds tout verds, pour les faire rôtir, & les manger ainſi. Malgré leur extrême diſette, ils ne laiſſerent pas de ſe mettre bien-tôt en état de ſe défendre; quoiqu'ils *App. l. 2.*

n'euſſent gueres plus de trois mille Cavaliers, & moins encore de gens de pied : tous commandez par Omfroy, Robert Guiſcard, & Richard Comte d'Averſe. Du côté des ennemis, Garnier, Albert Tramond[1], Aſto, & Rodolphe de Bénevent, commandoient des troupes innombrables d'Italiens & d'Allemands; mais ils avoient un corps de ſept mille hommes, où ils mettoient avec raiſon leur principale confiance. C'étoient des Soldats de Suaube terribles par leur maniere de combattre. Ils ne ſçavoient point le faire à cheval, ni ſe ſervir de la lance; mais ils étoient d'une force preſque invincible, quand ils combattoient à pied; infiniment adroits à ſe ſervir de leur grandes épées fort larges & fort tranchantes, avec leſquelles ils avoient coûtume de percer de part en part, ou de fendre un homme, d'un ſeul coup. Ces troupes ſi formidables, ſoit

App. l. 2.

par leur nombre, ſoit par leur qualité, avançoient avec une aſſurance auſſi grande de la victoire, que s'ils l'euſſent déja remportée ; & l'on ne voyoit plus rien qui l'arretât, qu'une petite montagne entre les deux armées. Les Normands furent les premiers à la monter, pour reconnoître les ennemis : d'un coup d'œil, ils apperceurent la ſituation de cette multitude infinie d'Italiens, qui n'avoient rien de régulier dans leur maniere de camper ; & d'un moindre nombre d'Allemands mieux rangez, & beaucoup plus à craindre. Sur cela, ils prirent incontinent leurs meſures ; & partagérent leur petite armée en trois corps. On donna l'aîle droite à Richard d'Averſe, pour fondre ſur les Italiens : Omfroy ſe mit au milieu de la bataille, pour attaquer les Allemands, avec ce qu'il avoit de Cavalerie ; & Robert Guiſcard eût l'aîle gauche, avec un

bon nombre de Calabrois d'Elite qu'il s'étoit attachez, depuis qu'il avoit été en leur païs. Il avoit ordre de ne point trop s'avancer ; mais de faire comme un petit corps de réſerve ; toûjous prêt à ſoutenir le reſte de l'armée, & à fournir dans le beſoin des troupes toutes fraîches.

Richard donna d'abord ſur les Italiens ; il les chargea ſi ſubitement, & avec tant de vigueur, qu'ils n'eurent pas le loiſir de faire la moindre réſiſtance. La peur les ſaiſit, & ne leur laiſſa plus de liberté, que pour fuir avec un tumulte effroyable ; ils s'accabloient ainſi les uns les autres ; & pluſieurs tomboient morts par terre, épuiſant leurs forces à courir. Cependant Richard les pourſuivoit toûjours vivement, & perçoit à coups de dards & d'épées, tous ceux qui ne s'étoient pas tuez eux-mêmes en fuyant.

Omfroy eût plus à faire de ſon côté avec les Allemands, & en particulier avec ceux de Suaube. Il fit ſur eux une terrible décharge de fléches ; mais ils en firent une ſemblable ſur lui : il fallut bien-tôt de part & d'autre, mettre l'épée ou le ſabre à la main, & le carnage fut horrible.

Robert Guiſcard crût qu'il étoit tems de venir au ſecours de ſon frere ; il y vint avec Girad Gouverneur de Bénevent, ſuivi de ſes Calabrois, qui étoient devenus tout autres depuis qu'ils étoient ſous ſa diſcipline. Il alla plein de furie ſe jetter au milieu des ennemis ; montrant aux ſiens par ſon exemple à combattre des deux mains, & à ſe ſervir également de la lance & du ſabre ; coupant, perçant, & renverſant tout ce qu'il rencontroit autour de lui. On le renverſa trois fois lui-même de deſſus ſon cheval ; mais chacune de ſes chutes irritoit de

plus en plus ſon courage; & tout ce qui lui faiſoit obſtacle, ſembloit lui donner de nouvelles forces. Il fit comprendre de la ſorte aux Soldats de Suaube, ce qu'ils n'avoient pû s'imaginer; ſçavoir, que ce ne ſont pas toûjours les plus grands corps qui ont le plus de vigueur. Jamais, dit-on, dans les combats les plus acharnez, on ne ſe battit avec tant d'opiniâtreté, ni avec tant d'effet, que fit Guiſcard en cette occaſion. Il ſe retiroit tout couvert du ſang qu'il venoit de répandre, & commençoit à reſpirer; quand il apperceut encore en un endroit écarté, une partie des ſiens aux priſes avec un bataillon d'Allemands, qui tâchoient fortement à réparer la perte de leurs compagnons. A cette veuë, fremiſſant de dépit; quoi, dit-il, nous n'avons pas encore une pleine victoire! Il part en même tems comme un éclair, ſe fait ſuivre de la troupe,

qui venoit de l'accompagner; & comme s'il n'avoit rien fait de tout le jour, il recommence de battre le reſte des ennemis, & acheve de les tailler en pieces.

Malaterra l. 1. App. l. 2. Oſt. l. 2. c. 88. Herm. in Bar. Malaterra. & alii cit.

Le Pape ſe trouva fort déconcerté en une conjoncture ſi triſte pour lui, & ſi peu attenduë; ne ſcachant plus que devenir, il prit le parti de ſe retirer dans une ville de la Province Capitanate, appellée Civitada : ce n'étoit pas un azile fort ſeur. Elle fût incontinent aſſiégée, & ſommée de ſe rendre; il n'en fallut pas davantage, pour déterminer les habitans. Ils capitulerent; & dans la convention, ils ne penſérent qu'à eux, ſans ſe mettre en peine de la perſonne du Pape : dés qu'on leur eût promis de ne leur faire aucun mal, pourveu qu'ils le livraſſent, ils le mirent dehors ſur le champ, par une des portes de la ville. On peut juger quel fût ſon embarras, & ſa déſo-

lation : il tomboit entre les mains de ſes ennemis, & qu'il avoit traitez avec beaucoup de ſeverité ; il s'attendoit à être fort mal receu de gens qu'on lui avoit repreſentez, comme des barbares ſans humanité, & ſans religion. Il vit bien-tôt qu'on l'avoit trompé : on ne peut dire quels reſpects, ils s'empreſſérent de rendre à leur priſonnier : ils ſe jettérent à ſes pieds avec une pieté profonde ; lui firent excuſe de la violence, dont ils avoient été obligez d'uſer à ſon égard ; lui demandérent ſa bénédiction, & le conduiſirent avec toutes ſortes d'honneurs dans leur Camp. Le Pape fût charmé de ces manieres ſi honnêtes & ſi chrétiennes ; & pour marquer combien il en étoit toûché, il donna à ceux qu'il avoit mal connus auparavant, toutes les Indulgences dont ils pouvoient avoir beſoin. Deplus il leur céda liberalement & à leurs héritiers, tout ce qu'ils poſſe-

doient déja dans la Poüille & la Calabre, & tout ce qu'ils pourroient y conquérir dans la ſuite, auſſi-bien que dans la Sicile ; à condition ſeulement, de faire hommage de ces Terres au Saint Siége, comme de Fiefs qui en relevoient : aprés quoi, ſa Sainteté voulant s'en retourner, fût accompagnée du Comte Omfroi, qui le ſuivit avec un grand nombre de ſes Officiers juſqu'à Bénevent. Ce fut là que le Pape leva plus ſolennellement l'excommunication qu'il avoit portée contre lui & les ſiens ; & lui donna la premiere inveſtiture, que les Normands ayent receu du Saint Siége. Le Comte, ayant donné de nouvelles marques de reſpect & de reconnoiſſance à ſa Sainteté ; revint glorieux dans la Poüille, & la trouva entiérement ſoumiſe à ſon obéiſſance, aprés treize ans de guerres qu'avoit coûté cette conquête.

Omfroy gouverna ſes Etats avec

une paix & une tranquillité ſi parfaite ; qu'il ne ſe trouvoit plus ni brigands, ni voleurs, ni perſonne de quelque condition que ce fût, qui contrevint aux ſages Loix qu'il établit. Il fit Comtes deux de ſes freres qui étoient arrivez depuis peu ; Mauger, de la Capitanate, & 1055. Guillaume, du Principat. Mauger étant venu à mourir, laiſſa Guillaume ſon héritier ; mais celui-ci aimant tendrement Godefroy un autre de ſes freres, lui donna cet héritage. Pour Robert Guiſcard, il fût renvoyé dans la Calabre, ſur les confins de laquelle il avoit déja été, & dont il commença la conquête avec plus de valeur, d'adreſſe, & de bonheur qu'il n'en avoit encore montré, comme nous l'allons voir dans la ſuite.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE SECOND.

LA Calabre s'étoit défenduë juſqu'àlors, contre la domination des Normands, & vouloit profiter des conjonctures preſentes, pour ſe mettre dans une entiere liberté. La puiſſance qu'avoient eu les Grecs en Italie, étoit comme épuiſée; & Omfroy n'employoit la ſienne dans la Poüille, qu'à joüir paiſible-

1055. *App. l. 1. Triveg. ann. 1055.*

ment des douceurs de la paix qu'il avoit achetée aſſez cher. Afin de les goûter davantage, il ne fût pas fâché de donner de l'occupation à ſon frere Robert, & de l'éloigner en l'envoyant dans la Calabre. Ce n'eſt pas que tous les fils de Tancrede ne s'aimaſſent tendrement ; mais Robert, qui avoit plus d'excellentes qualitez que ſes autres freres ; ſemble auſſi en avoir eu de plus méchantes. C'étoit un eſprit intriguant & ruſé, impatient & fougueux ; il ſçavoit admirablement s'attacher les gens qu'il choiſiſſoit pour ſes expéditions ; leur prodiguant avec une cordialité charmante tout le butin qu'il faiſoit : mais d'un autre côté, il ne pouvoit demeurer en repos ; & au retour de la guerre contre le Pape, n'ayant plus rien à faire, il avoit été avec une troupe de Cavaliers roder de tous côtez, & piller même ſur les terres de ſon frere. Le Comte de

la Poüille qui vouloit que tout fût tranquille dans ſes Etats, le fit arrêter. Robert irrité de ce traittement, tira l'épée contre lui ; & l'on ne ſçait ce qui en ſeroit arrivé : ſi les Gardes du Comte n'euſſent réprimé la ſaillie de ce jeune déterminé, en ſe jettant ſur lui, & en le gardant plus étroitement. Quand on lui eût donné le tems de laiſſer diſſiper ſa fougue ; Omfroy qui au fond le cheriſſoit, & qui vouloit le ménager pour l'avantage de ſa nation, réſolut de ſe défaire de lui, en lui faiſant du bien ; il lui fournit un ſecours d'hommes & de chevaux, afin qu'il allât travailler à ſubjuguer la Calabre.

Robert fût ravi du parti qu'on lui faiſoit ; il n'oublia rien pour en profiter, & pour faire réuſſir ſes deſſeins. Quoiqu'il fût naturellement tres-gagnant & tres-liberal ; il s'étudia à le paroître encore davantage : afin d'engager ainſi plus

aiſément les Calabrois, de ſe rendre à lui ; mais comme ils ne ſe preſſoient pas de le faire, il jugea à propos de les hâter, en les harcelant par toutes les maniéres imaginables : cependant, n'ayant pas de quoi entretenir beaucoup de troupes ; il renvoya la plus part de celles que ſon frere lui avoit données, & travailla ſeulement à ſe fortifier dans le Château de Saint Marc. Il ne pouvoit encore y faire ſubſiſter celles qui lui reſtoient ; & les habitans des environs, enlevérent tous les vivres : deſorte qu'un ſoir on vint lui dire, qu'il n'y avoit pas même de pain dans le Château, ni d'argent pour en acheter ; que l'argent d'ailleurs ſeroit aſſez inutile, puiſqu'on ne pouvoit aller nulle part l'employer en ſeureté. Robert ſans s'étonner, vint parler ſur le champ à une troupe de cinquante ou ſoixante Calabrois, qu'il s'étoit attachez particuliére-

ment, & qui lui étoient tres-fidéles : il leur demanda s'ils ne ſçavoient point quelque endroit, ou dans la néceſſité preſente on pût aller butiner. Ils marquérent une bourgade du côté des montagnes : mais ils ajoûterent qu'on n'y pouvoit aller, que par des chemins tres-difficiles & trés-dangereux : qu'importe, repartit Guiſcard ; eſt-il fatigue, ou peril qu'il ne faille eſſuyer, pour s'empêcher de mourir de faim? partez-donc dés ce ſoir, je vous ſuivray pour vous ſoûtenir. Cependant, ne pouvant pas ſortir du Château ſans donner de l'allarme à toute ſa maiſon : il ne dit rien de ſon deſſein, ſe retire à l'ordinaire ; & incontinent aprés, s'habille comme un des Calabrois, s'échappe en ſecret de ſon appartement, court ſe joindre à eux, ſans neanmoins ſe faire d'abord reconnoître, pour les mieux éprouver ; & les accompagne juſqu'au terme. Les ha-

bitans du lieu étoient dans un profond ſommeil; ayant fait le jour precedent je ne ſçai quelle fête, où ils avoient bû exceſſivement. Les gens de Robert ſe ſervirent bien de la conjoncture, & enlevérent quantité de vivres: ils ſe retiroient déja; lorſque quelques-uns des habitans s'éveillant au bruit, courent aux armes, & vont pour reprendre le butin.

Les Soldats de Guiſcard qui ſe virent ſuivis de prés, s'exhortérent mutuellement de leur côté, à ne point lâcher priſe, & à ſe défendre vivement. Pour leur donner encore plus de courage, il ſe met lui-même à leur tête, tourne ſubitement contre ceux qui les pourſuivoient, les charge, en laiſſe pluſieurs morts ſur la place, en fait un plus grand nombre priſonniers, diſſipe les autres, ſe ſaiſit de leurs chevaux, & les donne à ceux des ſiens qui étoient à pied. Il les ramenoit ain-

ſi comme en triomphe au Château Saint Marc, à la pointe du jour; lorſque ſa garniſon les entendant galoper, les prit pour un parti ennemi, & alla pour en donner avis à Robert, qu'on croyoit dans ſon lit. Ce fût une inquietude étrange, de ne le trouver, ni là, ni en quelque endroit que ce fût du Château : cependant on ne vouloit pas differer à combattre les ennemis qu'on croyoit aux portes, & l'on s'y préparoit; lorſque s'appercevant de la mépriſe, il ſe mit à crier d'un ton plein de joye, *Vive Guiſcard, mes amis, vive Guiſcard; c'eſt lui-même que voici :* ſe faiſant ainſi agréablement reconnoître; il changea l'allarme en une joye univerſelle, & raconta enſuite toute ſon avanture. L'on applaudit fort au ſuccés qu'elle avoit eu; cependant on le ſupplia, de ne point expoſer de la ſorte une autre fois ſa perſonne avec plus de témérité, que de circonſpection.

Malaterra l. 1. c. 17. Summ.

Il profita de cet avis, pour s'emparer d'une place qui étoit fort à ſa bienſéance, mais dont il étoit difficile d'approcher. Elle étoit ſituée ſur une montagne tres-haute & tres-roide; & d'ailleurs étoit bien gardée. Robert réſolut pourtant de la prendre, & ſans qu'il lui en coutât beaucoup. Voici le moyen qu'il imagina. Il fit mettre un de ſes Soldats des plus intrepides dans un grand cercueil, rempli de toutes ſortes d'armes, & couvert d'une toile cirée, comme d'un drap mortuaire, à la maniere dont les Normands avoient coûtume de faire leurs convois funebres. Il ordonna auſſi qu'une troupe des ſiens portaſſent, & accompagnaſſent le cercueil avec un grand air de dévotion. Quand ils furent à Melfita, (c'étoit le nom de cette place, où il y avoit un grand Monaſtere;) ils demandérent qu'on voulût bien leur permettre de rendre les derniers

niers devoirs de la charité chrétienne à un de leurs compagnons qui venoit de mourir, & de l'enterrer en terre ſainte dans l'Egliſe du Monaſtere. Comme on ne ſe défioit pas plus d'eux, que l'on fait d'une proceſſion, ou d'un enterrement; on leur accorda ce qu'ils demandoient. A peine furent-ils arrivez dans l'Egliſe, que le pretendu mort, au lieu de ſe laiſſer porter en terre, s'élança ſubitement l'épée à la main; les aſſiſtans en furent ſaiſis de frayeur, & voulurent s'enfuir; mais le mort & ſes Compagnons qui ſe jettérent en mêmetems ſur les armes renfermées dans le cercüeil, les en empêchérent bien; tuant ceux qui prétendirent ſe deffendre, faiſant les autres priſonniers, & épargnant ſeulement les Religieux, à qui ils ne firent aucun mal. Robert entra incontinent aprés dans la place, & y reçût des ſiens, la qualité de Comte;

1056. Il ſe rendoit ainſi de jour en jour plus recommendable, & par ſon courage capable de tout entreprendre, & par ſon eſprit fertile en toutes ſortes d'expediens. Celui qu'il trouva pour ſe procurer de l'argent, dont il avoit extrémement beſoin, mérite d'être rapporté. Ses gens ayant eu quelque différent avec les habitans de Biſignano; il demanda pour terminer les choſes à l'amiable, d'avoir une entreveuë avec Pierre de Turra, le plus puiſſant Citoyen de la ville; le rendez-vous fut dans une plaine proche de Biſignano, où vint Pierre de Turra bien accompagné; Guiſcard avoit auſſi beaucoup des ſiens avec lui; mais témoignant à Turra vouloir lui parler confidemment & tête-à-tête; il lui propoſa de faire écarter de part & d'autre ceux qui les accompagnoient; en cauſant & en ſe promenant ainſi, l'un ſe trouva inſenſiblement bien plus éloigné

Malaterra. c. 18.

de ſes gens que l'autre; alors Guiſcard termina l'entretien, en prenant Turra par le milieu du corps, & l'enlevant malgré tous les mouvemens, qu'il ſe donna pour s'échapper, car Robert fit ſi bien tantôt en le portant, tantôt en le traînant; qu'il le conduiſit à ſes Soldats qui étoient les plus proches. Ceux de Biſignano accoururent au ſecours; & comme ils étoient éloignez: ils arrivérent aſſez tôt pour être battus, & trop tard pour délivrer Turra; il ne pût ſe tirer d'affaire, qu'en payant une groſſe rançon qui fut d'un grand uſage à Robert, pour animer les ſiens, & pour s'avancer dans la Calabre. En effet peu de tems aprés, il contraignit les villes de Biſignano, de Coſance, & de Marthure, de ſe donner à lui.

Les nouvelles qu'il reçeut de la maladie du Comte Omfroy, l'obligerent d'interrompre ſes exploits; ayant donc laiſſé de bonnes garni-

ſons en Calabre avec d'habiles Capitaines pour les commander ; il vint recevoir les derniers ſoupirs de ſon frére. On rapporte qu'ils ſentirent tous deux alors reveiller plus que jamais leur tendreſſe, & qu'ils s'en donnérent mutuellement des marques. Omfroy laiſſoit deux enfans, Bacelard & Herman ; il recommanda particuliérement l'aîné à Robert, a qui il abandonnoit le gouvernement de ſes Etats : & aprés avoir rempli de la ſorte les devoirs d'un bon Prince & d'un bon Pere ; il mourut également regretté de ſa famille & de ſes ſujets. On régarda ſon régne comme un modéle de bonté, de douceur, & de juſtice : ce Prince s'étant uniquement appliqué à faire du bien à tout le monde, & ſur tout à ſoulager ſes peuples.

1056. Robert lui ſucceda dans la Comté de la Poüille ; il y fut généralement reconnu, ſoit comme tuteur de ſon neveu, ſoit comme maî-

tre abſolu ; car c'eſt de quoi les Auteurs ne conviennent point ; mais il ne paroît pas qu'il fût trop d'humeur à ſe contenter en cette occaſion d'une ſimple tutelle, & il ne *App. l. 2.* s'en contenta pas effectivement dans la ſuite ; au contraire il pretendit qu'il devoit ſucceder de plein droit à Omfroy, comme Omfroy avoit ſuccedé à ſes aînez, & comme il ſembloit lui-même deſtiner Roger le dernier de ſes freres qui venoit d'arriver en Italie, a être ſon ſucceſſeur ; car il commença à lors de partager ſon autorité avec lui, ainſi que nous le verrons. 1057.

Mais pour ne point quitter de veuë maintenant la maniere dont il affermit ſa domination au préjudice de Bacelard : à peine étoit-il *Sig. l. 9.* retourné en Calabre pour avancer ſes Conquêtes, qu'il revint bruſquement ſur ſes pas, donner la chaſſe à une faction qui s'éleva en faveur de Bacelard ; il prit en che-

min toutes les places qui ne ſe déclaroient pas pour lui: ſans trop conſidérer à qui elles appartenoient;
Bar. an. 1059. il emporta de la ſorte la ville de Troye; elle étoit au Pape, lequel indigné de la conduite de Robert, l'excommunia; mais celui-cy ſans s'étonner, reprit ſon chemin vers la Calabre; & ſans vouloir pourtant s'attirer davantage le Pape ſur les bras, envoya un Ambaſſadeur à ſa Sainteté, pour lui dire que tout le paſſé n'étoit qu'un mal entendu; qu'il ne cherchoit qu'à la ſatisfaire en tout ce qu'elle pourroit déſirer, & qu'une entreveuë remettroit les affaires en meilleur état, & leurs perſonnes en meilleure
App. l. 2. intelligence, que jamais.

Nicolas II. fût trés aiſe de ſe voir prévenir par un Prince, que dans le fond il vouloit gagner; & pour mieux correſpondre à ſes avances, il réſolut d'aller lui-même dans la Poüille; il prit cette occaſion d'y

tenir un Concile ; les Eccleſiaſtiques de ce païs là avoient un extrême beſoin de réforme ; les tumultes de la guerre y ayant introduit les plus grands abus, juſqu'au point de voir les Prêtres ſe marier auſſi communément que les ſéculiers. Robert, pendant tout ce tems-là pourſuivoit ſa pointe en Calabre ; & il étoit au ſiége de Cariati quand le Pape arriva à Melphes : auſſi-tôt qu'il en eût la nouvelle, il laiſſa la conduite du ſiége à un de ſes Capitaines, & vint inceſſamment avec une ſuite nombreuſe trouver ſa Sainteté ; il lui fit tous les honneurs, & lui rendit toutes les obéiſſances imaginables ; elle en fût ſi contente, qu'elle oublia entiérement les ſujets de chagrin que Robert avoit pû lui cauſer ; leva l'excommunication qu'elle avoit portée contre lui, le créa Gonfalonnier de la Sainte Egliſe, & lui donna avec le titre de Duc, une nou- 1056.

velle Inveſtiture de la Poüille & de la Calabre, & même de la Sicile. Guiſcard ne poſſedoit pourtant encore rien dans cette Iſle, & les Sarraſins en étoient les maîtres; mais les Normands pretendoient bien les en chaſſer au plûtôt: & ils crurent qu'il étoit eſſentiel de faire autoriſer par le Pape cette Conquête, ſur laquelle ils comptoient déja.

Quelque liberal que fût Nicolas à l'égard de Robert, ce fut toûjours en procurant les interêts du Saint Siége; car outre que ce qu'il donnoit ne lui coutoit pas beaucoup, il ne l'accordoit qu'à de bonnes conditions; à ſçavoir que le nouveau Duc lui reſtitüeroit les villes de Troye & de Bénevent, qu'il ſeroit Vaſſal de l'Egliſe Romaine; qu'il en feroit le ſerment; & promettroit non ſeulement de lui payer en hommage chaque année, douze deniers monnoye de Pavie: mais encore d'aſſiſter le Pape en toute

occaſion de troupes, d'argent, & de tous les autres ſecours dont il pourroit avoir beſoin.

L'entreveuë s'étant paſſée de la ſorte fort à la ſatisfaction des deux parties, comme Robert l'avoit preveu; le Pape retourna à Rome, & lui au ſiége de Cariati : ſa préſence redoubla le courage des aſſiégeans, & la terreur des aſſiegez. La ville ne croyant pas pouvoir tenir davantage, ſe rendit à lui; & ce fût la premiere, où il fût proclamé & & ſalué Duc. Ce titre qui venoit de lui être donné avec la bénédiction du Pape, ſembla en attirer une nouvelle ſur ſes armes; car en moins de rien, il ſe rendit encore maître de la plus grande partie de la Calabre.

Ce n'étoit pas aſſez pour lui de ſe rendre recommandable par ſes Conquêtes: il voulut l'être encore par ſes alliances; il envoya des Ambaſſadeurs à Giſulphe qui avoit ſuccedé à ſon pere Guaimare dans *App. l. 2.*

la Principauté de Saleme, lui demander ſa ſœur en mariage; le parti n'étoit pas à refuſer pour Giſulphe : cependant il fit difficulté d'abord de l'accepter. Les mœurs des Normands ſembloient aux Italiens, avoir encore je ne ſçay quoi de dur & de farouche. Les conjonctures même renouvellérent cette idée; car Robert qui demandoit une femme, en avoit une autre de qui il avoit eû le fameux Bohemond dont on parlera dans la ſuite ; & il repudioit cette premiere épouſe, parce qu'elle étoit ſa parente; ce motif ne paroiſſoit pas trop légitime ; mais comme il eût été dangereux de ſe broüiller ouvertement avec lui, Giſulphe n'oſa le refuſer; il lui donna en mariage l'aînée de ſes ſœurs nommé Sigelgaite : donnant encore la cadette nommée Gatélerine à un autre Prince Normand neveu de Robert; c'étoit Jourdain, à qui ſon pere Richard Comte d'A-

verſe faiſoit preſent de la Principauté de Capouë; aprés l'avoir enlevée à Landolphe le dernier des Princes Lombards qui la poſſedérent.

Pluſieurs autres ſuccés augmentant encore dans la ſuite l'autorité de Robert en Calabre, y excitérent auſſi contre lui une forte jalouſie: non ſeulement les naturels du païs; mais même quelques Seigneurs Normands en furent piquez, & formérent le deſſein d'une conjuration: Bacelard fils d'Omfroy en avoit le prétexte le plus plauſible; il ſe plaignoit qu'on lui eût enlevé la ſucceſſion de ſon pere; il vouloit y rentrer; dix ou ou douze autres perſonnes de marque ſe joignirent à luy avec leur faction. Les deux principaux ſe nommoient Geofroy, & Gocelin. Le vigilant Guiſcard ne fut pas long-tems à ſçavoir la nouvelle de cette revolte, ni à en diſſiper les projets. Il *App. Ibid.*

1066.

1067.

fit punir pluſieurs des coupables, avec la derniere ſévérité ; & diſperſa tous les autres. Goccelin ne ſçachant ou ſe mettre à couvert de ſon reſſentiment, alla chercher un aſile chez les Grecs. Geofroy ſe retira dans la fortereſſe de Monte-Piloſo, qui étoit à lui, & à un autre Seigneur nommé Godefroy. Le Duc craignant de ne pouvoir reduire cette place par la force, employa l'artifice, qui ne lui manquoit pas en de pareilles occaſions. Il fit faire des propoſitions tres avantageuſes à Godefroy ; l'aſſurant de lui donner à lui ſeul, une autre Fortereſſe plus importante qui étoit Ojane : la condition fût acceptée, On convint que Robert ſe retireroit de devant Monte-Piloſo comme s'il abandonnoit cette entrepriſe, qu'il y reviendroit quand Geofroy ſeroit dehors, & qu'alors la place ſe rendroit ſans difficulté. La trahiſon de Godefroy fût des plus

lâches; mais Robert ne laiſſa pas d'en profiter. On ne marque point preciſément ce que devint alors Bacelard, & il y a lieu de juger qu'il ſe refugia avec tous ſes gens à Bary, d'où il échappa dans la ſuite. Cette puiſſante ville qui eſt au bord de la mer & ſur les confins de la Poüille, demeuroit encore ſous la domination des Grecs. Elle étoit ainſi depuis pluſieurs années une ſource de ſéditions contre les Princes Normands, & un azile aſſeuré pour les ſeditieux. C'eſt ce qui fit long-tems méditer au Duc le deſſein de l'aſſieger; il l'executa enfin, comme nous l'allons raconter, dans toute l'exactitude que demande une conquête ſi glorieuſe & ſi importante 1067.

Dés qu'on eût appris ſa marche on voulut envoyer de la ville même en donner avis à Conſtantinople; afin qu'on y tint prêt le ſecours dont les habitans pourroient avoir be-

ſoin : cependant, ils répondirent avec beaucoup de fierté à la ſommation que le Duc leur fit de ſe rendre; afin de lui inſulter davantage, ils montérent ſur les murailles ; faiſant des concerts d'inſtruments de muſique, & quelques autres ſemblables réjoüiſſances : ils y étalerent encore avec beaucoup de pompe, quantité d'étoffes précieuſes, & de vaſes d'or & d'argent; pour faire voir la richeſſe & la puiſſance de la ville, & pour ébloüir par cet éclat les yeux de Robert : mais c'eſt ce qui ne fit qu'allumer ſes déſirs, & l'animer d'avantage à venir à bout de ſon entrepriſe : quoi qu'il lui en dût coûter de tems & de peine ; auſſi ne dit-il, autre choſe, en voyant les magnificences que luy montroient les habitans, ſinon, *vous me faites plaiſir de m'offrir toutes ces richeſſes ; gardez-les moi bien, il y va de vôtre intereſt ; quand je vous les auray priſes, j'ay aſſez de generoſité pour vous*

Mſ. Biblioth. Regiæ.

les rendre liberalement.

Comme la ville étoit ſituée ſur une langue de terre qui avance dans la mer ; il étendit ſa Cavalerie ſur toute cette largeur qu'il fit entourer par ſes vaiſſaux attachez & ſerrez les uns contre les autres, avec de groſſes chaînes de fer : d'un autre côté, approchant des portes le plus prés qu'il fût poſſible ; il y fit dreſſer des barricades, où il mit des Soldats pour fondre ſur les aſſiégez quand ils feroient quelque ſortie. Il fit auſſi élever une tour de bois fort haute qui donnoit ſur les murailles : la revêtiſſant de groſſes pierres, & la rempliſſant de toutes ſortes de machines capables de battre la place ; il l'attaqua de la ſorte avec une extrême vigueur ; mais il n'avoit auſſi trouvé nulle part une réſiſtance ſi vigoureuſe : tous les habitans devinrent autant de Soldats intrepides, & montérent ſur les murailles, à la ſuite

d'Etienne Pateran ; qui pour être Préteur & Magiſtrat de la ville, n'en avoit pas moins de valeur, & d'experience dans les armes. On combattit opiniatrément des deux côtez ; la victoire paroiſſant favoriſer tantôt les uns & tantôt les autres ; les aſſiegeans dreſſoient toûjours de nouvelles machines, & faiſoient de nouveaux ouvrages que les aſſiegez renverſoient toûjours ; ceux-cy renverſérent entierement de la ſorte, une chauſſée que le Duc avoit fait élever dans la mer avec des peines & des frais immenſes ; laquelle lui ſervoit également, & de port pour retirer ſes vaiſſeaux, & de terrein pour battre la ville plus commodément. Voyant donc qu'il ne pouvoit encore la forcer, il eſſaya pour en venir à bout d'un autre moyen, qui étoit celui de la négociation ; il propoſa les plus grands avantages aux principaux Seigneurs du païs qui s'y étoient renfermez ;

il eſperoit qu'ils entraîneroient aiſément tous les autres avec eux; il joignit les menaces aux promeſſes, & proteſta que ſi on pouſſoit à bout ſa patience, il en viendroit aux plus cruelles extremitez. Quelques-uns des habitans étoient d'avis d'écouter ſes propoſitions: d'autres les croyoient trop artificieuſes pour devoir s'y fier; mais tous commencérent à craindre les effets de ſa vangeance; pour ſe délivrer de cette crainte, ils prirent une réſolution tout-à-fait indigne de la maniére genereuſe, dont ils s'étoient deffendus juſqu'alors, & penſérent à le faire aſſaſſiner. Il y avoit dans la garniſon un Soldat transfuge nommé Emeric, qui étoit en particulier fort animé contre le Duc du quel il pretendoit avoir receu quelques mauvais traitemens. On s'adreſſa à ce Soldat afin d'executer le deſſein qu'on avoit conceu; & on lui promit une grande ſomme

d'argent, s'il l'executoit. Le reſſentiment & l'avarice, le déterminérent ſur le champ à ce qu'on vouloit de lui; il paſſa dans le camp à la faveur de la nuit qui étoit fort obſcure alors, parce qu'on étoit dans l'hyver; il avança juſqu'à la tente du Prince, qu'on avoit fait revêtir de chaume & de branchages; afin qu'elle fût moins froide, & il le trouva à table qui ſoupoit au milieu de ſes Officiers. L'aſſaſſin obſerva l'endroit où le Duc étoit aſſis; & alla enſuite par derriere la tente, décharger ſur lui un coup de levier pour l'aſſommer. Il arriva par un bonheur extrême, ou plûtôt par une providence ſinguliere; que dans ce moment-là même, il venoit d'être pris d'une toux qui l'avoit fait pancher ſur la table; ainſi comme il ſe trouva éloigné de l'endroit où tomba le coup, il l'échappa. L'aſſaſſin qui avoit diſparu incontinent, rentra dans la place,

& raconta ce qu'il venoit de faire; on n'y douta pas que Robert ne fût tué, & les habitans en firent des réjoüiſſances comme ſi c'eût été une fête publique; mais le Duc ne les laiſſa pas long-tems dans l'erreur; & approchant de leurs murailles, ſe fit voir à eux, leur diſant avec raillerie de s'épargner des cris d'allegreſſe fort inutiles; ils tomberent auſſi-tôt dans un morne ſilence.

Cependant ils ſe conſolérent ſur l'eſperance d'être bien-tôt ſecourus; ils en avoient grand beſoin; les vivres commençoient à manquer dans la place, où il n'étoit rien entré depuis plus de deux ans, que duroit le ſiége. En cette extremité, on dépêcha ſecretement un courrier, & on l'envoya à Conſtantinople preſſer le ſecours qu'on attendoit; il trouva en arrivant une flote chargée d'armes & de munitions prête à partir ſous la conduite de Gocelin qui étoit lui-même à Conſtantino-

ple depuis aſſez long-tems, & qui négocioit cette affaire. Le courrier revint inceſſamment apporter ces nouvelles à Bary. On apprit de lui le ſignal que la flotte devoit donner de ſon arrivée, & celui qu'elle attendoit de la ville, pour faire ſeurement ſa route dans le port, qui étoit tres-dangereux. Ce dernier ſignal étoit d'allumer quantité de flambeaux d'un certain côté. Les habitans un peu trop impatiens, croyant ne le pouvoir mettre trop tôt, le mirent dés cette nuit la même. L'armée Normande s'en apperceut, & ne ſçavoit d'abord de quoi il s'agiſſoit; mais l'ayant découvert ou du moins conjecturé, elle en profita. Le Comte Roger, qui avoit amené depuis peu un bon nombre de vaiſſeaux au ſecours de ſon frere, prit la commiſſion d'empêcher la flotte ennemie d'approcher; il le fit avec le courage & la prudence qui l'accompagnoient par tout. Il en-

voyoit des barques toutes les nuits, voir ſi l'on n'appercevroit point quelques vaiſſeaux; & enfin l'on en vit pluſieurs qui paroiſſoient de loin comme autant d'étoiles brillantes, ayant tous des lanternes au haut de leurs mats. On alla inceſſamment audevant de cette flotte: tandis que la ville qui l'avoit auſſi apperceuë, témoignoit par des cris d'allegreſſe vouloir ſe défendre mieux que jamais. On vint d'abord fondre ſur le vaiſſeau de Gocelin, qui ſe diſtinguoit par un plus grand nombre de lanternes qu'il portoit à ſes mats; les vaiſſeaux Normands tombérent deſſus avec tant d'impetuoſité, qu'il en creva un, avec lequel périrent cent cinquante vaillans hommes qui le montoient; on n'en eut pas moins d'ardeur, pour venir attaquer le vaiſſeau de Gocelin. Le combat dura toute la nuit; les Normands y eurent l'avantage; connoiſſant parfaitement les

1070.

endroits de la mer où l'on combattoit, & qui étoient fort inconnus aux Grecs. Ceux-ci ne laiſſérent pas de faire une forte réſiſtance; à la fin, ilsfurent obligez de céder. On prit Gocelin, & on le mit aux fers, où il périt de miſéres dans la ſuite. On coula à fond beaucoup de vaiſſeaux des Grecs, & les autres eurent bien de la peine à échapper. Cette victoire cauſa une joye extraordinaire aux Normands qui n'avoient point encore combattu ſur mer; & ils ſentirent par là redoubler leur courage & leur eſperance. Les aſſiégez qui ne ſe voyoient plus de reſſource, demeurérent conſternez. Le Gouverneur ne pouvant davantage ſoutenir les plaintes des habitans, penſa à leur ſeureté & à la ſienne propre: en parlant de ſe rendre. L'on fit un traitté; & Robert entra dans Bary aprés trois ans de ſiége; la ſatisfaction qu'il en eut, lui fit oublier ſes anciennes mena-

ces: & comme outre cela il paroiſſoit toûjours genereux & tendre, à l'égard de ceux qui vouloient s'attacher à lui; il en uſa en cette occaſion avec toute ſorte d'humanité. Au lieu de ſouffrir que ſon armée fit aucun tort aux habitans, il leur reſtitua au contraire toutes les terres & les maiſons de campagnes, qu'il leur avoit priſes; il les exempta même, pour les gagner davantage, du tribut qu'il leur avoit fait payer autrefois; les traittant comme des peuples libres. Enfin pour comble de généroſité, il marqua une conſidération extrême à Etienne Pateran: ſans ſe ſouvenir le moins du monde de la lâcheté avec laquelle il avoit voulu le faire aſſaſſiner; mais lorſqu'il en uſoit avec les habitans de Bary d'une maniere ſi engageante; il leur demanda auſſi des preuves de leur fidélité, & qu'ils vinſſent avec luy ſeconder ſes deſſeins. Ils n'eurent

pas de peine à prêter leurs armes, à celui qui avoit gagné leur cœur; ils le ſuivirent pour aller ſoutenir les entrepriſes qu'il vouloit faire de concert avec ſon frere Roger, lequel depuis dix ou douze ans avoit eu de ſon côté beaucoup d'avantures, dans les belles expéditions qu'il nous faut maintenant reprendre; pour rapporter en même-tems, diverſes particularitez de la conquête de la Calabre.

1057. Ce jeune Seigneur n'étoit venu nu en Italie qu'un peu aprés la mort d'Omfroy, ainſi que nous l'avons dit. Il avoit été retenu juſqu'alors en Normandie : moins encore par la foibleſſe de ſon âge, que par la tendreſſe de ſes parens qui n'avoient pû ſe réſoudre à le voir partir ; il en prit ſeul la réſolution ; ſe ſentant né pour quelque choſe de plus grand, que pour demeurer dans le Château de ſes peres, ſimple Gentilhomme. Il étoit tres-bien fait de

ſa

ſa perſonne ; il avoit des diſpoſitions merveilleuſes à tous les exercices militaires : & les perfections de l'ame répondoient parfaitement bien dans lui, à celles du corps. Il étoit vaillant & intrepide comme Guillaume *Bras-de-Fer ;* ſage & modéré comme Omfroy ; habile, prudent, & liberal comme Robert ; ardent comme tous ſes freres à avancer ſa gloire & ſa fortune, & plus qu'aucun d'eux, affable, doux, inſinuant, & capable de gagner tous ceux qui avoient affaire à luy. Robert qui vit tant de belles qualitez, en fut charmé ; il eſpera tirer de grands ſervices de ce jeune cavalier ſi accompli ; & pour éprouver ce qu'il étoit capable de faire en Italie les armes à la main, il l'envoya avec ſoixante hommes ſeulement, mais braves gens, & dignes de leur chef ; dans les endroits les plus reculez de la Calabre, qui n'étoient point encore ſoumis.

Malaterra. l. 1. c. 19. & ſeq.

Roger avança juſques dans le cœur de cette province ; il vint droit camper ſur le haut de la montagne de Vibone, qui eſt fort élevée, & d'où il pouvoit aiſément dominer tout le païs. En effet, aprés s'eſtre bien retranché, il fit d'abord de violentes incurſions ; pour apprendre aux habitans d'alentour, à quel guerrier ils auroient à faire. Ils le conceûrent aſſez par ces premieres démarches ſi fieres & ſi hardies ; ils en furent meſme épouvantez ; & pour ne pas ſe l'attirer ſur les bras, ils luy envoyerent inceſſamment des Députez luy demander la paix. Il ne cherchoit de ſon coſté qu'à la donner, pourveû qu'on le reconnuſt pour maiſtre ; ainſi toutes les places de la vallée de Salines, luy mirent en main les clefs de leurs Fortereſſes ; ou luy donnerent des oſtages. Il ne tarda pas à faire ſçavoir au Duc ſon frere, qui étoit alors dans la Poüille, ces heureuſes nouvelles, & luy mon-

tra par les groſſes ſommes d'argent qu'il avoit tirées, & qu'il luy envoyoit, les bons effets de ſes premieres armes.

Robert fut ravi de la conduite de ſon jeune frere : il luy manda de le venir trouver au plûtoſt pour s'entretenir avec luy de ce qui s'étoit paſſé, & pour conferer des meſures qu'ils auroient à prendre dans la ſuite. Roger partit ſans vouloir eſtre accompagné de plus de ſix hommes d'armes ; il laiſſa tous les autres dans le païs meſme, pour la ſeureté de ſes conquêtes. Le Duc luy fit une tres-agreable reception; & aprés avoir goûté enſemble la douceur de leurs nouveaux ſuccés, ils ſe diſpoſérent à s'en attirer d'autres. Ils convinrent de repaſſer tous deux inceſſamment avec une forte armée dans les montagnes de la Calabre, & de marcher vers Rhegio; ils le firent en effet. Mais quand ils arriverent à la vallée de Salines, ils

furent ſurpris d'apprendre que les Rhegiens les avoient prévenus, & avoient enlevé tous les vivres du païs; pour les renfermer dans leur ville. Roger fut auſſitoſt détaché avec trois cens ſoldats des plus propres au pillage, & alla vers Geraſſo tirer tout ce qui ſe put pour la ſubſiſtance des troupes; tandis que le Duc les conduiſit à grandes journées aux portes de Rhegio. Elles commençoient à y ſouffrir une extréme diſette: lors que Roger, au bout de quelques jours leur apporta non ſeulement dequoy vivre, mais encore de quoy les régaler.

Cependant le ſiege de la ville avançoit peu, & l'hiver qui ſurvint fatiguant extraordinairement l'armée; le Duc la congedia, & vint faire ſon quartier d'hiver à Maja, avec un petit nombre des ſiens. La bonne intelligence qui avoit été fomentée entre les deux freres par le ſuccés; commença à ſe rompre,

comme il arrive ſouvent, par cette eſpece de diſgrace. Roger vouloit recompenſer ceux qui l'avoient accompagné dans ſes expéditions, & il n'avoit pas de quoy. Le Duc qui étoit d'ailleurs fort liberal ne le fut pas en cette occaſion ; ſoit parce qu'il n'avoit pas luy-meſme alors trop d'argent, ſoit parce qu'il voyoit avec des yeux jaloux, l'attachement particulier que les troupes montroient pour ſon frere; il en craignoit les ſuites ; il vouloit le tenir dans la ſujétion, & hors d'état de trop s'élever ; cette ſituation étoit trop violente.

Un jeune Prince qui ſe ſent capable de tout, ne penſe au contraire qu'à ſa propre élevation ; & une noble ambition luy tient lieu de juſtice : Roger donc, pour eſtre plus maiſtre de ſa fortune ſe retira dans la Poüille. Guillaume de Hauteville ſon frere Comte du Principat, qui de ſon coſté ne ſouffroit

pas volontiers l'agrandiſſement & l'autorité du Duc, l'invita à venir chez luy. Il le receût comme ſi c'eût été un autre luy-meſme ; & un peu aprés il luy donna une place forte appellée Scalea proche des terres de Guiſcard. C'eſt ce que le Prince demandoit ; il vouloit ſe dédommager du tort qu'on luy avoit fait autre part ; il en avoit l'occaſion dans ce voiſinage, il ne la manqua pas ; & à diverſes fois il prit par le pillage bien plus qu'il n'auroit pu obtenir par un traité.

Le Duc pour ſe venger vint avec beaucoup de reſolution aſſiéger cette place ; il auroit employé ſa valeur par tout ailleurs plus utilement que contre ſes freres. Ils empêcherent aiſément le ſuccés de ſon entrepriſe, & ne luy en laiſſerent que le dépit ; il fut obligé de ſe retirer & de faire la paix avec eux. Elle ne fut pas longue, & Roger ſe plaignant de n'eſtre pas mieux trai-

té qu'auparavant, ſe jetta de nouveau dans le Fort de Scalea; d'où il recommença à ravager tout ce qui étoit dans la Poüille de la dépendance du Duc.

C'eſt apparemment ce qui contribua à une horrible famine, dont ces païs là furent affligez; & ce qui mit Guiſcard, tout habile qu'il étoit dans un grand embarras. Les habitans profitant de la diſſention des deux freres pour ſe mettre en liberté; s'étoient déja rendus maîtres du Fort de Nicaſtro, & en avoient paſſé la garniſon au fil de l'épée. Le Duc vit bien qu'il courroit un riſque manifeſte de perdre ſes Etats, s'il ne rentroit en bonne intelligence avec Roger. Il ſe hâta de le faire; il luy ceda pour cet effet la moitié de ce que les Normands poſſedoient, & pourroient encore acquerir dans la Calabre, depuis le mont Intefole juſqu'à Rhegio; & en particulier, luy donna la ville de 1058.

Melito avec le titre de Comté.

Quand le nouveau Comte ſe fut bien affermi dans cette place, il s'y trouva trop ſerré & voulut s'étendre; les habitans d'alentour ſe trouverent moins en humeur que jamais de le laiſſer faire : non ſeulement ils ſe défendirent d'abord contre lui, mais meſme prétendirent uſer de repreſailles ; tandis qu'il aſſiégeoit Oppido, une de leurs places, ils vinrent avec de nombreuſes troupes aſſiéger une des ſiennes dans la vallée de Salines, & qui s'appelloit S. Martin; auſſitoſt laiſſant le ſiége d'Oppido, il vint à grandes journées fondre inopinément ſur eux ; & les ayant envelopez de toutes parts lorsqu'ils y penſoient le moins, il les tailla en pieces ſans leur faire de quartier : De ſorte qu'ils regrettérent de n'avoir pas receû un maître commode, au lieu de s'eſtre attiré un ſuperbe vainqueur. Il fit en cette occaſion un grand butin, & il

en enrichit ſes braves ſoldats, qui firent bientoſt trembler devant luy toute la Calabre.

Quelqu'occupé qu'il fût à prendre des meſures pour la ſubjuguer tout-à-fait ; il aima mieux differer ſes conqueſtes, que de negliger l'occaſion qui ſe preſenta d'aller rendre ſervice à un de ſes freres. C'étoit Geofroy Comte de la Capitanate ; il l'invitoit à venir luy preſter main forte contre les habitans de Géraſſo, qui s'oppoſoient à ſes deſſeins. Il ſe mit donc avec le Duc Robert à la teſte d'une bonne armée ; & à peine furent-ils arrivez dans la Capitanate, qu'ils y rangerent tout ſous l'obéïſſance de Geofroy. Il ne leur en coûta que d'aſſiéger & de prendre le Château de Guaitalmate, & d'en tirer le Chef des revoltez nommé Gautier. On le mena priſonnier dans la Poüille ; & pour le mettre hors d'état de ſe mutiner davantage, on luy fit crever les yeux.

Le Duc Robert & le Comte Roger, ayant réuni avec tant de ſuccés leurs armes dans cette occaſion ; formerent le deſſein de retourner les porter encore de concert contre la ville de Rhegio, d'où dépendoit le reſte de la Calabre. Cependant on ne put rien faire autre choſe cette année, que d'affoiblir tout le païs, par des courſes vives & fréquentes. Les deux freres ſe préparant d'ailleurs tout l'hiver chacun de leur coſté, Roger en Calabre, & Robert en la Poüille, pour venir dans le beau temps aſſiéger à coup ſeur cette importante place.

1060. *Malaterra l. 1. c. 34. & ſeq.*

Avec toutes les précautions qu'ils avoient priſes, ils eurent encore plus de peine qu'ils n'avoient préveû. Les habitans qui s'étoient aguerris à force de leur réſiſter, ſe défendirent comme s'il ſe fût agi de la vie, & de la liberté de chacun d'eux en particulier. Ils faiſoient des ſorties ſi vigoureuſes que jamais les Princes

n'eurent plus beſoin d'animer leurs troupes par leurs paroles & par leur exemple ; & c'eſt à quoy s'attachoit particulierement le Comte Roger ; à meſure qu'il exhortoit ceux de ſa ſuite à bien faire, il paſſoit à leur teſte ; s'expoſant le premier aux traits des ennemis, avec quelques-uns deſquels il ſe trouva meſme aux priſes pluſieurs fois corps à corps. Entre-autres appercevant un d'eux qui étoit un vray géant pour la grandeur énorme de ſa taille, & qui ſe fiant ſur ſa force, inſultoit les Normands par mille reproches ; il le fit taire ſubitement, le renverſant à ſes pieds d'un coup de lance. Les ennemis qui en furent témoins en demeurerent ſaiſis d'effroy ; & ſemblerent perdre tout courage, en perdant d'une maniere ſi impréveuë le plus redoutable de leurs combattans. Outre cela ils voyoient encore les préparatifs qu'on faiſoit pour battre la place, avec une grande quan-

tité de nouvelles machines; ils craignirent un aſſaut, & ſe preſſerent de capituler. Ils demandérent ſeulement, que deux de leurs principaux Chefs, contre qui les aſſiégeans devoient eſtre le plus irritez, ſe retiraſſent à Squillace; on le leur accorda, & ils ſe rendirent. Il y avoit pluſieurs années que Robert avoit tenté inutilement cette conqueſte; elle luy donna toute la joye que peut donner un bien long-tems deſiré, & enfin glorieuſement obtenu. Il entra dans la ville comme en triomphe; ſe fit de nouveau proclamer Duc avec une pompe & des céremonies extraordinaires, & voulut y demeurer pour joüir de ſa victoire; donnant aux ſiens & prenant luy-meſme tous les divertiſſemens qu'il pût imaginer.

Ces feſtes publiques n'arreſterent que peu de jours le Comte Roger; Plus avide de la fatigue militaire, que des plus légitimes plaiſirs, il

les quitta pour aller avec ſon armée courir toute la baſſe Calabre : dans l'eſpace de quelques mois il fit ſi bien, & par ſa valeur qui effrayoit les peuples, & par ſa douceur qui les gagnoit ; que de douze Forteresſes, il n'en reſta plus dans tout le païs, qu'une ſeule à prendre. C'étoit Squillace où s'étoient retirez ceux que nous avons dit qui étoient ſortis de Rhegio. Il alla les aſſiéger ; mais comme ils ſe diſpoſoient à ſe défendre avec autant de vigueur qu'ils avoient fait d'abord à Rhegio, & qu'il voyoit ſes troupes extrémement fatiguées ; il ſe contenta d'élever vis-à-vis de la place un petit Fort, où il laiſſa quelques ſoldats d'élite. Quoi-qu'il ſe fut retiré, il ne s'en appliquoit pas moins à envoyer les ordres & les ſecours neceſſaires pour la reduire à l'extrémité ; c'eſt ce qui arriva plûtoſt encore, & avec plus de ſuccés qu'on ne l'auroit eſperé ; ceux qui la défendoient s'y trouve-

rent preſſez de telle ſorte qu'ils furent obligez d'en ſortir la nuit ſecretement, & de l'abandonner ; n'ayant plus dans le païs aucune autre place où ſe refugier, ils firent voile à Conſtantinople ſur des barques qu'ils avoient eu ſoin de préparer. La Calabre fut par là entiérement réduite à l'obéïſſance des Normands, par la valeur & par la conduite des deux freres, à qui rien ne pouvoit réſiſter quand ils étoient unis. C'eſt ainſi qu'ils établirent leur ſouveraineté dans la terre ferme d'Italie ; s'y faiſant redouter de leurs ennemis, chérir de leurs alliez, eſtimer & reſpecter de tous.

Ce n'étoit pas encore aſſez d'en avoir chaſſé les Grecs, qui n'y faiſoient qu'exercer leur tirannie ; & d'avoir réduit les naturels du païs, qui auparavant ne pouvoient ni ſe gouverner eux-meſmes, ni ſe laiſſer gouverner par d'autres. Il reſtoit

aux fils de Tancréde de Hauteville, une entrepriſe à éxecuter, qui devoit eſtre & plus glorieuſe & plus ſainte. C'étoit de chaſſer de la Sicile les Sarraſins qui l'accabloient ſous leur joug, & qui y avoient établi le culte impie, dont ils faiſoient profeſſion.

Cette expédition devoit eſtre trés utile à l'Italie en general, qui étoit cruellement tourmentée par les continuelles incurſions de ces Barbares qu'elle avoit à ſes portes. Le Pape la ſouhaitoit auſſi paſſionément par des principes de Religion, qui ſe trouvoient heureuſement réunis avec les intereſts, meſme temporels du ſaint Siége; c'étoient autant de motifs puiſſans pour animer les Princes Normands, qui prétendoient bien auſſi n'y rien perdre de leur coſté, & qui étoient ravis de pouvoir alors étendre leur domination, en procurant le bien de l'Egliſe & l'avantage de l'Italie.

Malaterra l. 1. ſub fin.

Mais avant que de paſſer outre; on ne ſera peut-eſtre pas fâché de ſçavoir, ce qu'étoit devenu le pere de tant d'illuſtres guerriers, qui portoient ſi loin la gloire de ſon nom. Il étoit demeuré en Normandie, où toute ſa vie il ſe montra digne d'avoir des enfans tels que les ſiens. Il avoit paſſé ſa jeuneſſe, partie dans les éxercices militaires, partie dans les voyages qu'il fit en diverſes cours de l'Europe ; il y avoit apparemment puiſé les genereux ſentimens & les nobles idées qu'il donna à ſes fils. Il étoit demeuré depuis à la cour de Richard II. quatriéme Duc de Normandie. Une avanture aſſez particuliere l'avoit meſme rendu recommandable auprés de ce Prince. Un jour qu'il l'accompagnoit à la chaſſe, le Duc lança un ſanglier d'une grandeur extraordinaire. Nul autre que luy ſelon la couſtume de ce temps-là, obſervée inviolablement parmi les grands

chaſſeurs, ne pouvoit ſans une hardieſſe coupable, tuer la beſte qu'il avoit lancée. Cependant celle-cy pourſuivie vivement, ſe jette à l'écart & fort loin du Duc, s'attache à une roche, & s'y appuye de telle ſorte ; que preſentant ſes défenſes aux chiens, elle les mettoit en piéces à meſure qu'ils approchoient. Tancréde ſurvint, s'avança, & jugea qu'en ces conjonctures, il pouvoit paſſer par deſſus les loix ordinaires. Le ſanglier quitte auſſitoſt les chiens pour ſe jetter ſur luy ; & luy, donna au ſanglier un coup d'épée ſi ferme & ſi violent, qu'il la luy enfonça juſqu'à la garde. Il aima mieux la laiſſer ainſi que de s'expoſer à eſtre apperceû ; en s'arreſtant trop pour la retirer. En effet le Duc arriva peu aprés ; mais voyant la choſe, au lieu d'en eſtre irrité, il l'admira ; s'informa à qui eſtoit l'épée ; & en conſideration d'un coup ſi plein de courage & de force ; dé-

clara qu'il pardonnoit ce qu'il pouvoit y avoir dans cette action de contraire aux égards qu'on devoit au Prince. On ſceut bientoſt que c'étoit Tancréde qui l'avoit faite. Le Duc luy en marqua plus d'eſtime, & luy donna meſme à cette occaſion une charge dans ſes gardes; cet emploi paſſa à un autre de ſes fils, dont on me permettra de rapporter icy quelques traits, pour marquer davantage de quoy étoient capables tous ſes enfans.

Celui de qui je veux parler icy eſt Serlon. Il ſoutenoit à la Cour de Normandie l'éclat de ſa naiſſance; lors qu'ayant eu une affaire fâcheuſe avec un grand Seigneur; il le tua, & fut obligé de ſe retirer en Bretagne: il y gagna incontinent l'eſtime & l'affection de tout le monde; & les perſonnes de la premiere qualité travaillérent à le bien remettre dans l'eſprit de ſon Prince. C'étoit alors le Duc Richard III. pere du fameux

Guillaume le Conquerant, Roy d'Angleterre. On ne put obtenir grace pour Serlon; il en fut outré. Il voulut s'en venger en venant de Bretagne avec quelques troupes de gens ravager les terres de Normandie. Mais il répara cette témerité criminelle, par une autre eſpece de témerité qui fut tres-applaudie.

C'étoit au temps que le Duc Richard aſſiégeoit une place appellée Tiliéres, qui étoit ſur les confins de la France & de la Normandie : un François fort brave homme qui y commandoit, avoit invité les Normands à terminer la querelle par un combat particulier; comme il ſe pratiquoit ſouvent alors. Perſonne n'oſoit ſe commettre avec luy : le Duc Richard avoit meſme défendu qu'aucun des ſiens ne s'y expoſaſt; couvrant ainſi par ſa prudence la crainte qu'on avoit au fond d'un ennemi ſi terrible. Cette nouvelle ſe répandit, & vint

à Serlon; piqué de la honte qu'eſſuyoit par-là ſa nation, il réſolut de l'effacer. Il part ſecrettement de Bretagne accompagné de deux cavaliers; va ſe preſenter dés la pointe du jour à la porte de la ville aſſiégée, & déclare qu'il vient accepter le défi. Le redoutable François paruſt auſſitoſt; luy demande ſon nom avec dédain; le regarde d'un œil de pitié; luy dit en raillant de ſe retirer pour épargner ſa vie, & d'uſer de la prudence qui avoit fait tant de bien à ſa nation. Mais celuy-cy indigné de ces railleries, porte avec fureur les premiers coups à ſon adverſaire qui en fut d'abord étourdi; beaucoup de gens des deux partis que le bruit de ce qui ſe paſſoit avoit fait approcher, en furent témoins; & un moment aprés virent Serlon qui terraſſoit ſon ennemi, le perçoit, & luy coupoit la teſte; il la mit au bout de ſa lance; & la portant ainſi en triomphe au travers du

camp de ſes compatriottes qui eux-meſmes ne pouvoient revenir de leur étonnement & de leur joye ; il diſparut & retourna en Bretagne. Le Duc envoya incontinent des gens pour le ſuivre, & pour découvrir à qui il avoit une ſi grande obligation ; quand il l'eut appris, il oublia bientoſt ſes premiers reſſentimens & rappella auprés de luy un homme qui devoit luy eſtre ſi cher. Serlon revint ; le Duc alla au devant de luy, l'embraſſa, luy fit mille autres careſſes, le rétablit dans tous ſes biens, & luy en donna encore de beaucoup plus grands. Enfin il le traita toûjours depuis ce temps-là comme un de ſes favoris, & comme un digne frere des Princes Normands qui régnoient en Italie, deſquels il nous faut reprendre l'Hiſtoire pour voir la ſuite de leurs victoires & la plus belle de leurs conqueſtes.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE TROISIE'ME.

LA révolution que nous avons à décrire icy, nous engage à rappeller le ſouvenir de celles qui étoient arrivées en Sicile depuis le temps des Romains; ils étoient les premiers qui ſe fuſſent rendus entiérement maiſtres de toute cette Iſle; auparavant elle n'avoit été dominée que par divers Tyrans qui

régnoient en quelques villes particulieres; comme firent Denis & Agathocles: juſqu'à ce qu'elle devint le theâtre des fameuſes guerres entre Rome & Cartage. Dans la décadence de l'Empire Romain, elle fut pillée par Giſeric Roy des Vandales, & uſurpée depuis par les Goths. Beliſaire ce fameux General des armées de l'Empereur Juſtinien la leur avoit repriſe vers l'an 536. & l'avoit remiſe ſous la domination de l'Empire d'Orient. Elle parut s'en retirer au temps du Pape Gregoire III. lequel déclarant Leon Iſaurique Empereur Iconoclaſte déchu de l'Empire, prétendit diſpenſer les ſujets que ce Prince avoit en Italie, de l'obéiſſance qu'ils luy devoient. Mais la Sicile demeura encore attachée à ſes premiers maîtres, juſqu'à ce que les Sarraſins s'en emparérent. Ils y réghoient depuis deux cens ans, lors que Maniacés ſecouru des fils de Tancréde, en re-

conquit une bonne partie, ainſi que nous l'avons veû dans le premier livre de cette Hiſtoire. Les Gouverneurs qui luy avoient ſuccedé, moins habiles que luy, & affoiblis par la diverſion que faiſoient les Normands dans la Terre ferme d'Italie, avoient laiſſé reprendre aux Sarraſins toutes les villes de la Sicile les unes aprés les autres ; ainſi les Grecs ayant tenu ſeulement quelques temps aſſez ferme dans Meſſine, qui leur étoit demeurée la derniere, avoient été obligez d'en ſortir en l'année 1058. & de laiſſer toute cette Iſle au pouvoir des Infidelles.

L'amour de la vraye Religion, qui anima toûjours les Princes Normands, autant que le deſir de la gloire, & le ſoin de leur intereſt ; ne tarda gueres à faire une vive impreſſion ſur le cœur du jeune Roger. Il ne pouvoit demeurer ſans rien faire depuis les victoires qu'il venoit

venoit de remporter en Calabre, & il brûloit d'impatience d'en remporter encore de plus illuſtres en Sicile; il voulut pour cet effet, aller inceſſamment reconnoître le Païs.

Il s'embarqua donc avec une bonne troupe des ſiens, paſſa le détroit, & vint deſcendre vis-à-vis de Meſſine. Dés qu'on l'apperceut de la ville; les Soldats de la garniſon qui étoit tres-nombreuſe, ſortirent pour l'accabler; ils croyoient déja en être venus à bout, le voyant auſſi-tôt prendre la fuite: mais il ne cherchoit en fuyant, qu'à les attirer loin de la place; & quand ils commencérent d'être, ou il les vouloit; il fit faire tout à coup volte-face à ſes gens qui donnérent tête baiſſée ſur les ennemis. Ceux-cy effrayez, regagnérent la ville; & quelque diligence qu'ils euſſent faite en venant, ils en firent une toute autre en retournant; elle ne fut

1060.

Malaterra. l. 2. c. 1.

pourtant pas aſſez grande pour les ſauver ; un grand nombre de ceux qui ſe retiroient les derniers, furent mis en pieces, & les autres conduits vertement juſques ſous les murs de Meſſine. Roger qui n'étoit pas encore en état de pouſſer plus loin ſa victoire, fit charger ſes vaiſſeaux des chevaux & du bagage qu'il avoit pris ; il revint à Rhegio trouver le Duc ſon frere, & luy raconter luy-même le détail de ce coup d'eſſay.

C'étoit une agréable diſpoſition pour les deſſeins qu'ils avoient l'un & l'autre ſur la Sicile ; ils ſe préparérent encore davantage à les exécuter. Il falloit régler bien des choſes avant leur départ ; il falloit ſurtout ménager l'eſprit des Seigneurs du païs : afin de prévenir les obſtacles, que leurs interêts particuliers, ou leur fantaiſie pourroit apporter ; dans un temps ou ils ne reconnoiſſoient gueresencore d'autorité ſuperieure à la leur, que par une eſpece

de déference ; on vouloit donc qu'ils ſe portaſſent comme d'eux mêmes à l'expédition qu'on méditoit, & qui devoit ſe faire l'Eté ſuivant. 1061.
Le Duc demeura dans la Poüille *Faſel. l. 1.*
juſqu'à ce tems-là, pour former des troupes, & le Comte revint à Rhegio pour mettre ordre à la flotte.

Leurs ſoins furent encore animez en ces conjonctures, par des Meſſinois Chrétiens qui vinrent en ſecret implorer leur ſecours. Ces habitans expoſoient de la maniere du monde la plus touchante, le beſoin extréme qu'ils avoient d'être aſſiſtez ; particulierement depuis que les Barbares ayant apperceu dans quelques-uns d'eux de l'inclination pour la Nation Normande, les avoient fait mourir avec toute ſorte de cruauté. Le Comte receût tres-favorablement les Meſſinois, & les renvoya dans leur ville y ménager ce qui pouvoit contribuer à faire réüſſir ſon entrepriſe, dont le Ciel,

préparoit encore l'exécution par une autre voye.

Malaterra l. 2. c. 3. ad 18.

Il venoit de s'élever de groſſes diſſenſions entre un Officier Sarraſin Emir, c'eſt-à-dire Gouverneur de Catane, & un autre grand Seigneur de la même Nation. Le premier appellé Becumen, en étoit venu juſqu'à tuer le ſecond, qui ſe nommoit Bennecler. Cette vengeance attira à Becumen des affaires tres-fâcheuſes, & on l'avoit mis ſi mal à la Cour du Sultan d'Afrique, qu'il ne crut pas pouvoir échapper aux piéges qu'on luy tendoit : ne ſe voyant plus en ſeureté parmi les ſiens, le reſſentiment luy fit prendre parti en faveur des Chrétiens ; pour qui d'ailleurs, il n'avoit pas naturellement d'averſion. Il vint donc trouver le Comte à Rhegio, & ſe proſterna devant luy ; luy témoignant la profonde vénération qu'il avoit conceuë pour ſa perſonne, & la paſſion qu'il avoit de ſe devoüer

à ſon ſervice contre ſa propre Nation, dont il exagéra la perfidie ; il l'exhorta vivement à la conquête de la Sicile, & luy en découvrit les moyens qu'il luy repreſentoit comme tres-faciles ; les places de l'Iſle ſe trouvant mal fortifiées, & plus mal gardées ; & une foule de Chrétiens qui y demeuroient, n'attendant que l'occaſion de ſe déclarer pour les Princes de leur Religion.

Roger fit un tres-bon accüeil à l'Emir Sarraſin qui s'offroit à conduire luy-même les troupes Chrétiennes par des chemins aſſeurez ; cependant il communiqua la choſe par lettres inceſſamment au Duc ſon frere. Aprés avoir examiné l'un & l'autre, s'il n'y avoit point de trahiſon à craindre ſous une ſi belle apparence, & aprés avoir pris ſur cela toutes les précautions néceſſaires ; ils reſolurent de concert, que le Comte paſſeroit inceſſam-

ment en Sicile, avec une armée, dont Becumen ſeroit le guide. Celuy-cy la conduiſit fidélement, & heureuſement dans la Campagne de Mylazzo aſſez proche de Meſſine.

L'Emir qui commandoit alors dans cette ville, étoit parent de Bennecler. Outré de voir les Normands ſi prés de luy, & conduits par le meurtrier d'un de ſes proches; il ſortit avec un détachement pendant la nuit, ſe flattant qu'il alloit infailliblement ſurprendre, & tailler en pieces les Chrétiens. Le Comte, qui étoit à la tête de ſes troupes, apperceut de loin les Infideles, à la faveur d'un petit clair de Lune; il les laiſſa avancer, & dés qu'ils furent à portée, ordonna aux ſiens de les charger: pour luy, quoyqu'il n'eut point de deffenſe que ſon caſque & ſon ſabre, ne daignant pas ſeulement prendre les autres armes que ſon Ecuyer portoit à ſa ſuite; ils'attacha au chef des Sarraſins, & luy porta

un coup de ſabre qui luy fendit la tête; ce coup ſeul détermina la victoire : bien qu'elle ne fût remportée en cette occaſion, que ſur un petit nombre de troupes; elle n'en répandit pas moins de terreur parmi les ennemis. Le Comte ravagea à ſon gré tout le païs,& retourna camper ſur le bord du Phare : voulant faire paſſer à Rhegio dés le lendemain, pluſieurs vaiſſeaux chargez du butin qu'il avoit fait.

Les Meſſinois qui avoient appris ſon deſſein, ſe perſuadérent que le plus grand nombre de ſes gens ſeroient partis avec les vaiſſeaux pour conduire le butin, & qu'il falloit prendre cette occaſion de l'attaquer avec ſeureté. Les conjectures les plus prudentes, ne ſont pas toûjours heureuſes : le vent n'ayant pas été aſſez favorable; il n'étoit parti ni vaiſſeaux ni Soldats; ainſi les Sarraſins ſortant en foule de la ville pour venir accabler les Chrétiens, les

trouvérent bien diſpoſez à ſoûtenir l'attaque. En effet Roger avoit appris par des transfuges le projet des Barbares, & ayant apperceû lui-même leurs mouvemens, il s'étoit preparé à les recevoir. Il avoit fait avancer Serlon ſon neveu, fils du brave Serlon, dont nous avons parlé à la fin du ſecond livre; il l'avoit fait auſſi cacher avec l'Elite de ſes gens les plus déterminez,
1061. afin de couper chemin aux Sarraſins, quand ils voudroient s'en retourner. La choſe arriva comme il l'avoit préveuë, & ſouhaittée. Les infidéles repouſſez vivement par des troupes plus nombreuſes qu'ils n'avoient cru, voulûrent regagner la ville: mais en même tems, ils furent enveloppez par Serlon, & taillez en pieces de tous côtez; ſans qu'à peine un ſeul de ceux qui étoient ſortis de Meſſine, y puſſent rentrer. La conſternation y fut affreuſe; on n'y entendoit que cris, & que gémiſſemens.

Pour profiter de ces conjonctures, le Comte voulut ſe hâter de l'aſſiéger ; il ne differa qu'autant qu'il fallut pour faire ſçavoir au Duc Robert l'état des affaires, & pour laiſſer un peu reſpirer ſes troupes ; tandis qu'il prendroit luy-même quelque repos à l'Iſle de S. * Hyacinte. Mais pour peu qu'on differe, on manque ſouvent de grandes occaſions. Dans ce petit intervalle de temps, les Barbares étoient accourus de divers endroits au ſecours de la ville ; & quand le Comte y retourna, la conſternation précedente s'étoit changée en fureur : tous les habitans juſqu'aux femmes, prenant les armes ; ſe mirent à combattre de deſſus les murailles. Roger craignit de trop diminuer ſes troupes s'il s'opiniâtroit davantage ; il ne voulut pas les expoſer à quelqu'irruption des Barbares qui pourroient venir des autres villes, fondre en-

* *Aujourd'huy* Braccio di S. Reinero.

core ſur luy, encouragez par la reſiſtence de Meſſine; il aima mieux ſe retirer, & réſolut en même-temps de repaſſer à Rhegio, afin d'y faire de nouvelles troupes. Il eût une horrible tempête à eſſuyer dans le paſſage; & fut ſur le point de périr avec ſa flotte, & toutes les riches dépoüilles dont elle étoit chargée; mais on rapporte que ſa pieté calma les fureurs de la mer, & qu'ayant fait vœu d'employer une partie des richeſſes qu'il emportoit, à rebâtir une fameuſe Egliſe de Saint Antoine qui étoit auprés de Rhegio, & qui tomboit en rüine; la tempête ceſſa incontinent. Soutenu ainſi de la faveur du Ciel, il s'anima plus que jamais à la mériter: n'épargnant rien pour ſe mettre en état de pourſuivre les Infidéles, & pour le faire avec ſuccés.

Le Duc Robert y travailloit auſſi de tout ſon poſſible; & tandis que ſon jeune frére employoit avec tant

de bonheur, le feu de ſon âge & de ſa valeur; il employoit de ſon côté ſon habileté, & ſon experience dans le gouvernement; pour ſubvenir aux néceſſitez de la guerre: ainſi il ſe trouva en état d'amener de la Poüille, une groſſe armée de cavalerie vers le commencement du mois de May à Rhegio; y faiſant venir en même-temps ſon armée navale, qui n'étoit pas moins conſidérable. Les deux freres convinrent de la faire paſſer au plûtôt en Sicile; mais ils y trouvérent de l'obſtacle. Belcamver Emir, ou Gouverneur general du païs, avoit envoyé de Palerme dans le Phare, pour leur en empêcher le paſſage, une flotte encore beaucoup plus groſſe que celle des Normands.

Le Duc & le Comte, voyant bien que les vaiſſeaux Sarraſins pourroient demeurer là tout l'été; délibérérent quelque temps du parti qu'ils avoient à prendre. Per-

ſuadez qu'ils devoient tirer du Ciel leur plus puiſſant ſecours ; ils ordonnérent d'abord, qu'on fit de grandes priéres dans l'armée, & qu'on employât tous les autres moyens que fournit la pieté Chrétienne ; pour rendre Dieu propice à une expédition où ſa gloire étoit ſi fort intéreſſée : il le fut effectivement ; & ſans doute, c'eſt par une inſpiration d'enhaut, que le Comte Roger eût une penſée tres-ſinguliere ; mais tout-à-fait digne de ſon eſprit, & de ſon courage.

Il vint donc trouver le Duc, & le pria de demeurer toûjours avec le gros de ſon armée en ordre de bataille, à la veuë de la flotte ennemie, pour la tenir attentive de ce côté là ; tandis que luy faiſant un détachement imperceptible des plus vaillans hommes de leurs troupes ; il paſſeroit le détroit avec eux pendant la nuit, & iroit ſurprendre la ville de Meſſine qui ſe tenoit fort

en ſeureté ſur la flotte de Belcamver. Le deſſein parut beau à Robert; mais trop hardy : il ne pouvoit ſe réſoudre à expoſer ſon frere d'une maniere ſi viſible, même pour la plus importante conquête. Ce n'étoit pas là une raiſon capable d'arrêter Roger. Il prend ſur le champ un bon nombre de Soldats d'Elise, traverſe le Pliare avec eux à la faveur d'une obſcure nuit, aborde à un lieu appellé Monaſterio, y fait décharger ce qui devoit ſervir au ſiége, & renvoye les barques; afin d'ôter aux ſiens toute eſperance de retraite & les déterminer ainſi à périr, ou à vaincre. Enſuite il leur repréſenta dans un petit diſcours, la confiance qu'ils devoient avoir en Dieu, pour qui ils alloient combattre, le ſuccés qu'avoient déja eû ſes armes en Sicile, & enfin la lâcheté des infidéles. Incontinent aprés, il mene ſes troupes droit à Meſſine, & la trou-

Faſel. de c. 2. l. 7. Malat. l. 2.

ve aſſez dépourveuë. Les plus braves de ceux qui auroient pû la deffendre avoient paſſé ſur la flotte, où ils étoient perſuadez que devoit être le fort de la guerre. Les habitans ne laiſſérent pas de vouloir faire d'abord une réſiſtance pareille à celle qu'ils avoient faite une autre fois; mais l'ardeur avec laquelle les Chrétiens percérent les murailles à grands coups de pic, & y attachérent des échelles pour y monter, effraya les Sarraſins; ceux-cy firent pourtant encore quelques efforts; roulant de leur côte de groſſes pierres ſur les aſſiégeans, jettant une grande quantité de poix, de ſouffre & de cire allumée, & pour derniere reſſource pouſſant ſelon leur coûtume des cris affreux; afin d'inſpirer de la terreur à leurs ennemis. Les Normands n'en étoient pas ſuſceptibles à la ſuite de Roger; ils ſe moquérent du bruit des Barbares, continuérent l'attaque a-

vec la même vivacité, & les obligérent enfin à ſe retirer de deſſus les murailles. Alors le courage & la force ſe renouvellérent plus que jamais parmi les aſſiégeans ; & renverſant bientôt tout ce qui pouvoit les arrêter, ils entrent dans la place, courent impetueuſement par les ruës & par les maiſons, tuent indifferemment tous ceux qu'ils rencontrent ; tandis que le grand nombre des habitans s'enfuyoient avec l'Emir pour gagner la flotte.

Aprés que Roger eut donné quelque choſe au juſte reſſentiment de ſes Soldats ; il en arrêta l'excés & fit ceſſer le carnage : mais on ne ceſſa de tuer, que pour piller de toutes parts. L'inſolence ordinaire aux Soldats vainqueurs n'en demeura pas là ; pluſieurs d'entre eux ſe permirent, tout ce qu'ils ont coûtume de ſe permettre en ces affreuſes conjonctures. Un noble Sarraſin, voulant empêcher ſa ſœur qui

étoit d'une rare beauté d'être livrée à leur paſſion, la prit pour s'enfuir avec elle. Comme il couroit à perte d'haleine, la Demoiſelle qui étoit jeune & délicate, tomba bientôt en foibleſſe ; il s'empreſſa de luy rappeller les ſens, & n'en venant pas aſſez tôt à bout, les yeux baignez de larmes, il luy enfonça ſon poignard dans le ſein : aimant mieux encore voir expirer une ſœur qu'il cheriſſoit avec la derniere tendreſſe, que de la laiſſer expoſée à perdre ſon honneur.

Malater. l. 2. c. 12. & ſeq.

Cependant ceux qui montoient la flotte, s'étoient trouvé fort déconcertez d'apprendre que Meſſine eut été priſe, tandis qu'ils croyoient arrêter devant eux les ennemis, & les empêcher de paſſer le détroit. Dans un déſaſtre ſi inopiné, tout ce qu'ils purent, fut de recueillir quelques-uns des habitans ; afin de retourner à Palerme. Pour comble de malheur, ils furent quelque

temps ſans ſçavoir comment ils pourroient faire route : la mer depuis trois ou quatre jours, étant extraordinairement agitée ; ils craignoient encore que la tempête ne les jettaſt à terre, ou, de côté & d'autre, ſoit vers Rhegio, ſoit vers Meſſine, ils tomboient entre les mains des Chrétiens. Cependant ils s'échappérent : leur retraite laiſſant une pleine liberté de paſſer le Phare ; le Comte envoya auſſi-tôt les clefs de Meſſine à ſon frere, & le preſſa d'y venir inceſſamment avec ſon armée. Le Duc ne différa pas à ſuivre cet avis, & le plaiſir qu'ils eûrent de ſe rejoindre, redoubla celui de leur victoire.

Ils furent ainſi quelques jours à goûter le fruit de leur conquête, ſans néanmoins ceſſer de mettre ordre à toutes les choſes néceſſaires. Ils commencérent par remplir les devoirs de la Religion ; renverſant tout ce qui avoit ſervi au culte de

la ſuperſtition Mahométane, & gagnant de la ſorte de plus en plus le cœur des Chrétiens qui étoient dans la ville; ils y firent faire enſuite de nouvelles fortifications; & y ayant laiſſé une bonne garniſon, ils allerent pourſuivre leurs Conquêtes vers Ramette.

Malaterr. Faſel. Inveg. Sum.

Les habitans de cette place qui ſçavoient le ſort des Meſſinois, voulant en éviter un pareil, envoyérent au devant du Duc, lui demander grace, & lui firent ſerment de fidelité ſur les livres de leur Loy; les deux freres ravis d'un ſuccés ſi peu attendu, profitérent de la terreur que leur preſence répandoit dans le païs, & paſſérent incontinent dans la Province voiſine appellée la pleine de Myle; ils vinrent de la ſorte, ſans aucune réſiſtance à Maniace, ville bâtie par Maniacés au pied du Mont-Ethna, & pleine de Chrétiens qui avoient été juſqu'alors tributaires des Sarraſins.

Aux approches de l'armée, les habitans allérent trouver le Commandant de la place, pour lui repreſenter l'impoſſibilité où ils étoient de ſoutenir le ſiége; ils le firent d'une maniere à lui laiſſer comprendre qu'ils avoient encore moins la volonté, que le pouvoir de ſe défendre. Ils ſe rendirent donc; & on ne peut dire quelle joye fut plus grande, ou celle des vainqueurs, ou celle des vaincus; ce n'étoit de côté & d'autre, que larmes d'une tendreſſe mutuelle, & qu'actions de graces qu'on rendoit au Ciel.

L'armée Chrétienne allant encore plus avant, vint à Centorbi; elle y fut mal receuë: les habitans déterminez à ſouffrir plûtôt la mort que la domination des Chrétiens, ſe défendirent en déſeſperez; deſorte que les troupes Normandes, étant diminuées par les garniſons qu'on avoit laiſſées dans les autres places;

il fallut lever le ſiége de celle-cy, & ſe mettre en état de ſoutenir une armée conſidérable, que les Sarraſins travailloient à ramaſſer.

Le Duc alla les attendre de pied ferme dans la pleine de Paterno: comme ils tardoient à venir, il marcha toûjours vers S. Felix lieu plein de cavernes habitées par les Barbares, il les y força, & s'empara de leurs retraites; enſuite il vint camper proche d'Enna le long d'une riviere appellée alors Guereta.

Pendant tout ce tems-là, Belchamver avoit obligé toutes les villes à luy fournir des troupes; & à force de menaces ou de promeſſes, il en avoit tiré environ quinze mille hommes, avec leſquels il vint attaquer les Chrétiens qui n'étoient pas alors plus de deux mille hommes. Dés qu'il les apperceut; il eût ſoin de faire remarquer ce petit nombre aux ſiens pour relever leur courage, qui étoit d'ordinaire fort ébranlé à la

veuë des troupes Normandes : & il les exhorta tous vivement à faire leur devoir. Pour faire le ſien de ſon côté, il mit plus d'ordre dans ſon armée, que les Barbares n'avoient coutume d'en mettre ; la partageant en trois corps réguliers. Le Duc ne fut pas effrayé de cette multitude, ni des mouvemens qu'elle faiſoit ; il diſpoſa tranquillement ſes troupes, & en fit comme deux bataillons ; il donna le premier, ſuivant ſa coûtume, au Comte ſon frere ; afin de ſoûtenir le premier choc des ennemis, & pour luy il paſſa gayement à la tête du ſecond : aſſeurant les ſiens du ſuccés avec autant de confiance, que s'il en eut été ſeul arbitre.

Quand il fut proche de l'armée Sarraſine, il fit arrêter ſes gens pour la leur faire regarder fiérement ; & les ayant ainſi remplis de ce courage qui donne une partie de la victoire, il les mena à la charge. Les

Sarrasins parurent faire merveilles d'abord ; mais les Normands s'avançant tête baissée au milieu d'eux, les rompoient en même temps & les écartoient les uns des autres, à grand coups d'épées. Les Infideles
1061. furent ainsi bien-tôt en déroute ; se dispersant confusément, & ne songeant plus qu'à sauver leur vie par la fuite : les Chrétiens les poursuivirent jusqu'à Enna avec tant d'acharnement, qu'ils en tuérent prés de dix mille ; prirent tous leurs chevaux & leurs bagages, se retirérent sans avoir perdu que tres-peu de gens de leur petite armée, & revinrent dés le lendemain pour assieger Enna ; n'ayant pris de repos qu'une seule nuit.

Cette place qui étoit tres-forte par sa situation & par ses tours ; fit une furieuse résistance ; on fut contraint de venir camper sur le Mont de Catalaxiber, afin de la battre plus avantageusement. Le

ſiége n'avançant encore qu'avec lenteur : Roger alla prendre ailleurs une occupation plus vive & plus conforme à ſon genie ; il parcourut tout le païs de Girgento, & le ravagea d'un bout à l'autre ; d'où il remporta un fort gros butin au Camp devant Enna : cependant la ville n'étoit pas encore diſpoſée à ſe rendre. Les habitans faiſoient de frequentes, ſorties par des chemins ſouterrains qu'eux ſeuls connoiſſoient, & l'Hyver qui approchoit, empêchoit de tenir plus long-tems la campagne ; c'eſt ce qui détermina les deux Princes à lever le ſiége & à regagner Meſſine.

Ils y firent de nouvelles fortifications beaucoup plus conſidérables que les précédentes ; pour avoir de la ſorte en Sicile un poſte qui fut entierement à couvert de l'inſulte des Barbares. Dailleurs, afin de les affoiblir peu à peu, on reſolut de faire des incurſions de tous côtez ;

On commença dans le fertile païs qui eſt aux environs de la Tana ; il fut ravagé & pillé, par un détachement qu'on y envoya ſous la conduite de Becumen ; c'eſt l'Emir Sarraſin dont nous avons parlé, qui étoit venu d'abord trouver le Comte à Rhegio, de qui les Princes avoient tiré de tres-grands ſervices, & mis la fidelité à diverſes épreuves.

Peu de temps aprés cette expédition, ils repaſſérent en Italie ; le Duc en la Poüille, & le Comte en Calabre, d'où il revint avant la fin de l'Hyver, ſuivi d'une nouvelle troupe de braves Soldats, avec leſquels il commença de nouvelles incurſions, tout le long de la Méditerranée. Une grande foule de Chrétiens, dont ces quartiers là étoient remplis, venoient de jour en jour ſe joindre, & ſe donner à luy ; mais les Chrétiens Grecs habitans de la ville de Traina ſe ſignalérent dans

la

la maniere dont ils le firent. Ils allérent en proceſſion au devant de luy : portant la croix & l'encenſoir, & le conduiſant de la ſorte juſques dans leur Egliſe principale ; c'étoit vers le temps de la feſte de Noël, qui y fut celebrée avec des cérémonies extraordinaires. Le Comte trouvant cette place à ſa bienſéance, la fortifia & en fit un Eveſché, où il nomma un de ſes couſins germains appellé Robert.

Le plaiſir de cette victoire fut accompagné d'un autre qui ne fut pas moins touchant. Il apprit à Traîna meſme, que l'épouſe qui luy étoit deſtinée appellée Judith, & qui étoit de la famille des Ducs de Normandie, étoit arrivée en Calabre. Les loix de la bienſéance, ne luy permettoient pas de differer à l'aller trouver ; car il y avoit long-temps qu'il attendoit cette Princeſſe, qui n'avoit pas moins de beauté que de naiſſance. Il vint donc à Mélito où 1062.

les nôces ſe firent avec de grandes magnificences ; les charmes d'une épouſe jeune & belle, ne luy firent pas néanmoins oublier un moment ce qu'il devoit à ſa gloire ; & les pleurs qu'elle verſa pour le retenir ne l'empêchérent point de retourner au plûtoſt en Sicile : il y prit Petrélége, & quelques autres places conſiderables ; & s'étant abouché avec Becumen, il luy laiſſa le commandement general, pour ne pas trop long-temps refuſer ſa préſence à Judith qui le redemandoit inſtamment, & qui n'étant pas encore accouſtumée à un païs étranger, meritoit qu'on eût ces égards.

Malaterra Faſ. La complaiſance du Comte luy coûta cher, quelque raiſonnable qu'elle fut ; comme ſi le Dieu des armées n'eût pas voulu que ce Prince interrompit la ſuite des victoires qu'il luy donnoit contre les Infidelles ; ſous quelque prétexte que ce pût eſtre.

Becumen, pendant ſon abſence

ne fut point infidele, mais il fut malheureux ; il éxécura ponctuellement les ordres qu'on luy avoit prescrits : & il s'étoit déja emparé de plusieurs postes considérables. Mais une des places qu'il avoit prises, nommée Cutelion, se revolta un peu aprés qu'il en fut sorti. Il retourna incontinent pour la réduire : les habitans s'y défendirent avec opiniâtreté ; & comme ils craignoient les effets de son ressentiment, qu'ils avoient mérité ; ils formérent le dessein d'une trahison, pour se défaire de luy à jamais. Ils le priérent de vouloir donner audience à un de leur Députez nommé Nichel, qui avoit été autrefois son soldat. Becumen ne douta pas qu'ils ne vouluſſent demander pardon de leur faute, & de leur ingratitude ; car il les avoit toûjours traitez avec beaucoup de ménagement ; rempli de cette confiance, qui étoit si fort à la mode en ce temps-là, & que 1062.

nous regarderions aujourd'huy comme une vraye imprudence, il ne fit point difficulté d'accorder l'audience qu'on luy demandoit. Il avança dans une plaine, où l'attendoit Nichel avec quatre ou cinq autres Sarraſins. C'étoient des traiſtres qui ne venoient que pour le tuer. Ils n'oſérent pas pourtant l'attaquer en face; craignant qu'il ne ſe défendiſt contre-eux tous, & qu'il ne s'échappaſt; mais à peine l'entretien étoit-il commencé; qu'un d'eux ſe retirant derriere les autres, perça les flancs de ſon cheval, qui tomba auſſitoſt, & qui fit tomber le cavalier en meſme-temps. Les Infidelles, le voyant terraſſé, ſe jettérent ſur luy, & l'aſſaſſinérent. La mort de Becumen, répandit une ſi grande joye parmi les Barbares, & une ſi grande terreur parmi les Chrétiens: que les Normands, qui en l'abſence de leurs Princes, avoient toute leur confiance en luy; ſemblérent perdre

la teſte. Ils abandonnérent auſſitoſt les villes de Petrelege, & de Traîna, ne s'y croyant pas aſſez en ſeureté; & vinrent tous ſe réfugier dans Meſſine. 1062.

Un malheur en attire ordinairement un autre, & ce déſaſtre fut ſuivi d'un renouvellement de méſintelligence entre les deux freres; ſoit que leurs eſprits aigris par le mauvais ſuccés en fuſſent plus diſpoſez à ſe broüiller, ſoit que le Comte depuis ſon mariage fut plus attentif qu'auparavant à ſes propres intéreſts. Il éxigea alors qu'on le mit en poſſeſſion de la moitié de la Calabre, ainſi qu'on le luy avoit promis. Le Duc répondit qu'il eût à ſe contenter des deux Châteaux de Melito & de Squillace, & de ce qu'il pourroit acquérir en Sicile; que pour la Calabre il ne devoit pas y prétendre : un meſme païs ne pouvant s'accommoder en meſme-temps de deux maiſtres. La maxi-

me étoit belle ; mais le Comte la trouvoit fort mal placée. Il déclara ſon mécontentement & prit les armes contre ſon frere ; l'un & l'autre abandonnant ainſi les intereſts communs, & ne penſant plus chacun qu'au ſien particulier.

Le Duc alla auſſitoſt pour aſſiéger Mélito. Le Comte tout malade qu'il fut de la fiévre, marcha contre luy vers le mont ſaint Ange ; & par de vives eſcarmouches, l'empêcha de prendre un poſte avantageux. La place ne laiſſa pas d'eſtre aſſiégée ; mais Roger trouva encore le moyen d'y rentrer. Comme il n'y a rien de plus animé que l'eſprit de deux freres qui ſont mal enſemble, & qui ont de la valeur ; rien auſſi n'eſt plus violent que la guerre qu'ils ſe font ; celle-cy fut ſoutenuë de part & d'autre avec toute l'ardeur poſſible ; tout ce qu'il y avoit de Seigneurs dans les deux partis voulurent ſe ſignaler ; il en coûta la vie au beaufrére du

Comte nommé Arnauld. Ce jeune Prince, un des plus braves & des plus accomplis de ſon âge; s'élançant à corps perdu pour renverſer du haut de la muraille un des ennemis qui l'eſcaladoit: ſe jetta luy-meſme de haut en bas, & ſe tua. Ce fut une perte non ſeulement douloureuſe pour les aſſiégez, mais encore ſenſible aux aſſiégeans: car les uns & les autres l'eſtimoient également, & le regardoient comme un de ceux qui devoit faire un jour le plus d'honneur à la nation Normande en general.

Le Comte pour venger cette mort fit une ſortie ſi furieuſe, que le Duc changea ce ſiége en blocus; ſe contentant d'élever deux Forts vis-à-vis de la place, pour eſſaier de la ſurprendre par famine. Il paſſoit continuellement d'un Fort à l'autre, afin de mettre ordre à tout, & le Comte donnoit auſſitoſt ſur celuy des deux Forts que le Duc venoit de quitter;

il conſumoit ainſi peu à peu les forces de ſon frére, auquel il enleva encore dans ce temps-là meſme une autre place conſiderable ; par un traité qu'il fit fort à propos avec les habitans de Geraſo.

Ils s'étoient auparavant donnez au Duc ; mais au fond ils ne l'aimoient point, parce qu'ils le craignoient trop : & ſur les avances que le Comte leur fit, ils jugérent qu'ils s'accommoderoient mieux de luy. En effet, ils convinrent de le rendre maiſtre de leur ville, & la luy promirent. Dés qu'il eût leur parole il ſort de Mélito la nuit en ſecret ; eſcorté ſeulement d'un petit nombre de ſes plus braves gens ; va recevoir le ſerment de fidelité des habitans de Geraſſo, leur laiſſe quelques-uns des ſiens en ſa place, & incontinent aprés retourne dans Mélito.

Le Duc, qui n'apprit la choſe que quand elle fut faite, en fut irrité

au dernier point ; & laiſſant un petit nombre de ſoldats, pour défendre les deux Forts devant Mélito, il vint avec toute ſon armée fondre contre Geraſſo. Quand il en eût approché il vit bien qu'il ne pourroit pas ſi toſt la prendre de force. Il voulut donc employer cette adreſſe qui luy étoit ſi naturelle, & qui luy réuſſit pourtant fort mal cette fois. Il avoit trouvé moyen d'entrer luy-meſme ſecrettement dans la place, & dans la maiſon d'un des plus puiſſans citoyens appellé Baſile, qui luy étoit tout dévoüé ; il prétendoit par ſon moyen gagner tous les autres habitans. Un domeſtique de Baſile, vint par malheur pour le Duc, à le reconnoiſtre & à le déceler. Le bruit en courut auſſitoſt par la ville ; elle en fut toute en rumeur. On ne douta pas qu'il n'y vint ménager quelque trahiſon, pour perdre les habitans ; la maiſon où il étoit fut en un moment in- 1062.

véſtie de gens armez; Baſile qui ſe vit luy-meſme en un danger manifeſte, voulut s'enfuir de chez luy, déguiſé; mais en entrant dans une Egliſe où il alloit ſe réfugier, il fut reconnu & tué impetueuſement par le peuple. On alla prendre ſa femme auſſitoſt: & pour exercer ſur elle les ſupplices qu'on auroit voulu faire ſouffrir à ſon mary, & qu'il avoit échapez par une mort précipitée; on la fit mourir d'une maniére également infame & cruelle, en l'empalant. Quelqu'intrépide que fut le Duc, il ne pût eſtre ſans émotion dans ces conjonctures. Ce qui venoit de ſe paſſer à l'égard de ſes hoſtes, luy mettoit devant les yeux ce qu'il devoit attendre luy-meſme. On vit le fameux Güiſcard, fier & terrible par tout ailleurs comme un lion; devenu doux & paiſible comme un agneau: il ne luy échapa rien néanmoins d'indigne de luy; mais au milieu des clameurs du peuple,

qui délibéroit ſur ce qu'on feroit de ſa perſonne ; il repreſenta aux habitans qu'ils ne gagneroient que de l'opprobre à le faire mourir ; qu'il n'avoit point merité par la maniere dont il en avoit uſé auparavant avec eux, le déchaînement où ils étoient ; & enfin, que les ſiens ne manqueroient pas de tirer vengeance toſt ou tard du traitement barbare qu'on luy feroit en luy oſtant la vie ; qu'elle étoit pourtant en leur pouvoir, & qu'il ne la leur diſputoit plus. Ces paroles prononcées d'un air noble ; mais néanmoins meſlées de douceur & de modeſtie, adoucirent un peu les eſprits : & on réſolut de le garder en priſon ; juſqu'à ce qu'on eût penſé davantage, au parti qu'on devoit prendre ſur ſon ſujet.

Cependant ſes troupes qui étoient devant la ville, conſternées du malheur de leur Chef, cherchoient les moyens d'y remedier ; elles n'en trouvérent point de plus

ſeûr, que d'avoir recours à la générosité de Roger. On luy fit ſçavoir le déplorable état où étoit ſon frere, & que luy ſeul pouvoit l'en tirer. La tendreſſe fraternelle ſe réveilla auſſitoſt, & il vint en diligence à Geraſſo. Mais ſe doutant que des gens mutinez, & qui étoient dans l'émotion, pourroient bien refuſer de l'écouter luy-meſme ; pour n'écouter que leur reſſentiment : il ſe fit ſuivre d'une partie de ſes troupes ; afin d'obtenir par la force, ce qu'il n'obtiendroit peut-eſtre point par la douceur. Quand il fut arrivé il ne voulut pas entrer luy-meſme dans la ville, de peur de donner aucun ombrage aux habitans ; il les pria ſeulement de luy envoyer quelques-uns d'entre-eux : diſant qu'il avoit des affaires à leur communiquer. Il remercia d'abord les Députez avec beaucoup d'affection, du zéle qu'ils avoient montré pour ſon ſervice ; & qu'il voyoit bien que

c'étoit à ſa conſidération qu'ils avoient arreſté le Duc ſon frere : mais achevez de faire en ſorte, ajoûta-t-il, que je ſois vengé de luy pleinement ; il m'a offenſé à un point que je ne puis eſtre ſatisfait, s'il ne meurt par mes coups. Mettez moy donc mon ennemi entre les mains, & qu'il vous ſuffiſe de déterminer la maniere dont vous voulez que je le faſſe mourir. Du reſte il les conjura de ne pas balancer à luy accorder ſa demande : leur inſinuant que s'ils n'en uſoient pas comme il le prétendoit ; il étoit à la teſte non ſeulement de ſes troupes, mais encore de celles de ſon frere, pour ſe faire obéïr. Les Députez étant retournez dans la ville, rapportérent à leurs concitoyens le diſcours de Roger. On étoit ſi irrité contre le Duc, qu'on ne pouvoit ſe déterminer à le rendre ; dans le ſoupçon qu'on avoit que le Comte le redemandoit pour le ſauver,

Néanmoins, comme on craignoit encore plus de s'attirer l'indignation de Roger, qu'on ne vouloit la punition de Guiſcard : on réſolut de renvoyer celuy-cy ; & on tâcha ſeulement auparavant de prendre des ſeûretez avec luy. On l'obligea dans cette veuë à faire ſerment de ne jamais élever aucun Fort contre la ville de Geraſſo ; le Duc fit ſans déliberer tous les ſermens qu'on éxigea : il en auroit fait bien davantage, pour ſe tirer d'un auſſi mauvais pas. Aprés quoy il fut conduit au Comte par les habitans meſmes & remis entre ſes mains. Les deux freres émeûs juſqu'au fond de l'ame de ſe voir en des conjonctures ſi touchantes, s'embraſſérent étroitement ; & les larmes de tendreſſe qu'ils répandirent, en tirérent des yeux de toute l'armée. La reconnoiſſance ne permit pas que le Duc différaſt plus long-temps à ceder entiérement au Comte, toute la par-

tie de la Calabre, qui avoit fait le ſujet de leur broüillerie; & ils rentrérent de la ſorte en bonne intelligence.

Cependant la garniſon de Mélito avoit profité de ce temps-là pour s'emparer des deux Forts que Guiſcard avoit fait élever là auprés; & ils avoient fait priſonniers les ſoldats qui s'y étoient trouvez. Le Duc témoigna s'en tenir offenſé; le Comte, pour oſter tout ſujet de diſpute luy rendit les ſoldats & un des deux Forts; mais Robert paroiſſant encore mal content, Roger luy fit ſentir en s'emparant de Meſſiano, & faiſant ſubitement d'autres expéditions aſſez vigoureuſes: que le meilleur parti étoit d'éxecuter de bonne foy leurs premiéres conventions, & de bien vivre enſemble; ce qui ſe fit éxactement, Roger prenant pour luy, la moitié de tout ce qui étoit aux Normands dans la Calabre & dans la Poüille.

1062. Les guerres précédentes, & celle que ce Prince vouloit recommencer en Sicile, le mettoient dans un grand beſoin d'argent; il voulut aller lever luy-meſme des ſubſides dans toutes les villes de ſa dépendance; afin d'adoucir par ſa preſence, la peine que pourroient avoir les peuples à fournir leur taxe. Quand il fut à Geraſlo, il trouva que les habitans vouloient avec fierté s'éxempter de rien payer: comme ils s'étoient donnez alternativement aux deux freres; ils prétendoient n'eſtre proprement, ni à l'un ni à l'autre, & diſpoſer d'eux-meſmes abſolument à leur gré. Pour les ranger à la raiſon, il commença de bâtir un Fort proche de leurs portes; ſur quoy ils luy repreſentérent les aſſeûrances que le Duc avoit données par ſerment, de ne faire jamais aucune fortification contre cette ville. Le Comte répondit en riant, que comme ils s'étoient donnez à

ſuy auſſibien qu'à ſon frere ; il avoit droit pour le moins ſur la moitié de Geraſſo, & que c'étoit de ce coſté-là qu'il éleveroit le Fort ; ce qui n'empêchoit point ſon frere de garder ſon ſerment, par rapport à l'autre moitié. Les habitans ſe voyant joüez de la ſorte, n'eurent point d'autre parti à prendre que de payer ; ils le firent & ils s'en trouvérent bien.

Le Comte ayant donc amaſſé beaucoup d'argent de la ſorte, & fait proviſion d'armes & de chevaux, paſſa de nouveau en Sicile ; pour réparer le déſordre qu'y avoit cauſé à ſes affaires la mort de Becumen. Sa ſeule preſence commença à les rétablir. Il fut encore receu dans Traîna par les Chrétiens Grecs qui habitoient cette ville ; bien qu'avec un peu moins d'empreſſement que la premiere fois. Il y fit une Citadelle beaucoup meilleure qu'auparavant, &

Malaterra, l. 2. c. 29.

1062. y laiſſa avec un petit nombre de braves ſoldats, la Comteſſe Judith, qui avoit voulu l'accompagner dans ce voyage ; tandis qu'il alla harceler avec le reſte de ſes troupes les places des environs, mais dans ſon abſence les Grecs de Traîna s'aviſérent de vouloir ſécoüer la nouvelle domination, parce que les ſoldats Normands étoient logez dans leurs maiſons. La jalouſie & l'inquiétude d'eſprit à quoy les Grecs ſont naturellement ſujets, leur perſuadoient, que l'honneur de leurs femmes & de leurs filles, n'étoient pas ainſi en ſeureté. Quelques accidens particuliers arrivez en cette matiere, les avoient confirmez dans leur penſée, & leur avoient fait prendre une derniere réſolution. Voyant donc que le Comte étoit occupé avec ſon armée au ſiége de Nicoſie ; ils trouverent ce temps propre à ſe révolter, & prirent les armes contre la garniſon. On ſe

battit opiniâtrément juſqu'à la nuit, qui ſeule obligea les deux partis de ſe retirer. Le Comte apprenant cette nouvelle; accourut avec le gros de ſon armée, & entra dans la Citadelle. Les Sarraſins des païs circonvoiſins, ravis de ce tumulte, vinrent au nombre de cinq mille donner du ſecours aux habitans; ils tinrent de la ſorte la Citadelle aſſiégée, & meſme ſerrée de fort prés. Il falloit pour s'y défendre longtemps, avoir de quoy vivre; & l'on n'avoit pas eu le loiſir de faire des proviſions. On fut donc bientoſt réduit à une extréme diſette: le Comte & la Comteſſe en reſſentirent les effets tous les premiers. Cependant chacun affectoit dans la Citadelle de cacher ſa miſére particuliére, & de faire bonne mine: afin de ne pas ſe décourager les uns les autres, par des lamentations inutiles. L'on ne faiſoit que ſuivre en cela l'éxemple de la jeune Comteſſe, laquelle

ne mangeant que du pain & ne beuvant que de l'eau, ne laiſſoit pas toute délicate qu'elle étoit, de montrer au dehors un viſage ferme & ſerein. Enfin il falut prendre ſon parti, & pour ne pas mourir de faim dans la Citadelle, s'expoſer à mourir ailleurs ; on réſolut d'en ſortir, & d'aller au milieu d'une multitude effroyable d'ennemis, qui avoient abondamment de toutes choſes, chercher à ſubſiſter. Le Comte fut le premier à venir fondre ſur eux ; il en fut bientoſt inveſti ; & ne ſe ſentant pas aſſez ſoutenu par les ſiens, il ſe retira peu à peu juſques ſous les murailles de la Citadelle, où il ſe défendit avec une force & une adreſſe prodigieuſe. Cependant ne pouvant avoir les yeux en meſme-temps de toutes parts, il n'apperceut point un coup de lance qu'on portoit à ſon cheval qui tomba par terre avec luy ; ce fut un cri effroyable parmi les

Barbares, & ils accoururent tous pour l'emmener captif, & en triomphe ; mais ils chantoient victoire avant le temps. Tandis qu'ils se jettoient confusément sur luy, il fit des efforts si violens, qu'il se tira de leurs mains ; & joüant de son épée tout autour de luy, avec une rapidité & une force merveilleuse, perce ou abbat ceux qui l'approchoient. Les autres épouventez, ne le regardant plus comme un homme, mais comme un démon, se mettent à fuir ; pendant que le Comte reprenant de sang froid la selle de son cheval, qui étoit fort riche, la reporte tranquillement, & rentre dans la Citadelle. Cette expédition inspira un nouveau courage aux Normands, & leur donna moyen de faire quelques provisions. Enfin, au bout de quatre mois qu'ils passérent encore dans des peines & des fatigues trés-grandes ; le Ciel sembla se déclarer pour eux, en envoyant un hiver fort rude, qui mit fin à la sédition.

Les révoltez de Traîna, habitans d'un païs naturellement fort chaud, & dont la chaleur s'augmente encore par les feux du mont Etna, qui en eſt proche; ne pouvoient ſoutenir la rigueur du froid, à quoy ils n'étoient point accoûtumez; ils ne trouvérent point d'autre moyen pour rappeller, & pour entretenir leur chaleur naturelle, que de ſe mettre à boire beaucoup de vin. Mais le vin du païs qui eſt fort peſant, donne au commencement des forces, qu'il épuiſe dans la ſuite, ſur tout quand il eſt pris avec excés; ainſi au bout de quelques mois ils devinrent lâches, pareſſeux, & tout endormis; la garde comme on peut croire, ne s'en faiſoit pas mieux dans la ville. Le Comte affecta de ſon coſté de faire paroiſtre ſes gens languiſſans & abatus: afin de mieux prendre ſes meſures, & d'attendre l'occaſion la plus favorable pour fondre ſur les habitans.

Il la trouva enfin dans les conjoncture, d'un broüillard épais, qui rendoit la nuit trés obſcure; ils étoient alors ſi remplis de vin, & ſi avant plongez dans le ſommeil, qu'il n'y avoit perſonne dans les poſtes ordinaires. Roger s'en apperceut par le grand ſilence qui régnoit dans la place, & s'en aſſeura encore par quelques-uns des ſiens qu'il avoit fait ſortir en ſecret. Ayant donc appris l'état des choſes, il ſort luy-meſme de la Citadelle ſuivi d'une troupe de ſes plus braves gens, entre ſans peine dans les retranchemens des ennemis, fait main baſſe ſur eux, en tuë la plus grande partie, prend les autres priſonniers ou les met en fuite, s'empare de tous leurs Forts, & devient ainſi maiſtre abſolu de la ville. Il fit arreſter incontinent les principaux auteurs de la rébellion; fit pendre celuy qui en étoit le chef, punit les autres habitans, à proportion de la part

qu'ils avoient euë au crime, & régala ſes braves ſoldats des vivres que les ennemis avoient amaſſez en ſi grande abondance. Enſuite faiſant rétablir mieux que jamais les Fortifications de la place, & y mettant une garniſon beaucoup plus conſiderable qu'auparavant; il y laiſſa encore cette fois la Comteſſe; tandis qu'il repaſſa en Calabre, où il alloit pour lever de nouvelles troupes.

On ne s'apperceut preſque pas de ſon abſence. Judith ſuppléoit admirablement bien pour luy. Les dangers qu'elle avoit déja eſſuyez, avoient fait d'elle une veritable Héroine. Toute jeune qu'elle étoit elle montroit la prudence d'un ancien Commandant; elle pourvoyoit à toutes les munitions; elle veilloit à tous les travaux, faiſoit réguliérement la ronde, entretenoit le bon ordre parmi ſes gens, exhortoit les uns, loüoit les autres, les animant tous à remplir leurs devoirs; & par ſes

ſes largeſſes, & plus encore par les promeſſes qu'elle faiſoit de rendre un compte éxact au Prince ſon mari, de leur bonne conduite. Quand il fut de retour, il trouva toutes choſes dans le meilleur état du monde; en ſorte qu'il n'eût pas moins de joye à ſon arrivée, qu'il en donna à tous les ſiens par ſa preſence, & par les richeſſes qu'il apportoit avec luy, de Calabre.

Aprés avoir laiſſé repoſer quelque temps d'excellens chevaux qu'il avoit amenez; il voulut en faire l'épreuve : conduiſant ſa nouvelle Cavalerie contre quelques recruës de Mores qui étoient depuis peu arrivées d'Afrique, & qui gardoient la ville d'Enna. Le Comte détacha Serlon, pour les attirer au combat hors de la place; tandis que luy ſe retira avec le plus grand nombre de ſes gens à l'écart & derriere des hayes, pour ſurprendre les ennemis dans leur ſortie : dés que les Sar-

raſins eurent veû qu'on approchoit ; ils vinrent par des chemins détournez, fondre ſur le détachement qui avoit trop avancé, firent ſubitement pluſieurs priſonniers, & mirent le reſte en déroute : à peine Serlon ſe pût-il échapper, ſuivi de deux de ſes Cavaliers. Roger appercevant ce malheur, accourut ſur le champ, & vint avec furie pour vanger les ſiens ; il combattit comme un ſimple Soldat, ſans en faire moins le devoir de Capitaine, & força les ennemis malgré toute leur reſiſtance, que leur ſuccés précédent rendit plus opiniâtre ; aprés quoi il revint triomphant à Traina chargé de leurs dépoüilles. Il continua de la même ſorte à ravager & à piller les environs de Caltagirone & de Butera, juſqu'à ce qu'il ſe préſenta une occaſion de faire des exploits plus importans.

Les Sarraſins eux-mêmes, la fournirent. Comme ils faiſoient venir

d'Afrique de jour en jour beaucoup de nouvelles troupes, & qui étoient en bon état ; ils n'eurent pas de peine à en faire une belle armée qui ſe montoit à prés de trente mille hommes de cavalerie, ſans compter une infanterie tres-nombreuſe : ils joignirent à ces forces, tout l'art dont ils étoient capables, & marchérent dans le meilleur ordre qui leur fut poſſible contre les Chrétiens: ils approchérent de Ceramis le long d'une petite riviere, & ſe campérent à la veuë des troupes de Roger ; croyant leur inſpirer de la terreur par la multitude de leurs Soldats, & par l'éclat de leurs armes. Le Comte, bien loin d'en être effrayé, n'en conceût que l'eſperance d'une plus grande victoire. Pour ſe montrer tout-à-fait luy-même à ceux qui témoignoient tant d'envie de ſe montrer à luy : il s'approche, & vient ſe camper vis-à-vis d'eux, ſur le haut d'une Colline qui

qui étoit de l'autre côté de la riviere. Les deux armées eurent toute la commodité de ſe conſidérer réciproquement, & tâchérent ainſi de ſe faire peur l'une à l'autre. Il ſembloit que toutes deux y reuſſiſſoient; car ni l'une ni l'autre n'oſa paſſer la riviere pendant trois jours. Les Barbares faiſoient ſeulement quelques legers mouvemens, pour donner de l'inquiétude aux Chrétiens, & leur faire prendre le change: mais enfin au quatriéme jour, le Comte laſſé de tant d'incertitudes, quoyque le nombre de ſes gens fut extrêmement inferieur à celuy des ennemis, réſolut de les venir attaquer.

Il fit faire dans ſon armée, comme il avoit coûtume, tous les exercices de pieté propres à obtenir le ſecours du Ciel contre les Infideles; il l'obtint cette fois d'une maniere extraordinaire. Au premier mouvement que firent les ſiens, ayant

veu que les ennemis rabatoient du côté de Ceramis; il envoya avec une promptitude incroyable Serlon ſon neveu, ſe jetter dans cette place avec trente hommes d'armes, chacun deſquels ſelon la coûtume de ce temps là, avoient neuf ou dix hommes à leur ſuite. On luy donna ordre de ſoutenir les ennemis, qui ne manqueroient pas de l'y venir aſſieger; ſeulement juſqu'à ce que le gros de l'armée Chrétienne eût joint l'armée Sarraſine. Serlon entra de force dans la place, comme on le luy avoit preſcrit, & s'y deffendit vigoureuſement; mais il n'en demeura pas là; voyant une occaſion favorable de ſurprendre les aſſiégeans avant l'arrivée de l'armée du Comte: il vint fondre ſur eux d'une telle fureur, ſoutenu des trente vaillans hommes qui l'avoient ſuivi, que tuant tous ceux qui ſe preſentoient les premiers pour luy réſiſter; tous les autres en furent au-

tant ſaiſis de frayeur, que ſi la foudre eut tombé dans cet endroit-là meſme. Ils commencérent à fuir auſſitoſt confuſément, & tout éperdus.

Le Comte arrivant peu de temps aprés avec ſon armée, regarda la victoire de Serlon, comme un miracle dont on étoit uniquement redevable au Dieu des armées, qui ſçait quand il luy plaît ſe ſervir d'un ſeul Soldat, pour en mettre dix mille autres en déroute; mais ſur une ſi grande faveur du Ciel, l'armée Chrétienne ne laiſſa pas d'être fort partagée : les uns diſoient que ce ſeroit tenter Dieu, de penſer davantage à pourſuivre les ennemis qui étoient en ſi grand nombre; qu'ils ne manqueroient pas de ſe rallier pour revenir avec plus de preſence d'eſprit, employer toutes leurs forces; & qu'enfin il falloit profiter du ſuccés qu'on venoit d'avoir, ſans courir le hazard d'une

défaite qui auroit infailliblement de funeſtes ſuites : les autres croyant voir trop de timidité dans ces raiſons n'en faiſoient aucun cas ; diſant que le Ciel n'avoit pas commencé une victoire ſi merveilleuſe pour la laiſſer imparfaite, & que la multitude des ennemis devoit bien moins empêcher la réſolution de les pourſuivre ; qu'elle n'avoit d'abord empêché la réſolution de les attaquer. Le Comte pour ménager les uns & les autres, cachoit ſon inclination particuliere, & voulut s'en rapporter à l'avis d'un des plus conſiderables & des plus ſages de ſon armée, qui étoit Ourſel de Bayeul. Ce grand homme fit une réponſe, qu'il prevoyoit bien ne devoir pas déplaire à ſon Prince ; il déclara hautement qu'il renonçoit au ſervice ſi l'on ne donnoit le combat. Il n'en fallut pas davantage à Roger, pour fermer la bouche à ceux qui étoient d'un avis contrai-

re; & quelques-uns d'eux paroiſſant vouloir répliquer, il les traitta de lâches, les menaçant de ſon indignation, s'ils oſoient parler davantage ſur ce ſujet : il fit auſſi-tôt marcher ſes troupes pour preſenter la bataille aux ennemis; ils s'étoient rangez prés d'une de leurs places, & s'étoient partagez en deux corps. Le Comte partagea la ſienne de la même ſorte, & donna le commandement de ſon avant-garde à Serlon; luy marquant pour ſes Lieutenans Ourſel de Bayeul & Ariſgoſte de Puzzol.

Cependant les ennemis ſembloient venir avec aſſez de fierté; mais approchant de Serlon; ſoit qu'ils fuſſent ébranlez de la preſence de ce guerrier qui venoit de remporter ſur eux une victoire ſi éclatante, ſoit que ce fût une feinte; ils firent un mouvement, pour faire éviter à leur Avant-garde, celle des Chrétiens. Ils commencérent à tour-

ner autour d'une colline qui étoit proche, comme s'ils euſſent voulu donner ſur l'arriéregarde, que Roger s'étoit reſervée. Le Comte appercevant les ſiens émeûs de la multitude qui venoit leur tomber ſur les bras, leur releva le courage par quelques paroles ; & s'exprimant du geſte & des yeux, encore plus que de la voix ! *Hé quoy*, leur dit-il, *Ne vous ſouvient-il plus que vous n'avez pour ennemis que les ennemis de Dieu, & que vous eſtes aſſeurez de ſon ſecours tout puiſſant ;* on ne ſçait s'il parloit en homme inſpiré ; mais une viſion ſurprenante ſembla confirmer ce qu'il diſoit ; il parût dans l'air un cavalier monté ſur un cheval plus blanc que la neige, portant au haut de ſa lance, un drapeau où brilloit une Croix trés bien formée. Il vint en meſme-temps ſe mettre à la teſte des Chrétiens, pour les conduire contre l'armée infidelle ; preciſément à l'endroit où ſes

Malaterra l. 1. Inveg. ann. 1063.

rangs étoient le plus ſerrez. Les Chrétiens tranſportez de joye à cet aſpect, ne doutérent pas que ce ne fut ſaint Georges que Dieu leur envoyoit, afin de les faire vaincre. Ils l'invoquent auſſitoſt avec de grands cris; & pénétrez d'une faveur du Ciel ſi merveilleuſe, ſe ſentent remplis d'une force extraordinaire avec laquelle ils vont au combat, plus déliberément, qu'ils n'avoient encore jamais fait.

Le Comte les avoit animez juſqu'alors par ſes exhortations; il commença de le faire plus efficacement par ſon éxemple. En effet, trouvant à la teſte des infidelles Arcadius de Palerna, qui les commandoit, & qui bravoit les Chrétiens, avec des inſultes picquantes, comme s'ils n'euſſent pas été en état de tenir un moment contre luy, Roger à l'inſtant meſme prend ſes meſures pour le terraſſer; il falloit qu'elles fuſſent bien juſtes; car outre

que ce Capitaine Sarraſin paſſoit pour un homme des plus forts qui puſſent eſtre ; il étoit encore reveſtu d'une armure capable de ſoutenir les coups les plus violens : elle ne ſe trouva pourtant point à l'épreuve de l'adreſſe, & de la vigueur du Comte Roger. Il renverſa Arcadius, le tua de ſa propre main, & par cette action ſeule jettant la conſternation dans l'ame des Infidelles, ſembla leur oſter tout d'un coup & leur courage & leur force. Les Chrétiens ne furent plus embarraſſez que de la multitude des gens qu'ils avoient, non pas à combattre, mais à tuer ; & n'eurent plus d'obſtacle à la victoire que la confuſion.

Les Barbares étoient ſi hors d'eux-meſmes, qu'ils ne s'aviſérent pas ſeulement de prendre la fuite, que quand elle leur fut devenuë comme inutile ; de ſorte qu'il en demeura plus de quinze mille ſur le champ de bataille ou aux environs.

Les Normands ayant pourſuivi le reſte aſſez loin revinrent triomphans ſans avoir perdu que trés peu de leurs ſoldats, & logérent dans les tentes meſmes des Sarraſins. Ils y prirent aſſez de repos, pour eſtre en état d'aller dés le lendemain, donner la chaſſe à une partie de l'infanterie des ennemis qui s'étoient retirez, épars ſur le haut de certaines montagnes preſque inacceſſibles. Ils en tuérent encore un grand nombre, firent les autres eſclaves, les vendirent, & en retirérent beaucoup d'argent. Ils demeurérent quelque temps là autour à partager les fruits de la victoire toute miraculeuſe qu'ils avoient remportée ; mais ne pouvant plus ſouffrir l'effroyable odeur qu'y produiſoit la multitude des corps morts, ils retournérent à Traina.

Dés qu'on y fut arrivé, le Comte Roger fit rendre de ſolemnelles

actions de graces au Dieu des armées, qu'il reconnoiſſoit pour le ſeul auteur de ſon triomphe. Il en voulut auſſi marquer ſa reconnoiſſance à l'Apoſtre S. Pierre, en qualité de Feudataire du ſaint Siége; & dans cette veuë il envoya au Pape Alexandre II. quatre des plus beaux chameaux qu'on eût pris, chargez des plus riches dépoüilles. Le ſouverain Pontife, plus touché des conqueſtes que faiſoit la foy dans la Sicile, que des preſens & des hommages qu'on faiſoit à ſa perſonne, eût une extréme joye de cette victoire : afin d'animer encore les victorieux, & de les ſeconder de tout ſon pouvoir ; il accorda de grandes indulgences à tous les Fidelles qui ſe joindroient à eux, pour faire la guerre aux Sarraſins de Sicile. Il envoya en particulier au Comte Roger un bel Etendart, pour gage de la protection du ſaint Siége. On tient que c'eſt dans cette

occaſion que ce Prince ſaintement étonné luy-même de tant de faveurs du Ciel, prit pour ſon cri d'armes ces paroles du Prophete Roy, *La main du Seigneur a montré ſa puiſſance ; la main du Seigneur m'a élevé :* les mettant ſur ſon bouclier, dans ſes armoiries, & à la teſte de tous ſes titres, où elles ſe liſent encore maintenant ; ce qui luy attira de grandes bénédictions, dont il reſſentit le fruit incontinent aprés. En effet, il ſembloit que tout s'offroit à luy pour faciliter ſes conqueſtes ; & les Piſans en particulier luy envoyérent de grands ſecours.

Faſel. dec. 2. l. 2.

Chron. Piſ.

La ville de Piſe formoit une Republique des plus floriſſantes. L'on tient qu'elle pouvoit alors mettre en mer plus de deux cens galéres ; elle s'étoit renduë redoutable non ſeulement aux Génois ſes voiſins, & à toute l'Italie ; mais meſme aux nations les plus éloignées : car aprés s'eſtre fait un

puiſſant état dans la Toſcane, & avoir réduit à ſon obéïſſance les Iſles de Sardaigne & de Corſe ; elle avoit par une généroſité toute Chrétienne, déclaré la guerre au Sultan d'Egypte, & avoit chaſſé les Sarraſins d'une grande partie de la Paleſtine & de la Syrie ; ayant receû, depuis quelque mécontentement des Sarraſins de Palerme, elle vouloit s'en venger mettant pluſieurs de ſes galeres trés bien équipées, à la diſpoſition du Comte Roger. Ce Prince, qui ſe crut alors obligé de penſer plûtoſt à conſerver ſes premieres conqueſtes, qu'à en entreprendre de nouvelles, pria les Piſans, de remettre à une autre occaſion, les ſecours qu'ils luy offroient. L'impatience les empêcha d'attendre, & ils voulurent au plûtoſt faire ſentir leur indignation à la ville de Palerme : mais ce ne fut pas auſſi efficacement que ſi leur flotte avoit été conduite par le Comte, auquel

le Ciel avoit réſervé la qualité de dompteur de la Sicile ; ils furent effrayez de la multitude des Sarraſins, qui défendoient la ville ; & ne purent faire autre choſe que de briſer la chaîne qui étoit renduë devant le port, & de prendre quelques vaiſſeaux. Mais tandis qu'avec un ſi grand appareil ils n'avoient preſque rien fait, Roger paroiſſant ne faire preſque rien, avançoit beaucoup contre les Sarraſins. En cherchant ſeulement du butin, il avoit trouvé moyen de ſubjuguer Goliſano, Cephaledi & Cephalu ; & repaſſant ſubitement dans la Poüille, il avoit pris avec le Duc ſon frere des meſures & des forces nouvelles, pour étendre ſa domination dans toute la Sicile.

Auſſitoſt qu'il y eût repaſſé, il alla mettre au feu & au pillage tout le riche païs de Girgento ; les Sarraſins outrez de cette perte tâchérent à la réparer ; ſe cachant pour cet

effet au nombre de mille dans des défilez, où ils puſſent ſurprendre les Normands qui conduiſoient le butin qu'on venoit de faire. Le Comte l'avoit fait marcher devant luy, avec une eſcorte de quelques ſoldats, & il venoit doucement aprés avec le gros de ſes troupes. Les premiers ſoldats ſe voyant inopinément chargez par les Sarraſins, prirent l'allarme, abandonnérent le butin, & ſe ſauvérent comme ils purent ſur les montagnes de Gatzora. Le Comte qui s'avançoit voyant le tumulte, ſe mit à crier de toutes ſes forces pour faire revenir les ſiens ; & grimpant luy-meſme ſur le haut des montagnes, les appelle chacun par leur nom, afin qu'ils ne puſſent pas s'excuſer les uns ſur les autres. Les ayant ainſi raſſemblez inſenſiblement ; il leur fit tant de honte de leur timidité, qu'il les ramena plein de leur courage ordinaire, fondre

ſur les Infidelles, auſquels ils reprirent tout ce qu'ils leur avoient abandonné en fuyant. La joye euſt été entiere ſi l'on n'eût pas perdu dans cette occaſion le brave Gautier de Simula, jeune Seigneur d'une valeur incroyable, & d'une eſperance encore plus grande ; car on le regardoit comme un des premiers hommes de ſa nation, & des plus capables de la ſoutenir.

1064. Cette perte fut adoucie par le Duc Robert, qui paſſa peu de temps aprés en Sicile, avec une bonne armée ; luy & le Comte parcoururent enſemble à la teſte de leurs troupes, preſque tout le païs ; ſans trouver qui que ce ſoit qui oſaſt ſe preſenter, pour s'oppoſer à leur marche. Cette incurſion achevée heureuſement leur fit juger qu'il étoit temps de donner à la Sicile le coup mortel ; en aſſiégeant la ville de Palerme, capitale de toute l'Iſle.

Ils approchérent donc de cette place ; & vinrent camper ſur une montagne, dont il ne reſte plus aujourd'huy aucun veſtige, laquelle étoit alors d'une nature étrange. Elle s'appelloit *Tarenta* du nom d'une infinité de petits animaux qui s'y trouvoient, & qui y tourmentérent cruellement l'armée ; c'étoient de ces eſpeces d'araignées, dont la piqueure jette un venin trés particulier. Son effet eſt de gonfler le ventre d'un vent, qui cauſe une émotion des plus violentes & des plus bizarres : de ſorte que la maladie eſt également ridicule & dangereuſe ; & l'on n'en ſçauroit guerir que par des ſueurs exceſſives. L'agitation où elle met, eſt ſans doute ce qui aura donné occaſion de dire, que la Tarentule fait danſer les gens malgré qu'ils en ayent. *Malaterra l. 2. c. 3. Faſel. Bonf. Inveg.*

L'armée ne pouvant pas demeurer en un lieu ſi mal ſain, quelqu'a-

vantageux qu'il fut d'ailleurs ; on le quitta pour venir camper plus prés de la ville. On en commença le ſiége ; mais comme elle étoit munie de toutes les forces que les Sarraſins avoient en Afrique & en Sicile ; elle fit une réſiſtance trés ferme : au bout de trois mois les Princes voyant que ce ſiége devoit trainer en longueur, ils ſe déterminérent à le laiſſer pour un temps ; afin d'aller piller les maiſons ſuperbes & délicieuſes, dont les environs de Palerme étoient également ornez & enrichis.

On força ainſi un petit lieu appellé Burgano ; & parce que les habitans avoient voulu ſe défendre, & s'étoient défendus mal ; on renverſa leurs maiſons de fond en comble ; on les fit tous priſonniers auſſi-bien que leurs femmes & leurs enfans, & on les envoya en Calabre. Le Duc leur donna pour demeure la ville de Scribla, qui étoit de-

ſerte, & qu'il repeupla par leur moyen. Il les ſuivit peu de temps aprés avec une partie de ſes troupes; tandis que Roger avec celles qui luy reſtoient, s'efforçoit d'oſter aux Sarraſins les reſſources qu'ils pouvoient avoir. Il leur prit ainſi en l'abſence de ſon frere pluſieurs poſtes conſiderables, & entre autres la ville de Pétralia, qui le fit maître d'une grande étenduë de païs. 1066. 1067.

Comme il continuoit à répandre la terreur par toute l'Iſle, & qu'il avançoit du coſté de Palerme; les habitans perſuadez qu'il venoit l'aſſiéger de nouveau, ſortirent de la ville, vinrent en foule à ſa rencontre, réſolus de vaincre ou de mourir, & avancérent le long de la mer juſques dans la pleine de Miſilmir. Le Comte les appercevant de loin, fut d'abord frappé luy-meſme de leur effroyable multitude, & ſembloit les vouloir éviter: Mais changeant tout d'un coup de penſée, & 1068.

ne ſongeant plus qu'à remplir de courage ſes ſoldats, *Compagnons*, leur dit-il, *voicy une bonne fortune; nous allions chercher bien loin à nous enrichir des dépoüilles de l'ennemi, & il nous fait le plaiſir de nous les apporter luy-meſme; il faut en profiter, & les partager entre nous; vous ne doutez pas que nous n'en ſoyons déja les maiſtres. Le meſme Dieu qui nous a fait vaincre ſi ſouvent & ſi miraculeuſement meſme quelquefois ces troupes immenſes d'infidelles, ne nous abandonnera pas aujourd'huy; ſi nous voulons encore implorer ſon aſſiſtance & combattre ſous ſes auſpices.* Les troupes étant de la ſorte animées, & remplies de confiance en Dieu, marchérent fiérement contre les Sarraſins, & les chargérent avec une vigueur ſi prodigieuſe qu'ils furent tous taillez en pieces; à peine en reſta-t-il quelques-uns pour en porter à Palerme la lugubre nouvelle. Le Comte la fit bien-

toſt ſçavoir à cette ville, & ſe ſervit pour cela des couriers uſitez parmi les Sarraſins, & qui ſont encore aujourd'huy en uſage parmi les Turcs.

C'étoient des pigeons que les habitans nourriſſoient chez eux, de froment trempé dans du miel. Quand ils alloient en voyage, ils emportoient avec eux les maſles des pigeons, enfermez dans de petites corbeilles; & quand ils vouloient écrire en leur païs, ils attachoient la lettre au cou, ou bien ſous une des aîles du pigeon, qui ne manquoit pas de voler vers le colombier où étoit demeuré ſa femelle & ſes petits, & apportoit ainſi la lettre avec une diligence merveilleuſe. Le Comte ayant trouvé dans le camp des ennemis beaucoup de couriers de cette eſpéce, en dépêcha pluſieurs avec des papiers teints du ſang des infidelles meſmes; ce qui cauſa une déſolation generale à Palerme,

Cependant faute de troupes, on ne put pas profiter de ces conjonctures, pour prendre une place, qui étoit trop bien défenduë par elle-meſme; ainſi le Comte aima mieux aller joindre ſes forces par mer & par terre à celles du Duc, qui étoient occupées au fameux ſiége de Bary, que nous avons rapporté parmi les conqueſtes de la Poüille, & de la Calabre; la priſe de cette place devant mettre bientoſt les deux freres en état, de prendre auſſi la ville de Palerme.

En effet, le Duc renvoya le Comte avant luy dans la Sicile avec de bonnes troupes; en attendant qu'il eût mis ordre à beaucoup de choſes qui demandoient encore ſa preſence dens la Calabre, & qu'il termina le plûtoſt qu'il luy fut poſſible; pour aller preſſer le ſiége de Palerme, ou luy & ſes troupes étoient neceſſaires. C'eſt ce qui l'empêcha d'aſſiſter à une feſte des plus celebres qu'on ait jamais

Italie, & à laquelle il étoit extrémement ſollicité de ſe trouver, parce qu'il en devoit faire un des plus beaux ornemens.

C'étoit la dédicace de la grande Egliſe du Mont Caſſin, que l'Abbé Didier venoit de rebaſtir; il avoit ſupplié le Pape Alexandre II. de venir avec les Cardinaux, les Prélats de la Cour de Rome, & les Eveſques du païs, honorer la cérémonie; ce que ſa Sainteté voulut bien accorder. Les Princes ſéculiers furent auſſi invitez, & ſur tout les Princes Normands, qui étoient alors les plus conſidérables de l'Italie. Le bruit d'une aſſemblée, & d'une feſte ſi ſuperbe s'étant répandu, attira un nombre infini de perſonnes de toutes ſortes de conditions; de l'un & de l'autre ſéxe. Non ſeulement le Monaſtére entier & toutes les maiſons des environs qui en dépendoient ſe trouvérent remplies de monde; mais encore la monta-

gne en étoit couverte ; & ce qui marque également la richeſſe, & la libéralité des Religieux de ce Monaſtére : c'eſt que trois jours avant & trois jours aprés la cérémonie, on ſervit à manger à cette grande multitude ; & il n'y eut perſonne, qui ſelon ſa condition, ne ſe trouvât magnifiquement régalé. Le reſte de la feſte ſe paſſa à proportion avec la meſme magnificence ; & elle eût été complette, ſi l'on eût eû l'avantage d'y poſſéder le Duc Robert & le Comte ſon frere ; mais ils ſe contentérent de prendre part aux priéres, & à la joye de l'aſſemblée, tandis qu'ils preſſoient vivement l'éxecution de leur important deſſein.

1070. Le Duc aprés avoir fait paſſer toutes ſortes de vivres & de munitions en Sicile, étoit venu joindre le Comte à Catane. Il avoit feint d'abord de vouloir attaquer l'Iſle de Malthe, comme ne ſe tenant pas

encore aſſez fort pour aſſiéger Palerme; & cela afin que cette ville fut moins ſur ſes gardes: mais tout d'un coup il y fit avancer ſon armée par mer & par terre, & l'inveſtit de toutes parts, partageant avec le Comte le commandement du ſiége. Ils le formerent d'une maniere a pouvoir y faire ſubſiſter leurs troupes tant qu'ils voudroient. Roger prit ſon camp du coſté du Midy, au de-là du fleuve Oreſte, où eſt aujourd'huy l'Hôpital de S. Jean des Lépreux. Robert mit le ſien du coſté du Couchant, où eſt aujourd'huy le Couvent des Minimes de Sainte Marie de la Victoire; & la flotte régnoit tout le long du port.

Quand on commença de faire joüer contre la ville les machines qu'on avoit préparées, les habitans n'en faiſoient que rire; ils paroiſſoient même de temps en temps ſur les murailles, pouſſant de grandes huées, reprochant aux Chré-

tiens que c'étoit déja la troiſiéme tentative qu'ils venoient faire contre Palerme, & prophétiſant qu'on ne réüſſiroit pas mieux cette fois-ci que les autres. Mais les Princes ſçachant bien que les propheties des Mahométans, non plus que celles de Mahomet, ne ſont rien moins qu'infaillibles, ne s'en étonnoient guéres; ils s'en ſervoient au contraire pour irriter davantage l'eſprit de leurs gens contre les Barbares; ce qui leur réüſſit trés bien.

Malater. Faſel. & alii.

On en peut juger par ce que fit un de leurs cavaliers: indigné de voir que les ennemis, afin d'inſulter davantage à l'armée Chrétienne, tenoient ouvertes les portes de la ville, il réſolut de leur faire une inſulte plus grande par une action de bravoure, qui ne pouvoit eſtre qu'à la mode, & qu'au gouſt de ce temps-là. Ayant donc monté un cheval excellent, & plein de vigueur; il court vers une des portes, la lance à la

main & à bride abbatuë : il eut plûtoſt tué quelques-uns des gardes, & renverſé les autres, qu'ils ne l'eurent veû approcher. Ayant apperceû ſeulement qu'il venoit de paſſer au milieu de leurs troupes, ils ſe hâtérent de fermer la porte pour le retenir dans la ville : mais durant ce temps-là pouſſant ſon cheval tout de nouveau ; il eût le loiſir de faire bien des caracolles dans les ruës, d'aſſommer pluſieurs habitans qu'il trouva en ſon chemin, & de s'évader par une autre des portes de la ville, qui étoit encore ouverte : ce qui apprit aux aſſiégez à les fermer dans la ſuite, mais aſſez inutilement ; car les Princes battirent les murailles chacun de leur coſté, avec tant de violence, qu'ils y firent deux bréches auſſi larges que deux des plus grandes portes. Alors les habitans commencérent à changer leurs inſultes en des cris d'épouvante.

Cependant leurs Commandans travailloient infatigablement à réparer les ruines de la place; faiſant meſme élever de nouvelles défenſes, & renverſant de temps à autre avec ſuccés les machines des aſſiégeans. Il fallut que les Normands joigniſſent encore en cette occaſion l'artifice à la force; pour mettre les choſes en état d'avancer plus promptement. Ils trouvérent le moyen d'avoir intelligence avec la garde d'un Fort, qui étoit ſur les dehors de la place, & qu'on nomme aujourd'huy *le Palais*. Pluſieurs des ſoldats de cette garde étoient Chrétiens, & avoient trés bien ſervi les Sarraſins tant qu'ils avoient été obligez de ſouffrir leur joug; mais voyant l'occaſion de le ſecoüer, ils ſe crurent en droit d'en profiter & de ſe mettre en liberté.

Quelques-uns d'eux étant donc venus en ſecret dans le camp, promirent au Duc Robert de mettre la

Fortereſſe en ſa diſpoſition : luy propoſant la maniere dont ils devoient s'y prendre, & le ſignal qu'ils devoient donner, quand il ſeroit temps de faire approcher l'armée. Aprés qu'on fut convenu de tout, ils retournérent vers leurs camarades ; & les animant encore à l'éxecution du projet, vont d'un commun accord égorger ce qu'il y avoit dans la Fortereſſe de Commandans Sarraſins, auſſi bien que les Géoliers des priſons qui étoient là auprés, & qui étoient remplies de Chrétiens eſclaves. Ce grand nombre de captifs ſe joignant de la ſorte aux ſoldats qui venoient les délivrer ; s'emparent tous enſemble des poſtes les plus importans, crient à pleine voix *liberté, liberté,* & donnent le ſignal pour appeller les Normands. Ceux-cy accourent auſſitoſt, eſcaladent les murailles avec des échelles que Guiſcard avoit fait exprés préparer, & qui étoient d'une in-

vention également ingénieuſe & nouvelle : ſe rendant ainſi maiſtres des dehors de la ville & d'une porte appellée *la porte de fer.*

Quelques conſternez qu'en fuſſent les infidelles, ils ne laiſſérent pas de ſe retrancher dans la place & au meſme temps s'aſſemblerent tumultuairement pour ſe défendre : ils le faiſoient meſme trés opiniâtrément contre Guiſcard, quand Roger découvrit une petite porte aſſez mal gardée, qui donnoit entrée dans leur retranchement. Il s'y jette auſſitoſt avec les ſiens, & courant donner par derriere ſur la troupe qui étoit aux priſes avec le Duc, la diſſipe & la contraint de fuir dans la partie la plus intérieure de Palerme, qu'on appelle la vieille ville. Les Infidelles s'y retranchérent encore de nouveau, & s'y défendirent avec un grand bruit juſqu'au ſoir. La nuit fit ceſſer le combat, & leur donna conſeil ; car voyant qu'ils ne

pouvoient s'attirer autre choſe par leur opiniâtreté que le ſort de leurs concitoyens, qui avoient été miſérablement paſſez au fil de l'épée, dans la Ville-neuve, dont les Princes étoient abſolument les maîtres, auſſi bien que du Château, ils penſérent enfin à ſe rendre & à capituler. Ils demandérent uniquement qu'on les laiſſaſt vivre dans leur Religion, & promirent qu'en reconnoiſſance de cette grace, ils payeroient tous les ans un tribut conſidérable. Le Duc & le Comte, aïant délibéré ſur cette condition; l'accordérent, & firent publier par des Hérauts, qu'on auroit également la liberté de ſuivre la loy Chrétienne ou la loy Mahométane dans toute la ville: aprés quoy ils y firent tous deux leur entrée, au milieu des acclamations du peuple, & des chants d'allégreſſe des Chrétiens, qui faiſoient retentir de toutes parts le nom adorable du Sauveur du monde.

Les Princes encore plus contens du triomphe de Jeſus-Chriſt que du leur propre, luy offrirent le premier fruit de leur victoire; en faiſant purifier & conſacrer à ſon honneur la plus grande Egliſe de la ville, qui avoit été autrefois la Catédrale, érigée ſous le nom de Noſtre-Dame, mais que les Infidelles avoient profanée depuis. L'on y rétablit l'Archeveſque qui en avoit été chaſſé, & qui rentra dans ſes droits les plus anciens. Du reſte, les Princes gardérent inviolablement leur parole aux habitans: ne permettant point qu'on attentaſt le moins du monde à leur vie ni à leurs biens, ni qu'on les troublaſt dans l'éxercice de leur Religion, laquelle ſe détruiſoit d'elle-meſme inſenſiblement par l'éclat que recevoit de jour en jour la Chrétienne.

On en vit bientoſt refleurir les éxercices, pratiquer les cérémonies, & embellir les Temples. On en eri-

gea un ſur tout trés magnifique à l'endroit meſme où le Duc avoit campé, & qui fut appellé pour cette raiſon Noſtre-Dame de la Victoire. Enfin les deux Princes n'omirent rien pour aſſeurer à Jeſus-Chriſt, & pour s'aſſeürer à eux-meſmes leur nouvelle acquiſition; y conſtruiſant entre-autres deux belles Citadelles, qui ſervent encore aujourd'huy d'ornement & de défenſe à la ville; l'une du coſté de la mer au Septentrion, & l'autre à l'Occident.

Le Duc Robert enchanté de la beauté du païs, & de la ſituation de Palerme, qui eſt la plus délicieuſe du monde, pria ſon frere de vouloir bien luy céder cette ville pour y faire ſa demeure; laiſſant à Roger le reſte de l'Iſle, avec le titre de Comte de Sicile & de Calabre. Ainſi les deux freres s'accordant parfaitement enſemble, goûtoient par leur union une joye pu-

re de leurs conqueſtes : mais Dieu ne permet pas qu'on en goûte long-temps en ce monde de ce caractére, & la leur fut interrompuë par un évenement auſſi triſte que peu attendu.

Il y avoit encore quelques places dans la Sicile au pouvoir des Sarraſins, & ils s'y maintenoient avec le ſecours qu'on leur envoyoit d'Afrique. Pour s'oppoſer à leurs incurſions, les Princes avoient donné au brave Serlon leur neveu, la ville de Ceramis, & les autres adjacentes; bien aſſeurez qu'ils défendroit vaillamment tout ce païs. En effet il le fit avec beaucoup de ſuccés; les Sarraſins en furent ſi irritez, qu'ils réſolurent de le faire périr de quelque maniére que ce fût. Un d'eux nommé Brahen, des plus diſtinguez de la ville d'Enna qu'ils poſſédoient encore, ſe chargea de cette Commiſſion. Il faiſoit de grandes avances à Serlon, comme

pour gagner ſon amitié; & meſme il avoit ſouhaité qu'ils contractaſſent enſemble ſelon la methode de ſa nation, une adoption fraternelle, en ſe touchant mutuellement le bout de l'oreille. Quelque temps aprés cette cérémonie il luy écrivit, que ſept des plus déterminez Sarraſins, avoient pris un jour qu'il marquoit, pour venir ravager les environs de Ceramis, & qu'il le conjuroit de ne point ſortir ce jour-là; afin de n'eſtre pas expoſé à leur inſulte. Il prétendoit bien que Serlon ne déféreroit pas à cette priére, & que ce luy ſeroit au contraire un motif de ſortir avec quelques-uns de ſes gens pour exterminer les ſept avanturiers: auſſi eût-il une extréme joye, quand il receût la réponſe du Prince Chrétien, qui le remercioit de ſon avis, & qui luy ajoûtoit, que ſept hommes ne luy faiſant pas de peur; il iroit exprés à la chaſſe dans l'intention de les rencontrer, ſuivi

Malaterra, l. 2. c. 46.

d'un trés petit nombre des ſiens. Brahen diſpoſa en meſme-temps ſept cens cavaliers, & deux mille hommes de pied de la ville d'Enna; afin de venir au jour marqué, ſe mettre en embuſcade aux environs de Ceramis: députant ſept de ſes ſoldats pour aller piller dans le lieu où ils vouloient attirer Serlon. En effet, celuy-ci avança ſur eux dés qu'il les apperceût de loin; mais au lieu de ſept hommes, il trouva une armée entiére dont il fut inveſti. Comme il n'avoit que peu de ſes gens à ſa ſuite, & n'appercevoit aucun moyen d'échaper; il réſolut de vendre du moins ſa vie bien cher; il gagna pour cet effet une roche qui luy ſervit de mur, laquelle retient encore aujourd'huy le nom de Serlon, & s'y défendit long-temps. Mais à la fin ne pouvant ſe mettre à couvert d'une nuée de fléches que les ennemis firent fondre ſur luy: il fut percé avec tous les ſiens, dont il n'y

Malaterra. Ibid. Faſel.

eût que deux cavaliers qui ſe ſauvérent; s'étant cachez ſous les corps morts de leurs compagnons. Les ennemis ſe jettérent avec rage ſur le corps de Serlon, & luy arrachérent le cœur; on dit meſme qu'ils le mangérent, dans la penſée de ſe donner par-là du cœur à eux-meſmes. Ils envoyérent les teſtes de tous les vaincus en Afrique à leur Soudan, & mirent celle de Serlon au bout d'une lance, pour la porter dans les ruës de la ville d'Enna: faiſant crier que c'étoit la teſte du plus rédoutable des Capitaines Chrétiens, qui euſſent attaqué la Sicile.

Le Comte Roger, qui étoit en meſme-temps le guerrier le plus intrépide, & l'ami le plus ſenſible qui fût au monde, ne put s'empêcher de pleurer un neveu qui luy étoit ſi cher. Il réſolut avec le Duc de venger ſa mort; cependant ils ne le purent faire ſitoſt,

étant obligez pour reprendre de nouvelles forces, de repaſſer dans la Poüille & dans la Calabre, où leur domination s'affermit par divers évenemens que nous allons raconter.

HIS-

HISTOIRE
DE L'ORIGINE DU ROYAUME DE SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE QUATRIEME.

LE Duc revenant de Sicile, voulut partager avec ſes anciens Sujets, la joye de ſes nouveaux triomphes; il vint donc à Melphes où il fut receu avec de grandes acclamations, & viſité de tous les Seigneurs du *Ap. l. 3. pag. 29. edit Roth.*

païs ; tous à l'envi marquoient une ardeur extrême de revoir un Prince ſi glorieux ; Il n'y eût que Pierre fils du Comte de Trani, qui ne voulut jamais luy venir rendre ce devoir. Le Duc avoit déja d'autres ſujets d'être mal content de luy : parce qu'il affectoit une entiere independance, & qu'il avoit refuſé de donner aucun ſecours pour l'expédition de Sicile.

Indigné de cette conduite, il le condamne à luy remettre la ville de Trani, & quelques autres, dont il joüiſſoit. Mais Pierre dit fiérement qu'il ne cederoit rien de ce que ſon Pere avoit acquis par les Armes, & ſe retira auſſitôt, pour aller ſoûtenir la guerre.

Il fut ſuivi de pluſieurs autres Seigneurs, qui trouverent dans ſe ſeul plaiſir de remuër, divers ſujets de mécontentement contre

leur Prince. Le Duc les prévint; il aſſiégea Trani ville riche, & peuplée; & la battit violemment pendant quinze jours de ſuite par mer, & par terre. Le rebelle n'en étoit que plus opiniâtre; mais ſon opiniatreté déplût fort aux habitans, qui ſe voyoient ainſi expoſez à leur ruine entiere. Ils le preſſérent de ſe rendre; & comme il perſiſtoit à n'en rien faire, ils l'obligerent à en paſſer par où ils vouloient; tout ce qu'il pût obtenir en verſant des larmes que le depit, & la rage luy tiroient des yeux; fut qu'on luy permît dans la Capitulation, de ſe retirer avec les ſiens: il ſortit de la ville ſans avoir voulu voir le Duc, & ſans que le Duc de ſon côté le voulût voir. Les autres Places de ſa dépendance comme Biſeglio, Giovanezzo, Quaratò ſuivirent bien-tôt l'exemple de Trani; ce qui le contraignit de ſe ſauver d'une ville à l'autre

juſqu'à Corretto, & enſuitte à Andria, où il pouvoit ſe deffendre aſſez long-tems; mais ayant eu beſoin de vivres, & étant ſorti avec une bonne Eſcorte pour en aller chercher dans la campagne, il fut pris au retour par les gens du Duc. Cette diſgrace fut ſon bonheur. Robert le voyant ainſi dompté, uſa encore d'indulgence à ſon égard; & ayant pris ſa Foy, il luy rendit genereuſement toutes ſes Places, à la reſerve de Trani. Cette clemence étoit grande, & le Duc probablement s'y ſentit porté, non ſeulement par ſon inclination naturelle; mais encore par les diſſenſions qui s'éleverent entre luy, & Giſulphe de Salerne ſon beau-frere, qui demandoient toute ſon application.

Les habitans d'Amalphi venoient d'implorer ſon aſſiſtance

contre Giſulphe de qui ils relevoient. Ce Prince les traitoit fort durement comme avoit fait ſon pere Guaimare qu'ils avoient enfin mis à mort dans une eſpece de ſedition.

Le Duc envoya des Ambaſſadeurs à Giſulphe, le prier qu'il voulût bien relâcher de la rigueur dont il uſoit avec ſes vaſſaux. Le Prince regarda cette priére comme une remontrance importune, & receut mal ceux qui la luy venoient faire; ſur quoy cherchant des occaſions de querelle, il prétendit que la Côte depuis Salerne juſqu'au port de Fico luy appartenoit, & déclara qu'il vouloit faire rentrer dans ſon domaine, Areco, & ſainte Euphemie, dont le Duc s'étoit emparé. Robert tâcha de gagner ſon beaufrere par les voyes de douceur, & d'accommoder les choſes à l'amiable; mais le Prince de Sa- *Malat. l. 3. c. 2.*

lerne rejetta l'accommodement qu'on luy propoſoit, fier peut-être du ſecours qu'il eſperoit de Richard Comte d'Averſe, lequel étoit entré dans ſes interêts; parce-qu'alors il étoit luy-même broüillé avec Robert Guiſcard. Celuici étoit trop habile, pour laiſſer ainſi deux de ſes ennemis à la fois, ſe déclarer contre luy : il traita ſecrettement avec celuy
Ap. l. 3. des deux qui étoit le plus conſiderable, & qu'il pouvoit le plus aiſément gagner ; il fit des offres, & des conditions ſi avantageuſes au Comte d'Averſe ; qu'il le determina à prendre ſon parti, contre le Prince de Salerne. Il fit auſſi un traité particulier avec les habitans d'Amalphi; les prit ſous ſa protection ; & ayant mis garniſon dans leur ville, il ſe diſpoſa à venir, ſuivi de pluſieurs d'entr'eux, & des troupes du Comte d'Averſe, mettre le ſié-

ge devant Salerne.

Tous ceux qui prenoient part à ce qui touchoit Giſulphe, l'avertiſſoient de prévenir l'orage qui alloit fondre ſur luy ; cependant ni Gregoire VII. qui venoit d'être élevé au Pontificat, & qui l'aimoit comme un pére aime ſon enfant, ni Didier Abbé du Mont-Caſſin, qui étoit ſon ami particulier, & qui engaga même Richard d'Averſe à venir avec luy ſolliciter Giſulphe de donner quelque ſatisfaction au Duc, ne pûrent rien gagner ſur cet Eſprit mutin ; il ſembloit luy-même avoir conjuré ſa perte ; & ne ceſſoit de publier avec une hauteur mal entenduë, qu'il n'avoit que faire de l'amitié du Duc, & qu'il y renonçoit à jamais. *Ost. l. 3. c. 44.*

Robert pouſſé à bout par une conduite ſi indigne, ne garda plus les ménagemens qu'il avoit eus juſqu'alors : il commença le ſiége

de Salerne ; & ſerra cette ville de ſi prés, qu'au bout de cinq ou ſix mois elle fut reduite à une horrible famine : on fut obligé d'y manger de la chair d'Aſne, & des plus vils animaux, juſqu'aux Rats, & aux Souris. Un Citoien voyant ſon pére, que l'âge rendoit trés-infirme, ſur le point de mourir de faim ; trouva moyen de le ſoulager, d'une maniere admirable ; il s'échappa de la Ville, & vint comme un transfuge dans le Camp de Robert ; amenant avec ſoy un chien qui avoit été nourri dans la maiſon paternelle ; tous les jours, aprés luy avoir bien donné à manger ; il luy attachoit autour
App. l. 3. du coû, dans de petits ſacs que le poil couvroit, autant de pain qu'il en falloit pour la ſubſiſtance d'un homme. Cet animal alloit chaque jour de la ſorte porter au vieillard ſa proviſion de pain ; & s'en revenoit dans le Camp

retrouver le fils du vieillard. L'hiſtoire ne devoit pas omettre cette particularité ſi merveilleuſe en elle-même, & ſi propre d'ailleurs à faire connoître l'extremité où la place étoit reduite.

Ceux qui y commandoient, voyant bien qu'on ne pourroit plus tenir long tems, penſerent à leur ſeureté. Un des principaux étoit Bacelard fils d'Omfroy. Depuis la conjuration dont nous avons parlé, il s'étoit ſauvé en divers lieux; il cherchoit par tout à ſe venger de ce que ſon Oncle luy avoit enlevé la Poüille; & par ce motif il étoit entré dans Salerne, afin de ſecourir Giſulphe: mais craignant d'éprouver le reſſentiment de Guiſcard, s'il tomboit entre ſes mains; il s'enfuit pendant la nuit, & alla ſe refugier dans une Place voiſine appellée ſaint Severin, qui luy ouvrit les portes. Le Duc écrivit

Malat. l. 3. c. 4.

Ap.

1674.

au Comte Roger de venir au plutôt de Sicile, aſſiéger ſaint Severin; en attendant qu'on eût achevé l'expedition de Salerne. On ne tarda guere à en venir à bout; les murailles de la ville commençoient à s'ouvrir de tous côtez; & les habitans vinrent eux-mêmes, inviter Robert à entrer par la plus grande brêche: afin de prévenir ainſi les malheurs d'une place priſe d'aſſaut. Giſulphe ne ſe rendit pas pour cela; il ſe défendit dans la Citadelle, qui eſt trés-forte, & ſituée ſur une haute montagne, d'où elle domine tout à fait la ville. Ce nouveau ſiége ne fit que donner par ſa difficulté, un nouveau courage à Robert; il ſe mit à la tête de ſes troupes, pour monter à l'eſcalade; & il fut même bleſſé d'un gros morceau de bois qu'on jetta d'enhaut: ſa bleſſure pourtant fut legere, & ne l'em-

pêcha pas de pourſuivre le combat avec un grand ſuccés. Giſulphe enfin ſuccomba, & fut obligé de montrer autant de ſoumiſſion, qu'il avoit auparavant montré de fierté; il ſe remit à la merci du vainqueur, & demanda pour toute grace celle de ſa liberté: on la luy accorda; il ſe retira d'abord au Mont Caſſin, & enſuite auprés du Pape Gregoire ſeptiéme, lequel luy marquant toûjours la même affection qu'auparavant, luy donna pour ſubſiſter honorablement le païs de la Campanie.

Le Duc fit fortifier Salerne tout de nouveau, & autant que le meritoit l'importance de cette Place; mais ſans s'y arrêter trop long-tems, il voulut marcher contre Bacelard; pour luy ôter le loiſir de ſe fortifier davantage dans ſaint Severin; il y arriva un peu aprés ſon frere Roger, qui

avoit déja attaqué cette Place par un endroit ; il commença de ſon côté à l'attaquer encore par un autre endroit. Bacelard ſe défendit comme un homme de leur ſang, c'eſt à dire, avec beaucoup de valeur , & avec un égal ſuccés ; tellement qu'il les obligea de ſe relâcher ſur leur entrepriſe , & d'élever ſeulement trois Forts auprés de la ville, pour en changer le ſiége en blocus. Guiſcard n'en comptoit pas moins de la prendre , mais par un autre moyen ; il ſçavoit qu'Hermand Second fils d'Omfroy, & qui étoit étroitement uni d'amitié, & d'interêt avec ſon frere Bacelard, couroit la Poüille, ſuivi d'une troupe de gens qu'il s'étoit attachez ; il alla luy donner la chaſſe, & ſi vertement ; qu'il ſe ſaiſit de ſa perſonne, & l'envoya au Comte Roger , pour le faire enfermer dans la Tour de Meli-

to. Bacelard touché du ſort de ſon frere qu'il aimoit avec la derniere tendreſſe, ne manqua pas de vouloir traiter pour ſa délivrance, comme le Duc l'avoit préveû, & s'offrit de rendre ſaint Severin; pourveû qu'on luy rendît Herman. Le Duc accepta la condition; diſant ſeulement, qu'il ne vouloit rendre ſon priſonnier qu'au mont-Gargan, où il iroit avec Bacelard; & que là Herman luy ſeroit remis entre les mains. Bacelard, ſur cette parole à quoy il ne faiſoit pas aſſez d'attention, ſortit de la ville, & la rendit à Guiſcard, à la ſuite duquel il fut quelque tems; mais ne voyant pas qu'on prît trop le chemin du Mont-Gargan, il preſſa ſon Oncle d'y venir accomplir ſa promeſſe; à quoy Guiſcard répartit ſelon le génie qu'on reproche, peutêtre injuſtement à ſa Nation, mais qui dans le fond *Malat. lib. 2.*

étoit un peu le ſien : *Je vous ay bien promis d'aller avec vous au Mont-Gargan, y remettre vôtre frere entre vos mains ; mais j'ay des affaires, qui m'empêcheront d'ici à plus de ſept ans, de faire ce voyage.* Bacelard qui ſe vit joüé ainſi, en fut picqué juſqu'au vif ; il fit au Duc mille reproches ; & le quittant avec un extrême dépit, ſe retira auſſi-tôt en Calabre, où il ſe fortifia dans le Château de ſainte Agathe ; on l'y vint encore attaquer, & il s'y deffendit encore vigoureuſement ; de ſorte qu'on ne prit la place cette fois, qu'en luy mettant Herman entre les mains ; ils en ſortirent tous deux comme pour ſe retirer à Conſtantinople ; mais auparavant ils ſuſciterent d'autres affaires à leur Oncle, à l'occaſion de celles qu'il s'attira luy-même un peu mal à-propos, avec le Pape Gregoire ſeptiéme.

En effet aprés que Roger fut retourné en Sicile ; le Duc accompagné du Comte d'Averſe, qui luy avoit aidé à la conquête de Salerne, voulut pourſuivre Giſulphe dans la Campanie, où il s'étoit retiré ſous la protection du Pape. On ne voit pas bien quelle raiſon en avoit Guiſcard ; mais ſoit qu'il prétendît avoir receu de nouvelles inſultes de ce jeune Prince, ſoit qu'il jugeaſt qu'une partie de la Campanie fût de la dépendance de Salerne ; cette entrepriſe n'en parut pas moins une eſpéce d'attentat contre le ſaint Siége ; ainſi quelque ſoin qu'il prît avant que de ſe mettre en marche, d'aller luy-même au Mont-Caſſin, recommander aux prieres des Religieux, le ſuccés de ſes armes : ſon deſſein étoit trop mal conçû, pour avoir une bonne iſſuë. Dés qu'on eut à Rome la nouvelle que luy, & Richard avançoient ſur les ter-

Bar. ad an. 1074. Greg. 7. l. ep. 1. 7. 25.

Oſt. l. 3. c. 44.

res de l'Egliſe; Gregoire ſeptiéme qui fut de tous les Papes le moins d'humeur à ſouffrir une pareille entrepriſe ; commença par excommunier dans un Concile qui ſe tint à Rome, ces deux Princes, & leurs adhérans; mais voyant bien qu'eux de leur côté, ne ſeroient pas trop d'humeur à s'étonner de l'excommunication ; il employa en même-tems un moyen plus efficace. Il envoya contre eux une bonne Armée, qui leur fit rebrouſſer chemin tout d'un coup ; & au lieu de paſſer plus avant, ils vinrent rabattre ſur les villes de Bénevent, & de Naples. Le Duc aſſiégea la premiere, & le Comte d'Averſe la ſeconde. Ni l'un ni l'autre de ces deux ſiéges ne réüſſit. Ce n'eſt pas que le Comte d'Averſe ne donnât de violentes attaques à la ville de Naples; il ſembloit même qu'elle fût à l'extremité ; &

les habitans n'eſperoient plus de ſecours que du Ciel, & de ſaint Janvier leur Patron dont ils publient avoir éprouvé mille fois l'aſſiſtance miraculeuſe en de pareilles conjonctures. Auſſi rapporte-t-on que ce Saint accompagné de pluſieurs autres, parut aux yeux du Comte d'Averſe combattre les armes à la main, en faveur de la ville; & que ce Prince le prenant pour l'Archevêque de Naples luy fit de grands reproches: luy diſant, *Quel équipage pour un Eccleſiaſtique, & pour un Prélat, d'être revêtu d'un Caſque, & de manier une Lance; au lieu d'être dans vôtre Egliſe à faire les fonctions Sacrées?* Sur quoy il fut répondu au Prince: *Sçachez que l'Archevêque de Naples, eſt malade dans ſon lit depuis long-tems. Penſez donc qui eſt le Prélat en armes, à qui vous vous adreſſez; & apprenez ſeulement que ſaint Jan-* *Leo. Oſt. l 3.*

vier a toûjours protegé cette ville. Quelle que pût être cette viſion, elle fut confirmée par l'évenement. Richard n'en tint pourtant alors aucun compte; car il pourſuivit le ſiége avec plus d'ardeur qu'auparavant ; mais peu de tems aprés, il vint à tomber malade, & mourut ; ayant apparemment demandé grace au Pape, puiſqu'on marque expreſſément qu'il avoit receu l'abſolution des cenſures qu'il avoit encouruës. Jourdain ſon fils qui luy ſucceda dans les principautez de Capouë, & d'Averſe, ne tarda guere à lever le ſiége de Naples ; prenant entierement les interêts du Pape contre ceux du Duc Robert, qui d'ailleurs éprouvoit tous les jours la jalouſie de ſes envieux, & de ſes ennemis.

Leo Oſt. ibid

1676. Les Alliances honorables qu'il contracta, furent en particulier l'occaſion d'une guerre civile contre luy : il avoit déja marié une

de ſes Filles, au Fils de l'Empereur Michel Ducas, nommé Conſtantin, qui étoit un Prince ſi beau, & ſi bien-fait; que la Princeſſe Anne Comnene, ne fait point difficulté de l'appeller un Chef-d'œuvre de la main de Dieu; elle ne peut même retenir ſon indignation contre l'Empereur Michel, d'avoir donné un fils ſi accompli à la fille d'un homme comme Robert, qu'elle traite de miſerable brigand. Enſuite de ce Mariage, un des plus riches, & des plus illuſtres Seigneurs d'Italie, nommé le Marquis Axon, étoit venu trouver le Duc, & le ſupplier de donner pour Epouſe à ſon fils, une autre de deux ou trois de ſes filles qui luy reſtoient. La choſe s'étoit faite, & les nopces s'étoient celebrées avec magnificence; mais un peu aux frais des Seigneurs Normands: la coûtume du païs étoit alors, de faire

Ann. Com.

1077.

App. l. 3. p. 31.

des preſens conſiderables aux mariez ; & le Duc avoit pris ſoin de la faire obſerver fort exactement. Cette conduite parut une eſpéce d'exaction ; comme elle ſe trouva dans les conjonctures où il étoit broüillé avec le Pape, ce fut un prétexte de faire une ligue pour l'accabler. Les principaux chefs étoient Jourdain Prince de Capouë, Pierre de Trani, Bacelard, & quelques autres Seigneurs, qui firent ſoulever pluſieurs villes en leur faveur. Pierre rentra dans Trani, & Argirius beau-frere de Bacelard & qui commandoit dans Bary, luy rendit cette Place. Au milieu d'une révolte ſi étenduë & ſi animée, la ville de Giovanezzo ſignala ſa fidélité envers le Duc, bien loin de ſe laiſſer emporter par l'exemple, & par les ſollicitations des villes de Bary, de Trani, de Corretto, d'Andria, & de Buxilia ; elle ne fut jamais ébranlée ; elle

Inveg. ad ann. 1077.

ſoutint vigoureuſement l'attaque des rebelles, qui vinrent l'aſſiéger par mer, & par terre; attendant toûjours le ſecours de ſon Prince. Comme il ne venoit pas aſſez-tôt: le Gouverneur trouva le ſecret d'y ſuppléer par un ſtratagême; il fit ſortir un homme de la ville, qui alla à Bétonte, répandre le bruit que Roger, ſecond Fils du Duc, arrivoit inceſſamment avec une armée formidable. Cette nouvelle revint bien-tôt dans le camp des aſſiégeans, & avec tant de ſuccés; qu'elle y jetta l'effroy, & fit prendre à la plus grande partie d'entr'eux, le parti de ſe retirer.

D'un autre côté le Duc avançoit luy-même effectivement, & rappelloit pluſieurs chefs des rebelles, tantôt par des promeſſes, tantôt par des menaces, & tantôt par la force; ce qui luy donna moyen de faire entrer une

bonne troupe de Cavalerie dans Giovanezzo; il vint enſuite du côté de Bary. Bacelard étoit ſorti de cette Place, avec un grand nombre d'habitans fort reſolus à faire des merveilles ſous ſa conduite; mais ils ne peûrent l'empêcher d'être bleſſé griévement d'un coup de Lance, qui perça ſon caſque, & qui le mit hors de combat. Tous ſes gens déconcertez, furent obligez de ſe retirer confuſément, & avec précipitation dans la ville. Cette victoire étoit importante. Le Duc publia auſſi-tôt qu'il vouloit inceſſamment en venir partager la joye, avec ſes fidéles Sujets de Giovanezzo: il y vint effectivement; pour ſe rendre plus aimable à toutes les villes de ſon parti, par la ſenſibilité de la reconnoiſſance qu'il témoigneroit à celle-cy. Quand il en approcha, les habitans ſortirent en foule au devant de luy: & dés qu'il les ap-

perceut il deſcendit de cheval pour les recevoir ; il leur fit mille remercimens de leur zele ; embraſſant les uns, ſerrant la main aux autres, marquant à tous toute ſorte de tendreſſe, & les comblant de loüanges ſur la fermeté, & la valeur qu'ils avoient montrée ; il leur donna encore des preuves plus efficaces de ſon affection, en les déchargeant de la moitié des ſubſides qu'ils luy devoient payer ; & les quitta enſuite, pour aller pourſuivre le reſte des rebelles.

A meſure qu'il avançoit il reprenoit les Places où ils s'étoient retirez. Une de celles où il trouva le plus de reſiſtance, fut Aſcoli. Ce qui neanmoins ne l'arrêta pas. Baudoüin étant ſorti de cette ville avec une troupe de Cavaliers, afin de le ſurprendre ; fut pris luy-même, & mis aux fers. Guidilon beau-frere de Bacelard étoit demeuré dans la Place, &

ſ'opiniâtra à la deffendre ; mais étant forcé à la fin de ſe rendre, il fut rigoureuſement puni ; on luy fit crever les yeux, & ſubir un autre ſupplice plus cruel, & plus honteux; pour l'empêcher de mettre jamais au monde, des enfans ſucceſſeurs de ſa rébellion.

Le Duc jettant ainſi la terreur de toutes parts ; étoit ſur le point d'aller faire tomber le poids de ſon reſſentiment ſur Jourdain Prince de Capoüe : mais celuy-cy détourna l'orage, envoyant demander grace pour luy. Ce fut Didier Abbe du Mont-Caſſin, dont nous avons déja parlé, & qui avoit de grandes liaiſons avec le Duc, qui fut employé dans cette negotiation. Guiſcard ſe laiſſa gagner volontiers ; accordant à la conſideration de l'Abbé, une paix qu'il étoit luy-même ravi de faire, pour diminüer de plus en plus le nombre

Oſt. l. 3. c. 44.

nombre de ſes ennemis. Incontinent aprés il revint dans la Poüille fondre ſur une place qu'Amicus un des principaux conjurez avoit trés-bien fortifiée ; il la gardoit avec une bonne cavalerie, dont il ſe ſervoit ſelon l'uſage de ce tems-là, pour faire des ſorties frequentes ; il en fit une trés malheureuſe, où ſes Cavaliers furent taillez en piéces par l'armée de Robert, & il ne ſe ſauva que le fils d'Amicus ; qui fut enfin obligé luy-même, de chercher ſon ſalut dans la miſericorde du vainqueur. Elle ne ſe refuſoit point à ceux qui la demandoient de bonne foy ; ainſi quelque ſujet de mécontentement que Robert eut de ſes propres Neveux enfans de Godefroy, qui avoient été les principaux chefs de la rebellion ; il les receut encore avec bonté dans le même tems: parce qu'ils vinrent ſe jetter à ſes pieds comme avoit fait

Amicus ; c'eſt par là qu'il fut en état de ſe rendre maître une ſeconde fois de Bary, la plus conſiderable des Places qui s'étoient revoltées.

En effet à peine en eut-il commencé le ſiége, qu'Argirius qui en étoit Gouverneur, & qui étoit beau-pere de Bacelard ; fit entendre à ſon gendre, que le meilleur party pour eux, étoit de ſe ménager une paix favorable. Bacelard qui n'écoutoit que ſes anciens & ſes aveugles reſſentimens, refuſant d'y conſentir : Argirius ſuivit de plus ſages conſeils ; & pour reparer l'ingratitude, avec laquelle il s'étoit revolté contre le Duc ſon Prince legitime, & ſon bien faicteur, qui luy avoit autrefois confié le Gouvernement de cette Place ; il luy en ouvrit les portes, & rentra parfaitement dans ſon devoir. Le Duc en uſa dans cette occaſion avec ſa cle-

mence ordinaire ; Bacelard fut le ſeul qui n'en voulut pas profiter autant qu'il auroit pû, & il aima mieux ſe retirer dans la Grece : où il mourut ſous le regne, & ſous la protection de l'Empereur Alexis Comnene.

Aprés ſon départ, la ligue ayant perdu le plus conſiderable de ſes Chefs ; les villes de Trani, & de Tarente ne tarderent guere à ſe rendre. Ainſi le Duc, avec une valeur, & une habileté qui n'ont peut-être jamais été ſi heureuſement reünies, que dans ſa perſonne ; remit plus abſolument que jamais ſes anciens Etats ſous ſon obeïſſance : tandis que le Comte Roger en Sicile travailloit depuis quatre ou cinq ans, à reduire ſous ſa puiſſance, les Sarraſins leurs anciens & communs ennemis.

Peu de tems aprés la priſe de Salerne, il avoit repaſſé dans cette 1074.

Mal.l.3.c.27 Iſle ; & toûjours rempli du deſſein de venger la mort de Serlon ſon neveu : il étoit venu ravager le païs autour de la ville d'Enna. Pour la harceler de plus en plus, il avoit fait élever ſelon la methode de ces tems-là, une forteresſe ſur la montagne de Catalaxibet d'où l'on battoit vigoureuſement la Place : à quoy les Sarraſins ne trouverent point de meilleur remede qu'une puiſſante diverſion ; ils engagerent le Roy de Tunis Prince de leur nation, à envoyer un nombre conſiderable de ſes vaiſſeaux qui piratoient dans la Méditerranée, tomber ſur la Sicile & ſur la Calabre. Ils vinrent deſcendre à Nicotra, la veille de la fête de ſaint Jean au mois de Juin. C'étoit prendre trés-bien ſon tems. Car les Chrêtiens gardoient exactement alors une coutume, dont nous voyons encore quelques reſtes ; de celebrer

ce jour avec de grandes réjouïſſances. Les habitans de Nicotra avoient outré la ſolemnité : ayant tous bû à l'excés. Et ceux qui devoient faire la garde, ſe trouverent enſevelis dans le vin, & dans le ſommeil : Les Barbares les ſurprenant en cet état : les égorgerent, tuerent une grande partie des habitans, firent les autres Captifs, emmenerent juſqu'aux femmes & aux enfans, emporterent dans leurs vaiſſeaux tout ce qu'ils voulurent du pillage, mirent le feu à la ville, & ſe retirerent en pleine mer. Le lendemain ils eurent encore la hardieſſe de revenir ſur le rivage, vendre quelques uns des eſclaves qu'ils avoient faits, qui étoient le moins en état de les ſervir ; aprés quoy ils retournerent triomphans en Afrique.

Le ſuccés de cette victoire fut un attrait, pour en pretendre une ſem- 1075. *Malat. l. 3. c. 9.*

blable l'année ſuivante ; ayant donc fait d'auſſi beaux preparatifs, ils vinrent rôder autour de la Sicile, aborderent à Mazaire, & aſſiegerent la ville avec une grande multitude de leurs gens ; ils la prirent ſans beaucoup de peine ; parce qu'elle n'étoit point fortifiée. Mais la Citadelle ſe defendit ſi vigoureuſement qu'on trouva moyen d'y faire entrer le Comte Roger qui étoit accouru ſecretement, avec une troupe de ſoldats choiſis. La chaleur des infidéles s'étant un peu rallantie ; il prit le tems pour venir du Château fondre ſur eux dés le grand matin, & avant qu'ils fuſſent bien éveillés. Ils ne laiſſerent pas de ſe defendre d'abord ; mais le Comte les faiſant enfin plier ſous ſes coups ; força tout ce qui luy reſiſtoit, mit le reſte en fuite, fit priſonnier le neveu du Roy de Tunis, & pourſuivit les

Fuyards l'épée à la main juſqu'à la mer ; les Sarraſins ſe rembarquerent en trés-petit nombre, avec un ſuccés bien different de celui qu'ils s'étoient promis, & qu'ils avoient eû l'année précedente : éprouvant ainſi la maligne bizarrerie de la fortune, qui ne ſe montre quelquefois favorable que pour faire ſentir ſes plus violens revers à ceux qui ont compté ſur elle.

Roger qui fut un des Princes de ſon ſiécle, qui ſceut mieux la ménager, voyoit l'importance de le faire à l'égard des Sarraſins. Car à force de combattre des ennemis auſſi vaillans, & auſſi habiles que les Normands ; ils commençoient de montrer une partie de leur valeur, & de leur habileté. C'eſt pourquoy le Comte étant obligé de paſſer en Calabre pour quelques affaires preſſées ; ne voulut pas que les ſiens ſe com-

miſſent en ſon abſence avec les Barbares. Il nomma à ſon départ pour commander en ſa place, Hugues de Gircée ſon gendre; ce fut le premier qui porta le nom de Vice-gerent de la Sicile; & il meritoit bien cet honneur. Il étoit d'une des premieres maiſons du Maine, bien fait, & fort brave de ſa perſonne, habile & entendu dans la guerre; mais quoy qu'il eût toutes ces belles qualités, on ne laiſſa pas de luy défendre, & avec raiſon, d'entreprendre de luy-même aucune expedition : Bernavet Emir de Syracuſe, & de ce reſte de Sarraſins qui étoient encore en Sicile; ayant par ſes ruſes, & par ſon courage dequoy ſe faire craindre aux plus experimentez Capitaines. L'ambition qui aveugle toûjours, & particulierement les jeunes gens, empêcha Hugues d'obeïr fidelement à cet ordre; il

brûloit d'envie de ſe ſignaler par quelque action illuſtre avant le retour de Roger. Il en propoſa le projet à Jourdain fils naturel du Comte, qu'on avoit fait Gouverneur de Trani : afin de garder la Comteſſe qui y étoit demeurée ; & il le trouva plus ardent que luy-même à faire un coup d'éclat. Ces deux jeunes guerriers ſe joignirent pour aller courir & ravager le païs, depuis Trani juſqu'à Catane. Bernavet qui en eut avis, voulut profiter de cette temerité, & vint ſe mettre en embuſcade proche de Catane ; il envoya ſeulement une trentaine de ſes gens voltiger en païs découvert, comme pour faire inſulte à la ville : cependant rebrouſſant chemin, ils feignirent de prendre la fuite, dans l'intention d'attirer les Princes hors de la Place ; l'artifice reüſſit comme ils le pretendoient. Hugues & Jour-

dain ſortirent avec impetuoſité ; ayant preveû une partie des choſes que la prudence demandoit d'eux, & en oubliant une autre partie eſſentielle ; ainſi qu'il arrive d'ordinaire aux jeunes gens, qui ont du merite avec trop de feu. En effet ils avoient envoyé reconnoître les endroits où ils ſoupçonnoient qu'il pourroit ſe trouver des embûches ; mais ſans s'arrêter davantage, ils s'étoient laiſſé emporter à l'ardeur de pourſuivre les trente avanturiers : ceux-cy feignoient plus que jamais de craindre, & fuyoient à bride abbatuë ; faiſant divers tours & retours, & avançant inſenſiblement vers le lieu de l'embuſcade : dés qu'ils y furent, les Sarraſins ſortirent en foule, ſe mettant juſtement entre ceux des Normands qui pourſuivoient les trente ſoldats, & ceux qui étoient allez à la découverte de l'embuſcade, & qui

étoient fort au delà. Les uns ſe voyant ainſi coupez, & hors d'état de rejoindre leurs compagnons; n'eurent point d'autre party à prendre, que de s'enfuïr à Paternion: les autres furent obligez de ſoûtenir le combat en quelque petit nombre qu'ils fuſſent; mais aprés s'être battus juſqu'à l'extremité, il fallut enfin ſuccomber à la multitude. Hugues y fut tué, à la tête de pluſieurs de ſes gens. Jourdain trouva heureuſement le moyen de s'échapper avec peu des ſiens, & ſe retira à Catane; tandis que Bernavet rentroit dans Syracuſe plein de ſa victoire.

Le Comte apprenant cette fâcheuſe nouvelle, ne voulut pas en laiſſer long-tems la joye à Bernavet; il revint auſſi-tôt ſuivi d'une bonne armée, & allant attaquer le fort de Zotica qui étoit aux infidéles, le renverſa de fond en

comble, & fit égorger tous les hommes qui s'y trouverent ; envoyant leurs femmes & leurs enfans en Calabre pour y être vendus comme Eſclaves : cette vengeance, quelque terrible qu'elle fut, n'étoit pas encore aſſez grande pour ſatisfaire à la douleur qu'il reſſentit de la mort de ſon gendre. Il parcourut le païs ennemi, juſques prés de Noto ; brûlant & ravageant tout, & même les bleds qui étoient alors dans leur maturité : ce qui mit cette année une eſpece de famine par toute la Sicile.

Malat. l. 3. c. 10. Faſel. l. 7. Maurolic. Bonfig. & alii.

1076. Pour profiter de la miſere où elle étoit reduite, & pour achever au plutôt de s'en rendre entierement maître ; le Comte fit préparer une belle flotte, avec laquelle il vint aſſiéger Trepani.

1077. Jamais il n'avoit eû une Armée ſi brillante, ſoit pour la magnificence des équipages, ſoit pour

Malat. l. 3. c. 11.

la fleur de la jeune nobleſſe qui y étoit en fort grand nombre : tout cet éclat venant à paroître devant la ville, ébloüit les habitans; effraiez d'ailleurs par le bruit des trompettes qu'on faiſoit retentir de toutes parts ſur mer, & ſur terre, avec de grand cris de joye. La ville fut de la ſorte ſerrée de fort prés; cependant on n'avoit pû l'entourer du côté d'une langue de terre qui étoit trés-fertile. Les habitans y faiſoient paître leurs troupeaux, & ſortoient de la ville en grand nombre tous les matins, pour y faire la garde. Jourdain conſidera cet endroit comme le plus propre à luy acquerir une gloire aſſurée. Il ne crut pas même avoir beſoin d'un commandement de ſon pere dans le deſſein qu'il meditoit; ſe flatant au contraire de rendre le ſuccés d'autant plus agréable qu'il auroit été moins attendu. Seule-

ment il prend de nuit quelques barques, avec un petit nombre de ſes plus braves ſoldats ; & va dans la Péninſule, ſe cacher en des fonds couverts de broſſailles. Dés que le jour parut, les habitans vinrent confuſément à leur ordinaire, amener leurs troupeaux ; Jourdain les chargea ſubitement & les mit en fuite : quand ils furent rentrez dans la ville, juſqu'aux portes de laquelle ils avoient été conduits, ils déterminerent tous leurs Concitoiens à venir en foule ſe venger, & reprendre leurs troupeaux : le grand nombre de gens qui ſortirent, ne ſervit qu'à faire un plus grand nombre de vaincus. Le Prince Jourdain les ayant apperçûs, les laiſſa approcher juſqu'à un endroit, où il étoit encore poſté avantageuſement ; & où ils alloient ſe jetter ſur le butin ; il les prevint, & ſe jetta ſur eux avec tant

de courage & de bonheur, qu'il en tailla en pieces la plus grande partie, diſſipa tous les autres, fit gayement embarquer le butin, & retourna triomphant vers le Comte. Il fut receu avec les applaudiſſemens que meritoit ſon action, bien qu'elle n'eût pas été faite dans toutes les regles; mais les coups d'avanture étoient alors toûjours eſtimez, dés qu'ils étoient heureux: & celuy-cy fut ſi favorable, qu'il contraignit la place de ſe rendre.

Le Comte y étant entré, la fortifia; & de là portant ſes armes victorieuſes dans le païs d'alentour, il prit d'emblée juſqu'à douze petites Places qui reſtoient aux Sarraſins en ces cantons; il les diſtribua à douze Seigneurs de ſa ſuite, qui meritoient le plus d'être recompenſez, & qui furent les douze premiers Barons de Sicile: payant à proportion le ſer-

vice de tous les autres.

Malat. eod. lib. c. 12. Ses manieres liberales, & genereuſes, luy furent utiles, non ſeulement auprés des ſiens : mais encore chez les ennemis ; quelques-uns de ceux-cy, faiſant la comparaiſon de la douceur de ſa conduite, avec la dureté de leur Emir de Caſtel-Nuovo nommé Bechus ; reſolurent de ſecoüer un joug qui leur étoit inſupportable, & de paſſer ſous l'obeïſſance de Roger, qui leur ſembloit ſi avantageuſe. Un ſimple Meûnier executa ce projet ; il avoit été particulierement maltraité par Bechus, qui pour une cauſe fort legere, luy avoit fait donner mille coups en ſa preſence, & luy avoit ôté ſon bien. Cet homme quoyque d'une condition baſſe, & d'une éducation groſſiere ; devint ingenieux par ſon reſſentiment ; il trouva le ſecret de s'attacher pluſieurs complices, avec leſquels il

ſ'empara un ſoir les armes à la main, d'une hauteur qui étoit ſur les murs de Caſtel Nuovo, & qui dominoit la Place. Il envoya en même tems dire au Comte ce qu'il avoit fait; que c'étoit uniquement pour luy, & qu'il attendoit ſon ſecours pour battre la ville, & la forcer. Le Comte ne perdit pas une ſi belle occaſion, & ſe mit auſſi-tôt en marche. Bechus en ayant eu le vent; fit tout ſon poſſible, afin de regagner par beaucoup de promeſſes & de flatteries, l'eſprit du Meûnier. Mais les voyes de douceur, qui ſont ſi capables d'empêcher un grand mal, quand elles ſont de ſaiſon; ne font que l'augmenter en d'autres conjonctures. Le Meûnier jugeant que les honnêtetés du Gouverneur étoient l'effet de ſa crainte, en devint plus fier; il voyoit les troupes Chrétiennes ſous ſes yeux; & dés qu'elles fu-

rent ſous les murs de la ville, il s'affermit plus que jamais dans ſon premier deſſein; par les conditions avantageuſes qu'on luy fit, & par l'air engageant avec lequel le Comte luy parloit du bas des murailles. Cependant quoy qu'on approchât aiſément de la Place, du côté où étoit le Meûnier avec ſes gens; les portes en étoient aſſez bien gardées: il fallut faire monter quelques ſoldats des plus reſolus, par des cordes, que leurs jettoient ceux qui étoient ſur la hauteur. Bechus prit auſſi-tôt l'allarme, deſeſpera de pouvoir garder la Place davantage, & en ſortit précipitamment avec tout ce qu'il pût emporter. Les habitans ne tarderent pas à capituler avec le Comte, qui leur donna à tous, & particulierement au Meûnier qui l'avoit ſi bien ſervy, de grandes marques de ſa bienveillance & de ſa liberalité; il continua toû-

jours avec le même ſuccés, d'avancer, & d'affermir ſes conquêtes dans l'Iſle, ce qui parut particulierement au ſiége de Taormine.

Il entoura cette Place de vingt-deux Forts; rempliſſant de hayes & de pierres tous les intervalles; tellement que rien ne pouvoit approcher de la Place par aucun endroit. Cette invention qui étoit ſi nouvelle alors, & ſi bien entenduë; penſa neanmoins lui être tres-funeſte: quelques ſoldats de la ville en étant ſortis ſecrettement, s'étoient venus cacher dans les lieux les plus enfoncez de ces broſſailles; attendant qu'il vint à paſſer, pour faire la ronde ſelon ſa coûtume: il paſſa bien-tôt en effet, n'étant ſuivi que d'un trés-petit nombre des ſiens. Les ennemis s'avançoient déja à petit bruit pour ſe jetter ſur luy; & ils l'euſſent tué, ſi un 1078.

Malat. l. 3. Faſel. l. 7.

brave Breton nommé Eviſande qui l'accompagnoit, entendant quelque bruit ſourd, & ſe doutant de la choſe ; ne ſe fût mis ſur le champ entre le Comte & les Sarraſins. Pendant que Eviſande ſoutint le choc aux dépens de ſa propre vie ; Roger eut le loiſir d'échapper à un des plus grands perils qu'il ait jamais eſſuyez. Les gardes de ſa ſuite s'étant auſſi tôt aſſemblez, chargerent avec fureur les infidéles, les pourſuivirent bien loin, & paſſerent au fil de l'épée ſans diſtinction tout ce qu'ils rencontrérent de Sarraſins ; pour venger ainſi la mort du fidéle Eviſande, & les punir de l'infame aſſaſſinat qu'ils avoient tenté de faire. Le Comte marqua d'ailleurs ſa reconnoiſſance par des manieres plus Chrétiennes, à celuy qui luy avoit ſauvé la vie, par ſa mort : luy faiſant faire en de magnifiques funeraılles, des prieres publiques,

& ſolemnelles ; comme il auroit fait à un Prince de ſa propre maiſon.

Ces nouveaux ſuccés irriterent l'eſprit des Sarraſins ; & quelques-unes de leurs Places qui s'étoient déja ſoumiſes aux Chrétiens, prirent ce tems pour ſe révolter. La ville d'Aci ou d'Iaci ſe déclara la premiere ; refuſant ouvertement de payer le tribut accoûtumé. Roger luy envoya d'une maniere pleine de bonté, repreſenter le tort qu'elle ſe feroit à elle méme ; ſi elle l'obligeoit d'en uſer à ſon égard avec violence : qu'il s'étoit fié à elle, juſqu'à la laiſſer ſe gouverner à ſon gré, & que ſi elle ſe faiſoit prendre de force, elle appeſantiroit cruellement ſon joug. Les habitans, bien loin d'avoir égard à ces remontrances, en devinrent plus inſolens ; perſüadez qu'on ne vouloit les gagner par la douceur, que parce qu'on ne

1079. *Malat. l. 3. c. 20. Inveg.*

pouvoit les réduire par la force. En effet, outre que leur ville étoit fort peuplée, & contenant plus de neuf mille familles, qui avoient reſolu de ſe défendre juſqu'à l'extremité; elle étoit ſituée ſur le haut d'un Rocher preſque inacceſſible : pour donner ſeulement la commodité d'entrer, & de ſortir; il avoit fallu tailler dans la pierre vive, un chemin trés-étroit ; il étoit couvert de côté & d'autre d'une forte muraille, & fermé d'une groſſe porte qui empêchoit qu'on ne prît le chemin entre l'un & l'autre mur : d'ailleurs le circuit de la montagne étoit trop vaſte pour l'entourer de ſoldats ; & l'on ne pouvoit jetter rien dans la Place qui pût incommoder les habitans. Ils ſe retiroient avec une grande quantité de troupeaux, & d'autres munitions dans de grandes cavernes qui étoient au deſſous de leurs maiſons, & qu'on

Inveg. ad Ann.

1079.

dit être celles de l'ancien Géant Aci. Ils avoient même le ſecret d'en ſortir par des chemins ſouterrains & inconnus ; pour aller chercher des proviſions dans la campagne: ce qui ſembloit les mettre à couvert de la famine ; ainſi tout ce que le Comte put faire alors, fut de ſe rendre maître de quelques Forts aux environs, & d'y en élever quelques autres. Il en laiſſa le commandement à ſes nouveaux Barons : leur donnant ordre en même-tems de faire un affreux ravage dans tout le païs d'alentour, & d'empêcher qu'il n'approchaſt rien qui pût entrer dans la Place : ce party qui étoit le meilleur, ou même l'unique à prendre dans les conjonctures, luy donna le tems d'aller faire une autre expedition en Calabre, contre la ville de Ciraſſea, laquelle s'étoit auſſi mutinée ; il la força incontinent à rentrer dans le

devoir, & cet exemple fit impreſſion ſur les habitans d'Aci, qui commençoient d'ailleurs à manquer de vivres, & qui déſeſperoient d'en pouvoir tirer de la campagne ; ils jugerent bien que leur opiniatreté ne feroit plus que prolonger leur miſere, & qu'ils ſeroient pris tôt ou tard par famine ; voyant eux-mêmes faire de toutes leurs moiſſons un épouvantable incendie. Ils députerent donc inceſſamment vers le Comte, pour le ſupplier qu'on ne paſſât point plus avant à ruiner le païs, & qu'ils étoient preſt à ſuivre avec docilité toutes les loix qu'il luy plairoit de leur impoſer. Il leur fit grace encore ; mais aux conditions qu'il jugea les plus propres pour ſe les attacher inviolablement. Ce qui les mit dans la diſpoſition de prendre part auſſi bien que tous ſes autres ſujets, à un honneur éclatant qu'il receut alors. Raimond

Raimond Comte de Provence charmé de la réputation du Comte de Sicile, rechercha ſon alliance avec empreſſement, & luy envoya une ſuperbe Ambaſſade, pour demander en mariage ſa fille nommée Mathilde qu'il avoit eûe de ſa premiere femme. Roger n'eut pas de peine à y conſentir. L'affaire fut inceſſamment concluë. Raimond en eut tant de joye ; que pour rendre la fête plus celebre, il vint luy-même en Sicile avec un magnifique cortege, épouſer la Princeſſe, & marquer ſa réconnoiſſance au Comte Roger qui augmentoit ainſi de jour en jour la gloire de la Nation Normande en Sicile. Le Duc ſon frere ne l'augmentoit pas moins au dedans de l'Italie, & au dehors ; contre l'Empereur d'Occident, & contre l'Empereur d'Orient, deſquels il triompha pluſieurs fois de la maniere la plus

éclatante, & dans l'eſpace de peu d'années à l'occaſion que nous allons dire.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE
DU ROYAUME
DE
SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE CINQUIEME.

LE Pape Gregoire ſeptiéme, ſi connu par l'ardeur qu'il avoit pour les interêts du Saint Siége, s'étoit fortement broüillé avec Henry Roy de Germanie, & depuis Empe- *App. l. 4. Sigon.*

reur au ſujet des inveſtitures, & de quelques déreglemens conſiderables que ce Prince ſembloit authoriſer en Allemagne. La choſe étoit allée ſi loin, que le Pape ayant aſſemblé un Concile à Rome ; il y avoit excommunié Henry, & même l'avoit déclaré déchû de l'Empire : proclamant Empereur en ſa place Rodolphe Duc de Suaube, dont les Saxons embraſſerent hautement le party. Henry touché juſqu'au vif de l'injure qu'on luy faiſoit, marcha auſſi-tôt contre Rodolphe ; le défit en une ſanglante bataille, où il demeura plus de trente mille Saxons ; & fit créer incontinent au Conciliabule de Mayence le 23. de Juin un Antipape, ſous le nom de Clement 3. qui fut Guibert Archevêque de Ravenne.

Par une providence toute particuliere, comme le dit Baronius,

& par une conduite du Pape trés-adroite, comme il eſt aiſé de le juger; Gregoire peu de jours aprés la creation de l'Antipape, s'étoit réconcilié fort à propos avec Robert Guiſcard tout excommunié qu'il fût depuis ſept ans, au ſujet de la guerre qu'il avoit faite ſur les terres de l'Egliſe à Giſulphe de Salerne. Ce n'eſt pas que Robert n'eût envoyé d'abord pluſieurs fois des Ambaſſadeurs à Rome, pour faire lever la cenſure; mais ſoit qu'on doutaſt de ſon repentir, ou qu'on en exigeaſt des marques qu'il n'étoit pas reſolu de donner: Le Comte ſon frere avoit été abſous en 1076. de l'excommunication qu'ils avoient encouruë de compagnie, ſans que le Duc parût davantage ſe mettre en peine de l'être luy-même; en effet le Pape le luy avoit offert alors écrivant à Arnaud Evêque d'Acheronte; que ſi le Comte Ro-

Bar. ad Ann. 1071. & 1076. & 1078.

Greg. Ep. l. 7. in principio & l. 9. ſcitote Guiſcardum ſæpe ſupplices legatos ad nos mittere

ger parloit de faire abſoudre le Duc ſon frere : on répondît que la porte de la miſericorde Romaine étoit ouverte à tout le monde. Quoy qu'il en ſoit le Duc étoit encore excommunié en 1080. ce qui n'empêcha pas le Pape de communiquer, & de faire alliance avec luy ſans ſcrupule contre l'Empereur Henry.

Guillaume de la Poüille rapporte que pour traiter plus ſeurement enſemble, le Pape & le Duc s'aboucherent en ſecret à Bénevent, & que pour gagner davantage ce dernier, on parla de luy mettre la couronne Imperiale ſur la tête; mais ſans nous arrêter à cette circonſtance qui ne paroît pas aſſez ſeure: il eſt vray que Robert correſpondit avec generoſité, & avec pieté aux deſirs du Pape : oubliant aiſément dans l'occaſion qu'on luy fourniſſoit d'avancer la gloire de l'Egliſe, &

la ſienne propre, les ſujets de chagrin qu'on luy avoit donnez auparavant ; il fit donc le ſerment de fidelité, & l'hommage que l'on exigeoit de luy pour les terres qu'il poſſedoit, & qu'il reconnoiſſoit relever du Saint Siége. Le Pape auſſi luy en donna une nouvelle inveſtiture, & leva authentiquement toutes les excommunications portées autrefois contre luy: l'engageant ſeulement à promettre en particulier de donner du ſecours au Saint Siége ; afin de repouſſer les violences où l'on prévoyoit aſſez qu'en devoit venir Henry quatriéme.

Le Duc promit tout ce qu'on ſouhaitoit ; mais il fit de ſon côté une propoſition à ſa Sainteté, à quoy elle ne pouvoit pas refuſer de conſentir. C'eſt qu'il prétendoit auparavant faire une expédition en Orient, à quoi il ſe tenoit engagé par honneur, & par

juſtice ; aprés laquelle il ſeroit encore plus en état de ſervir l'Egliſe Romaine : voici dequoy il s'agiſſoit.

Le Duc avoit marié, comme nous avons veû, ſa fille nommée Helene à Conſtantin fils de l'Empereur Michel ; elle étoit tombée depuis, dans un excés étrange de miſere. Nicephore Botoniate avoit chaſſé Michel de l'Empire, confiné toute ſa famille dans un Monaſtere, & rendu eunuque Conſtantin ſon fils mary de la Princeſſe Helene. Une injure ſi cruelle retomboit ſur le Duc Robert ; il ne pouvoit pas manquer de la reſſentir ; & d'ailleurs il voyoit avec un plaiſir ſecret l'occaſion de porter ſes armes en Orient. C'eſt pourquoy il écouta favorablement un Grec qui parut à ſa Cour vers ce tems-là, qui ſe diſoit l'Empereur Michel, & qui racontoit comment il s'é-

toit échappé du Monaſtere dans lequel on l'avoit jetté ; en haine ſeulement, à ce qu'il aſſuroit, de l'alliance qu'il avoit contractée avec les Normands.

Le Duc fit rendre à ce perſonnage des honneurs extraordinaires ; comme ſi c'eût été effectivement l'Empereur. Cependant beaucoup de Seigneurs qui avoient été à Conſtantinople, & qui y avoient veu Michel ; avoüoient qu'ils ne le reconnoiſſoient point, & qu'il falloit qu'il fût bien changé. Mais Guiſcard n'entroit pas dans une ſi grande diſcuſſion ; que ce fut le vray, ou le faux Michel, tout luy étoit égal pour venir à ſes fins. Il prétendoit ſeulement le ramener à Conſtantinople, à la tête d'une armée, & luy faire reſtituer le Thrône Imperial ; comptant bien apparemment d'y monter luy-même, ſi l'on trouvoit que ce n'étoit *Malat. l. 3. Ann. Comn. l. 4.*

1080.

pas le vray Michel. En effet on ne douta preſque point que ce ne fût un jeu pour leurrer plus aiſément les Grecs ; & pour avoir un prétexte plus plauſible de ſe mêler des affaires de l'Empire d'Orient. Quoy qu'il en ſoit, le ſuppoſé Michel, qu'Anne Comnene dit avoir été un Moine Grec nommé Rector, ne laiſſa pas de profiter du caractere qu'on luy fit ſoûtenir, & d'en tirer des commodités qu'il n'auroit point aſſeurément trouvées, dans ſon Monaſtere ; il enjoüit, juſqu'à ce que le Duc eût fait les préparatifs neceſſaires, à une expedition auſſi importante que celle qu'il meditoit : ſans que les égards, & la conſideration qu'on avoit depuis peu pour Helene à Conſtantinople, puſſent l'en détourner ; car on receut avis d'une nouvelle révolution qui avoit tiré cette Prin-

ceſſe du triſte état où elle étoit auparavant.

Alexis Comnene venoit d'être proclaméEmpereur en Thrace par les legions ; aprés avoir détrôné, & fait tondre à ſon tour Nicephore Botoniate, il étoit entré triomphant à Conſtantinople, & il y traitoit honorablement la Princeſſe Helene : dans la veuë de gagner le Duc de Calabre, qu'il eſtimoit fort, & qu'il craignoit encore davantage ; mais ce n'en étoit pas aſſez pour arrêter les deſſeins de Robert, qui penſoit pour le moins autant à luy, qu'à ſa fille, dans la guerre qu'il vouloit faire, & qu'il étoit déterminé à commencer au plûtôt.

S'étant rendu pour cet effet à Otrante où il devoit s'embarquer avec toute ſon armée ; il pourveut au Gouvernement de ſes Etats, & les mit entre les mains de Roger ſurnommé Burſa ſon ſecond

fils qu'il avoit eu de Sigelgaïte ; & qui étoit un Prince des plus accomplis ; il luy laiſſa pour Miniſtres le Comte Robert de Loritelli ſon neveu, & le Comte Girard ; tous deux perſonnages d'une experience, & d'une probité reconnuë. Ayant diſpoſé les choſes de la ſorte, il détacha quinze vaiſſeaux de ſa flotte ; pour aller s'emparer dans le païs ennemi de quelque poſte, qui pût ſervir de retraite à toute ſon armée. Les quinze vaiſſeaux aborderent de nuit à l'Iſle de Corfou. Les Normands ayant apperceu qu'elle étoit trop bien gardée, ne crurent pas de voir mettre pied à terre, & revinrent ſeulement en rapporter la nouvelle au Duc ; loin de ſentir comme eux rallentir ſon deſſein par la difficulté ; il en fut au contraire plus déterminé à prendre cette Iſle ; il ſe haſta de faire embarquer toutes ſes troupes,

Fils de Guillaume, Comte du Principat.

1081.

où ſe diſtinguoient trois des plus grands hommes de ce tems-là, à ſçavoir l'Illuſtre Bohémond ſon fils, Robert Giffard, & Guillaume de Grant-ménil : la Ducheſſe Sigelgaïte s'embarqua auſſi, ſuivant ſon mary, comme une Heroïne à la tête des troupes. Malaterra dit qu'elles ne faiſoient pas plus de treize cens hommes quand on partit d'Otrante. Je ſuppoſe qu'il a voulu dire treize cens Chevaliers, qui ſelon la coûtume de ce tems-là, avoient chacun pluſieurs ſoldats à leur ſuite, ce qui approche du nombre de douze ou quinze mille, que rapportent d'autres Auteurs : ce nombre de ſoldats étoit encore aſſez petit pour faire admirer, & pour faire craindre aux fidéles ſujets du Duc, le peril où il alloit s'expoſer. Car il ne devoit avoir rien moins à ſoûtenir, qu'une armée compoſée de toutes les troupes

Orderic Vit. l. 7. hiſt.

Oſt. l. 3. c. 48.

Ord.^t loco citato.

de l'Empire Grec qui montérent juſqu'à prés de cent mille hommes. Mais plus les dangers étoient conſiderables, plus le Duc étoit intrepide. Auſſi ne le parut-il jamais tant que dans cette expedition. Comme les ſiens ſembloient au contraire ſe défier de leurs forces, il leur releva le courage ; montrant une gaïeté extraordinaire, & leur promettant avec aſſeurance les riches dépoüilles des peuples qu'ils alloient combattre.

Soutenus de cette eſperance ; ils firent heureuſement leur premiere deſcente en l'Iſle de Corfou, par l'embouchure du fleuve Bojoſe. Dés qu'ils eurent mis pied à terre ; le Duc eut ſoin de leur faire jetter les yeux ſur la beauté délicieuſe du païs, qui devoit leur faire envie, & ſur la molleſſe des habitans, qui ne pouvoient faire qu'une foible reſiſtance, en quel-

que grand nombre qu'ils puſſent être. En effet l'armée s'empara d'abord aiſément de Caſopolis, & enſuite de Corfou même, capitale de l'Iſle; il répandit ainſi la terreur de ſes armes dans toutes les contrées d'alentour: De ſorte qu'abordant dans la terre ferme, à peine eût-il attaqué la ville d'Avolucio; que les habitans ſe rendirent, & leur exemple fut incontinent ſuivi des habitans de Canna. Pour ſoûmettre tout le païs, on alla inceſſamment faire le ſiége de Durazzo qui en étoit la plus forte Place. L'allarme ſe répandit auſſi-tôt parmy les peuples, & les habitans de la ville en particulier envoyerent ſolliciter un prompt ſecours à Conſtantinople; mais comme ils ſe ſentoient preſſez, ils tâcherent à gagner du tems; ils firent ſemblant pour cet effet, de vouloir entrer en quelque ſorte de négotiation; ils com-

Malat. l. 3. c. 65.
App. l. 4.
Ann. Comn. l. 4.

mencérent par demander pourquoy on leur faiſoit la guerre. C'eſt, repartit le Duc, pour vous faire reconnoître vôtre Empereur legitime que je mene avec moy ; Ils priérent que du moins on le leur montraſt ; & quand on l'eut fait paroître au ſon des trompettes, & avec toutes les marques de reſpect qu'on peut rendre à un Souverain : on tient qu'ils ne pûrent s'empêcher de rire, de voir ſous la figure d'Empereur, un homme qu'ils croyoient reconnoître, pour avoir été autrefois un des moindres Officiers du gobelet, dans la maiſon de l'Empereur même.

Cependant Alexis Comnene ſe diſpoſoit à venir faire lever le ſiége de Durazzo, & ſe promettoit de tailler en piéces tous les aſſiégeans. En effet ayant ramaſſé une grande quantité de troupes, de toutes les parties de l'Empire ; il ſe mit en marche pour

venir donner bataille aux Normands ; il ſembloit ne craindre qu'une choſe, à ſçavoir, qu'ils n'échappaſſent par la fuite à leur ruine entiere : C'eſt pourquoy ayant écrit aux Venitiens, & les ayant mis dans ſes interêts ; il les preſſa de venir avec la Flotte la plus conſiderable qu'il leur ſeroit poſſible vers Durazzo : pour fermer la Mer aux ennemis, & leur ôter ainſi le moyen de ſe retirer ſur leurs vaiſſeaux.

Les Venitiens ſuivirent les intentions d'Alexis, avec d'autant plus d'exactitude ; qu'ils étoient eux-mêmes intereſſez à ne pas laiſſer établir ſi proche de leurs terres, un Empire auſſi redoutable que celuy de Guiſcard. Ils ſe rendirent donc à la hauteur de Durazzo. L'armée Normande les ayant apperceus de loin ſur la Mer, alla au-devant d'eux. L'attaque fut vive, & le combat opi-

niatre. Il dura un jour entier, ſans que la victoire paruſt ſe déterminer de côté ni d'autre ; mais enfin ſur le ſoir, la fraîcheur de la nuit, ranima la force des Normands affoiblie par la chaleur du jour, à quoy ils étoient moins accoûtumez que les Venitiens ; & leur donna ainſi un entier avantage : ceux-cy même parlerent de ſe rendre, & demandérent ſeulement une ſuſpenſion d'armes juſqu'au lendemain, pour faire leurs conditions.

Guiſcard eut en cette occaſion une condeſcendence qui ne luy étoit pas trop naturelle, & qui luy réüſſit auſſi fort mal. Il étoit rentré avec ſes vaiſſeaux dans le port pour donner quelque repos aux ſiens ; ſe flattant que les Venitiens étoient hors d'état de ſe retirer, & attendant qu'à la pointe du jour ils viendroient luy faire hommage : comme ils ne venoient

pas au tems marqué, il envoya quelques-uns de ſes principaux Officiers pour les hâter ; mais les Venitiens avoient bien changé de diſpoſition depuis le ſoir précédent. Leur flotte s'étoit augmentée la nuit, de pluſieurs convois qui leur étoient arrivez ; ils avoient déchargé tout ce qui pouvoit les incommoder, & s'étoient munis de tout ce qui pouvoit leur ſervir. Ils avoient en particulier ajuſté au haut de chaque Maſt une eſpéce de Loge ou de Hune, qui contenoit deux ou trois hommes avec beaucoup de cailloux & de dards, qu'on pouvoit lancer de là commodément, & avec ſuccés contre les ennemis. Auſſi dés que la flotte Normande vint à paroître cette fois, les Venitiens en approcherent bien autrement qu'elle n'avoit attendu ; au lieu de ſaluer comme vainqueurs ceux qui la montoient, on les ſalua

avec de groſſes pierres qu'on leur jettoit à foiſon : ce qui les ſurprit & les obligea de ſe retirer en déſordre. Les Venitiens profitant mieux de leur avantage que le Duc n'avoit fait du ſien, approcherent inceſſamment de Durazzo, firent entrer du ſecours dans la Place, & prirent avec les habitans les meſures qu'ils jugerent à propos, pour mettre le païs en ſeureté.

Ayant paſſé ainſi le jour entier & une partie de la nuit, ils ſortirent au clair de la lune pour venir fondre ſur l'armée du Duc. Ils commencérent par un bruit terrible de trompettes qu'ils faiſoient retentir de toutes parts afin d'inſpirer de la terreur aux Normands ; mais ceux-cy s'attendoient au combat, & s'y étoient ſi bien préparez, qu'ils furent en état de venir au devant des ennemis : on combattoit de côté

& d'autre avec une pareille ardeur, & un ſuccés à peu prés égal ; lors que les Venitiens par l'artifice des feux grégeois qui brûlent au milieu de l'eau, embraſérent un des plus beaux vaiſſeaux du Duc. Ils n'eurent pas le tems de s'en applaudir. Les Normands à l'inſtant même ſe jettérent avec fureur ſur un vaiſſeau Venitien, qui n'étoit pas moins conſiderable que celuy qu'ils venoient de perdre ; & le coulérent à fond plûtôt qu'on n'eût apperceû qu'il étoit attaqué. Ces deux actions rendirent les deux partis rédoutables l'un à l'autre : les Normands demeurant effrayez des feux d'artifice des Venitiens, & les Venitiens de la détermination, & de l'intrepidité des Normands ; à la fin on ſe ſepara, & l'on ſe remit en ordre chacun de ſon côté autant qu'il fut poſſible.

C'étoit au mois d'Octobre, &

les fourrages commencoient à devenir plus rares. Une partie de l'armée Normande commandée par Bohemond ſe préparant à en aller chercher : rencontra une troupe de Turcs, que l'Empereur avoit détachez de ſon armée, & fait avancer pour entrer dans Durazzo ; on les combattit, & on les mit en fuite. Leur Chef nommé Baſile fut pris en fuyant & amené au Duc, qui ſceut de luy, que l'armée d'Alexis étoit proche, & qu'elle étoit de plus de ſoixante & dix mille hommes.

Malat. l. 3. c. 27, Ann. Comn. l. 4. App. l. 4.

En effet on l'apperceut bientôt venir de loin. Elle paroiſſoit d'une étenduë prodigieuſe, & faiſoit voltiger dans les airs une infinité de drapeaux. Cette veuë cauſa beaucoup d'émotion parmi les Normands ; quelques-uns en furent ſaiſis de crainte, les autres n'en devinrent que plus fiers, & animerent tellement leurs compagnons ; que tous parurent bien-

tôt dans la diſpoſition de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Pour les y déterminer davantage, Guiſcard joua un rôle, qui étoit tout à fait de ſon caractere : Il leur fit un petit diſcours trés-vif, pour leur repreſenter la juſtice de leurs armes, & l'importance dont il étoit alors de s'en bien ſervir ; qu'étant auſſi braves qu'ils étoient naturellement, tout dépendoit d'avoir un Chef habile, & qui leur fût agréable ; qu'en cette occaſion il ne ſe regardoit point au deſſus des autres, & qu'il vouloit que ſur l'heure même ils choiſiſſent avec liberté, celuy d'entr'eux qu'ils croiroient devoir être le meilleur Capitaine, & ſous les ordres duquel ils combattroient avec le plus de confiance. Quelque choſe qu'on pût luy repreſenter ſur cela, il ordonna abſolument qu'on procedaſt à l'é-

Ann. Comn. l. 4. pag. 113. edit. Regia.

lection. Je ne ſçay s'il eût fait trop ſeur de choiſir un autre que luy ; mais enfin cet air de modeſtie & de generoſité gagna de nouveau les eſprits, & ranima tous les courages. Le Duc fut élû d'une commune voix, & avec de grandes acclamations. Il ſembla d'abord vouloir rejetter ſur un autre la charge qu'on luy impoſoit, & enſuite il l'accepta ; témoignant que c'étoit par docilité. Il en commença l'exercice par ordonner qu'on mît le feu à ſes vaiſſeaux : ôtant de la ſorte aux plus timides des ſiens, avec le moyen de fuïr, toute autre eſperance que celle de la victoire.

Cependant l'armée de l'Empereur Alexis avançoit toûjours, & vint camper à cinq cens pas de celle de Robert. L'une & l'autre furent en preſence un jour & une nuit, ſans paroître faire aucun mouvement ; mais le Duc Robert

Robert n'en agiſſoit pas moins, il commanda luy-même la garde juſqu'à minuit, & la fit relever par ſon fils Boemond juſqu'au jour. Dés le grand matin, il fit mettre toute ſon armée en dévotion; on y celebra la Meſſe ſolemnellement, où un grand nombre des ſiens communierent. On dit qu'il s'en fit autant dans l'armée d'Alexis. Aprés quoy le Duc fit avancer quelques corps de ſes troupes vers les Grecs; ſon deſſein étoit de les affoiblir peu à peu, en attirant par diverſes eſcarmouches les plus braves d'entr'eux, qu'il prétendoit ainſi défaire les uns aprés les autres.

L'Empereur s'apperceut de ſon deſſein, & voulut luy oppoſer celles de ſes troupes qui paſſoient pour les meilleures, & qui avoient obtenu de luy l'honneur de combattre les premieres. C'étoient des Anglois appellez Varingiens, *Ann. Comn. l. 4. App. l. 4.*

leſquels apres la mort de leur Roy Harald tué dans la bataille de Senlac contre Guillaume le Conquérant ; n'ayant pû ſouffrir la nouvelle domination, avoient mieux aimé quitter leur païs, & paſſer en Grece à la ſolde de l'Empereur. Leur Chef nommé Nampites les fit d'abord combattre avec beaucoup d'avantage, à la faveur de certaines armes qui leur étoient particulieres, & dont ils ſçavoient admirablement bien ſe ſervir. Les Hiſtoriens en parlent comme d'une eſpéce de faux terminées par deux grands fourchons ; de ſorte que d'un ſeul coup, elles coupoient & perçoient également pluſieurs hommes. Les Normands en furent ſurpris, & voulurent reculer ; & ils ne ſçavoient point trop où le faire ; la garniſon de Durazzo ayant eu ordre de venir les prendre par derriere, quand ils ſeroient

repouſſez par l'armée de l'Empereur. Le Duc ſe trouva donc obligé de ſe retirer peu à peu vers le bord de la Mer, paſſant une petite riviere dont auſſi-tôt aprés il fit rompre le Pont. Mais le terrain ſe trouva ſi étroit entre la Mer, & la riviere, que ſon armée ne pouvoit s'y rémuer, ni faire autre choſe que d'eſſuier la grêle de flêches que les ennemis faiſoient pleuvoir ſur elle; elle commença d'être plus au large par la précipitation avec laquelle une partie des ſoldats Lombards, & Calabrois, voulurent ſe ſauver dans les vaiſſeaux des Grecs & des Venitiens qui n'étoient pas loin; ſe mettant à la nâge ſur leur chevaux, & emportant le plus qu'ils pouvoient de leurs bagages. *Ann. Comn. l. 4.*

Dans ces conjonctures, la Ducheſſe Sigelgaïte qui avoit ſuivi le Duc, fit des prodiges pour ranimer les troupes effrayées; & voyant

qu'elle avançoit peu par ſes cris, elle prit elle-même une lance à la main, comme une autre Pallas; pourſuivant juſqu'à la mer tous ceux qui vouloient s'y jetter. Ces beaux faits ſont racontez par une autre femme illuſtre, la Princeſſe Anne fille de l'Empereur Alexis, laquelle n'a pas été fâchée de les faire valoir juſques dans la perſonne de ſon ennemie, pour faire honneur à ſon Sexe; car les Auteurs Latins n'en parlent point, & rapportent ſeulement que Sigelgaïte fut bleſſée, & qu'elle fut ſur le point de tomber entre les mains des Venitiens; peril dont elle ne s'échappa que par une eſpéce de miracle.

Mais quoy qu'il en ſoit de l'intrepidité de la Ducheſſe; il eſt certain que celle du Duc paſſa tout ce qu'on en put imaginer. Il rallia avec une preſence d'eſprit inconcevable, & en fort peu de

tems tout ce qu'il put de ſes troupes, leſquelles s'étoient retirées fort en déſordre, de l'endroit déſavantageux où elles s'étoient trouvé trop ſerrées. Il leur repreſenta en deux mots, mais d'un air perſuaſif, la neceſſité de combattre en gens de cœur. Que gagner, leur dit-il, à imiter ces lâches qui ſe jettent entre les mains des ennemis, ſinon une captivité plus cruelle, & plus honteuſe mille fois que la mort? Mais qu'on ne croye plus, ajoûta-t-il, éviter de mourir en voulant prendre la fuite; car le premier que je verray doreſnavant reculer mourra ſur le champ, & s'il le faut de ma propre main. A peine eut-il parlé, que ſes gens ſe ſentirent un courage tout nouveau, & ſe trouverent preſque d'eux-mêmes rangez en bataille. *Abp. l. 4. Ann. Comn.*

Nampites Chef des Varingiens, apperceut de loin les Normands

qui s'étoient remis en ordre, & il en fut indigné. Flatté de ſon premier ſuccés, il avança vers eux; il le fit avec tant de confiance, qu'ayant laiſſé aſſez loin derriere luy les Legions Imperiales, il ne daigna pas les attendre pour en être ſoutenu; au contraire il marcha à grands pas avec ſes gens: ſans conſiderer qu'ils étoient chargez d'armes fort peſantes, & qu'il les mettoit par là hors d'haleine. Le Duc ſceut bien profiter de cette imprudence, & la fit remarquer à ſes troupes comme l'aſſurance d'une victoire aiſée. En effet, aprés avoir fait tomber quelques-uns des ſiens trés-vigoureuſement ſur ces Varingiens; on s'apperceut bien-tôt qu'ils réſiſtoient auſſi foiblement dans le combat, qu'ils avoient montré de fierté dans leur marche; ſurquoy les Normands, s'animant tous à ſe venger de ceux qui les

avoient ſi mal traitez auparavant, commencerent à faire main baſſe ſur tout ce qui oſa ſe deffendre. Le reſte ſaiſi de frayeur, & jettant bas leurs armes, ſe réfugiérent dans une petite Egliſe voiſine : eſperant vainement y joüir du droit d'Azile, que le tumulte des armes ne reconnoit point ; ils s'y entaſſerent les uns ſur les autres, juſqu'à ce qu'elle fût comblée ; pluſieurs n'y pouvant entrer, montérent deſſus, mais avec tant d'impetuoſité, & de violence, que le toit venant à crever : ceux qui étoient dans l'Egliſe auſſi-bien que ceux qui étoient deſſus perirent également ; & afin qu'il n'en pût pas échapper un ſeul, les troupes de Robert qui ſuivoient, mirent le feu à l'Egliſe, & la brûlerent auſſi-bien que tous les Varingiens qui s'y étoient réfugiez.

L'armée d'Alexis qui vit de ſes

yeux cet affreux ſpectacle, en demeura conſternée. L'Empereur neanmoins fit quelque tems encore une contenance aſſurée : mais le Duc venant fondre ſur luy avec une auſſi grande rapidité, que ſi ſes chevaux euſſent eû des aiſles, pour me ſervir des propres termes de la fille même de l'Empereur, il n'y eut pas moyen de ſoutenir un ſi rude choc. Les Grecs furent incontinent rompus de tous côtez ; tout juſqu'aux premiers Officiers fut taillé en piéces, ou mis en fuite. L'Empereur vit tomber autour de luy un grand nombre des plus grands Seigneurs de l'Empire, & entre autres, Synadene, Nicephore Paleologue, & Conſtantin fils de l'Empereur Conſtantin Ducas ; il fut luy-même bleſſé, & ſur le point d'être pris, étant tombé de ſon cheval ; mais il y remonta bien-tôt, pour prendre la fuite,

Velut. alatus quidam eques. Ann. Comn. l. 4.

avec ſes gens. Du reſte l'on ne peut imaginer une défaite plus entiere. Il demeura ſix à ſept mille hommes ſur la Place, du côté des Grecs, ou les Normands n'en perdirent pas plus de trente. Le Duc vint loger dans la Tente même de l'Empereur qui étoit encore ornée magnifiquement; mais il ne put pas y demeurer long-tems; la quantité de corps morts cauſant en ces lieux-là une infection inſuportable.

Il revint enſuite à la ville de Durazzo pour la ſommer de ſe rendre; la voyant encore en état de luy réſiſter ſous la conduite des Venitiens qui y commandoient, il ne s'opiniâtra point à la forcer ſur le champ; il voulut laiſſer prendre du repos à ſon armée, & reſolut de paſſer l'hiver là auprés; il fit pour cela conſtruire une fortereſſe ſur le fleuve Divalo: logeant le reſte de ſes *Malat. App. l. 4.*

troupes de tous côtez aux environs.

Il faiſoit de ſi frequentes, & de ſi violentes incurſions, qu'il deſola bien-tôt tout le païs ; & la ville de Durazzo en fut extraordinairement incommodée. Un des principaux Officiers qui y commandoient, ſentant la diſpoſition d'une partie des habitans, & d'ailleurs étant mal content de celuy qui les commandoit en chef: prit la réſolution de traiter avec Robert, par le moyen d'un tranſfuge. Il l'envoya ménager une entreveüe ſecrette entre le Duc, & luy; on ſe trouva au rendez-vous ; Guiſcard fit toutes ſortes d'avantages à l Officier, & même luy promit en mariage une de ſes Niepces, fille de Guillaume, Comte du Principat, Princeſſe d'une rare beauté; enſuite l'on convint d'une nuit, que l'Officier rendroit la principale tour

dont il étoit le maître. L'effet répondit à la convention. Tout ſommeilloit dans la Place, hors-mis ceux qui étoient du complot, & qui s'étoient chargez de faire la garde en ce tems-là; lorſque les gens de Robert montérent au haut de la Tour avec des cordes. Ils parurent au milieu de la ville dés la pointe du jour. L'effroy, & le tumulte s'y répandit auſſi-tôt: on prend les armes, on fait des retranchemens, on ſe deffend deux & trois jours; mais les Normands entrant de plus en plus, & attirant à leur party pluſieurs des Citoyens furent bientôt les maîtres abſolus. Le nom de Guiſcard retentit de toutes parts au bruit des armes, & des trompettes; on ſe jetta ſur les Venitiens, dont les uns furent tuez, les autres faits priſonniers, & les autres ſe ſauverent en leur païs, ſur quelques vaiſſeaux qui

leur reſtoient : Pour les habitans ils furent traitez favorablement, & on leur fit une compoſition telle qu'ils la pouvoient ſouhaitter. On confia le Gouvernement de cette importante ville à Fortin de Roſſano ; pendant que le Duc alla avec ſon armée pouſſer ſes conquêtes dans la Bulgarie, & faire trembler tout le païs juſqu'aux portes de Conſtantinople.

Malat. l. 3. *Bar. ad ann.* 1081. Sur ces entrefaites, il receut des lettres du Souverain Pontife Gregoire ſeptiéme qui luy faiſoit de grandes conjouïſſances de ſes victoires ; il l'invitoit d'abord à venir inceſſamment en marquer ſa reconnoiſſance à ſaint Pierre, ſous les auſpices duquel il avoit combattu ſi heureuſement, comme feudataire de l'Egliſe Romaine : enſuite il luy repreſentoit le preſſant beſoin que le Saint Siége avoit de ſon ſecours. Le Duc en

avoit déja ſceu quelque choſe, même avant ſon départ d'Italie; car Henry quatriéme luy avoit envoyé à Otrante des Ambaſſadeurs pour le gagner; en le priant de l'aider contre le Pape, & contre les Romains: leſquels ſans raiſon, à ce qu'il diſoit, s'étoient révoltez contre luy. Robert avoit alors renvoyé honnêtement les Ambaſſadeurs; mais ſans leur rien accorder. Il étoit trop dévoüé au Pape pour en uſer autrement; il luy avoit même fait ſçavoir les démarches de Henry: marquant à Sa Sainteté, que ſi l'embarquement de ſes troupes n'étoit pas fait, il les conduiroit dés ce tems-là même, du côté de Rome; mais que l'état de ſes affaires l'appellant neceſſairement ailleurs, il recommandoit celles du Saint Siége, comme les ſiennes propres, à ſon fils Roger, & au Comte Girard: il montra bien que ce- *Guil. App. l. 4.*

n'étoit pas là un ſimple compliment. Car auſſi-tôt qu'il eut receu en Bulgarie les lettres de Gregoire, quoy qu'il fût dans le fort de ſes conquêtes, il les interrompit pour venir rendre au Pape les ſervices qu'il luy avoit promis.

Laiſſant donc le Gouvernement de ſon armée à ſon fils Bohémond, & au Comte de Brienne; il repaſſa en Italie ſur deux de ſes vaiſſeaux, avec un petit nombre de ſes gens; & vint aborder à Otrante.

Quelque envie qu'il eût de marcher inceſſamment vers Rome, il ne le put faire ſi tôt; il ſe contenta d'envoyer au Pape une groſſe ſomme d'argent; en attendant qu'il eût terminé dans la Poüille, les affaires qui y demandoient neceſſairement ſa preſence.

Protoſp. cit. da Inveges ad ann. 1081.

Quelques villes s'étoient pré-

valu de ſon éloignement, pour tâcher de ſecoüer ſa domination. Un peu aprés ſon départ, les habitans de Troye, & d'Aſcoli avoient commencé les premiers à ſe mutiner: refuſant de payer le tribut à ſon fils Roger. D'autres villes, & pluſieurs grands Seigneurs avoient ſuivi encore ce mauvais exemple; & dans le tems même qu'il débarquoit à Otrante, Geofroy de Converſana vénoit aſſiéger la ville d'Oria.

A peine le Duc s'en fut-il approché, que les Chefs des aſſiégeans en furent ſaiſis d'effroy: & abandonnant l'entrepriſe, s'enfuirent chacun de leur côté; les habitans ſortirent en foule auſſi-tôt pour venir au devant du Duc, luy donner de grandes marques de reſpect, & du plaiſir qu'ils avoient à le revoir.

Avec la même facilité qu'il fit lever le ſiége d'Oria, il punit la *App. l. 4.*

1082. ville de Cannes ; en la détruiſant entiérement, pour s'être mutinée plus opiniaſtrément que les autres. Ces deux ou trois expeditions d'éclat, appaiſerent dans ſes Etats, tous les mouvemens de ſedition qui s'étoient élevez auparavant.

Rien ne l'empêchoit plus de venir à Rome, que Jourdain ſon neveu, Comte d'Averſe. Ce Prince ayant pris le party de Henry contre le Pape, tenoit la campagne avec une troupe des ſiens ; il falloit luy donner la chaſſe, & le déſarmer s'il étoit poſſible. Le Duc y étoit d'autant plus diſpoſé qu'il avoit eû de luy d'autres ſujets de mécontentement, & il n'étoit pas trop fâché de trouver une occaſion ſi belle de le punir. Il invita donc le Comte Roger ſon frere à venir tirer raiſon d'un neveu qui ne leur étoit pas aſſez ſoumis, & à venir ravager ſes terres. Ils le firent aiſément, & préciſement

dans le tems de la plus belle eſperance, d'une moiſſon abondante & prochaine. Mais étant allez aſſiéger la ville même d'Averſe, ils y trouverent plus de difficulté qu'ils n'avoient crû ; Jourdain s'y deffendit vigoureuſement. Le Duc ne s'y arreſta que quatre jours, ne jugeant pas à propos d'y perdre un tems, dont il avoit beſoin pour préparer ſon expédition de Rome. Le Pape la ſollicitoit de jour en jour avec une extrême impatience par ſes lettres. Il étoit vivement preſſé par Henry, qui mettoit tout en uſage contre luy, juſqu'à l'argent qui luy venoit de Conſtantinople, pour être employé à toute autre choſe.

En effet depuis que le Duc Robert avoit quitté la Bulgarie ; l'Empereur d'Orient, ravi de ne ſe plus voir ſur les bras un Compétiteur ſi redoutable, avoit envoyé 1083. 1084.

de groſſes ſommes à Henry : afin de faire la guerre au Duc, & de le retenir ainſi en Italie. Mais Henry n'avoit en veuë que ſes deſſeins particuliers contre la perſonne du Pape, & les avancoit par toutes ſortes de voyes, aux dépens même d'Alexis ; Car aprés les démelés éclatans qu'il avoit eûs avec Gregoire, & aprés une reconciliation encore plus éclatante; il s'étoit de nouveau declaré contre luy, & plus fortement que jamais. Ayant mis à force d'argent les Romains dans ſon party, il avoit pris la ville même de Rome, où il tenoit le Pape priſonnier au Château ſaint Ange, tandis que luy, & ſon Antipape demeuroient tranquillement au Palais de Latran.

Le Duc Robert ne le laiſſa pas plus long-tems joüir de ſon injuſtice, & de ſon impieté, & prit toutes les meſures pour ſecourir

efficacement le Pape, ainſi qu'il avoit promis. Il avança vers Rome avec une bonne armée, & la diſpoſa d'une maniere à bien recevoir l'Empereur qui devoit venir, à ce qu'on diſoit, au devant de luy. Il fit d'abord marcher mille hommes d'élite, & immediatement aprés eux un autre corps d'environ trois mille hommes ; il faiſoit ſuivre toute ſon infanterie, & le reſte de ſes troupes ; mettant devant luy les plus foibles, afin de les ſoûtenir, & de les animer par ſes regards.

Ce bel ordre de bataille n'étoit pas fort neceſſaire. L'Empereur bien loin de chercher à combattre, avoit renvoyé une partie conſiderable de ſes troupes : ne s'attendant plus à rien moins qu'à la venüe de Guiſcard. Dés qu'il l'apprit ; comme il ne ſe voyoit plus aſſez de force pour réſiſter, & qu'il ſe défioit

de celles que luy promettoient les Romains ; il penſa à ſe retirer de Rome, & le fit, quoyque fort à contre cœur, trois jours avant que Robert y arriva.

Le Duc ne trouvant donc rien qui luy fit obſtacle, vint camper en liberté auprés des aquéducs de cette ville, du côté de Freſcati ; au bout de trois jours, l'ayant conſiderée de prés, & de tous côtez, pour ne donner dans aucune embûche ; il approcha de fort grand matin, avec treize cens de ſes plus braves ſoldats à la porte de ſaint Laurens, qu'il vit être la moins gardée ; il fit appliquer des échelles aux murailles, & paſſa pardeſſus : ouvrant auſſitôt les portes à toute ſon armée. Elle paſſa ſans difficulté par les ruës de Rome ; jettant la terreur dans toute la ville, & faiſant retentir mille fois juſqu'au Ciel le nom de Guiſcard. Il la mena ainſi

avec diligence, & avec allegreſſe droit au Château ſaint Ange, d'où il tira le Pape, & le conduiſit honorablement au Palais de Latran.

Ce fut là qu'il luy rendit encore de plus grands honneurs; ſe proſternant à ſes pieds auſſi-bien que toute ſon armée, & luy faiſant des preſens fort riches. Un Autheur rapporte qu'il propoſa alors à ſa Sainteté, de raſer la ville de Rome, pour la punir à jamais de ſon infidelité; mais le Pape ſoutenant toûjours le caractere d'un bon Pére, ſe jetta aux pieds du Duc, le conjurant les larmes aux yeux, de quitter ce deſſein. *Ord. Vital. l. 7.*

Cependant les Romains picquez juſqu'au vif de s'être veû traitez avec tant de hauteur, voulurent s'en venger; & ayant repris le plus qu'il leur fut poſſible de courage, & de forces, trame-

rent une conſpiration. Ils prirent leurs meſures pour faire deux jours aprés main baſſe ſur les Normands, à l'heure du dîner. Tout ſe trouva ſubitement plein de cris, & de confuſion dans Rome. Le Duc fut des premiers, à ſortir de table, & à prendre les armes; Roger ſon fils qui étoit hors de la ville avec un corps de troupes, & qui gardoit les environs; entra auſſi-tôt à la tête de mille hommes, pour prêter main forte à ſon Pére. Les Romains ne laiſſérent pas de ſe deffendre, juſqu'à ce que le Duc pouſſé à bout par leur inſolence, cria qu'on mît tout à feu, & à ſang. On luy obeït, & ce ne fut plus qu'incendie, & carnage de toutes parts; il s'éleva même un grand vent, qui ſervit à executer encore plus violemment ſes ordres, & qui fit brûler la plus grande partie de la ville; tandis

qu'il ſe retira triomphant avec les ſiens au Palais de Latran.

Les habitans conſternez, voyant qu'au lieu de ſoulager leurs maux par leurs mutineries, ils ne faiſoient qu'en attirer ſur eux de plus accablans; commencerent à rentrer dans eux-mêmes, & ſe montrérent plus ſages. S'étant donc aſſemblez, ils reſolurent de ménager leur paix avec le Pape, & de venir le ſupplier de la leur accorder. Ils l'obtinrent aprés avoir demandé pardon de leur révolte, & promis avec ſerment tout ce que le Pape & le Duc exigérent d'eux.

Peu de tems aprés, les troupes de Guiſcard ſortirent de Rome pour retourner dans la Poüille: Mais le Pape ne ſe fiant pas encore aux Romains, & craignant ſur tout, d'expoſer davantage l'Egliſe au malheur de voir empriſonner ſon Chef; reſolut de ſuivre

l'armée Normande; il ſe retira donc ſuivi des Cardinaux, & d'un grand nombre d'Evêques, d'abord au Mont-Caſſin, & enſuite dans la Poüille: ſans vouloir jamais revenir à Rome, dont la fidelité luy fut toûjours ſuſpecte.

Pendant que Robert employoit ſes armes ſi utilement en Italie, pour le Pére de l'Egliſe; Dieu l'en recompenſoit, par le ſuccés qu'il leur donnoit encore autre part. L'Illuſtre Boémond ſon fils qu'il avoit laiſſé en ſa place dans l'Orient, ayant fait le ſiége de la ville d'Arta: l'Empereur Alexis voulut marcher au ſecours, avec une armée conſiderable. Boémond luy épargna la peine de venir juſques-là, étant allé fort loin audevant de luy; il luy livra le combat, & dés le premier choc, ceux des Grecs qui étoient les premiers, furent renverſez; la peur ſaiſit ceux qui les ſuivoient, & tous

& tous prirent le party de fuir, ce que l'Empereur même approuva par ſon exemple. Ainſi preſqu'au même-tems le Duc eut la gloire de donner la chaſſe à l'empereur d'Occident en Italie, par luy-même, & à l'Empereur d'Orient, en Bulgarie, par ſon fils Boémond.

La nouvelle de cette derniere victoire eut de grands charmes pour luy, & fut un attrait qui l'engagea de repaſſer encore en Orient, afin d'y achever ce qu'il avoit ſi heureuſement commencé. Avant que de partir d'Italie, il fit ſeulement aſſembler tous les Officiers, auſquels il preſcrivit des ordres trés-exacts, & trés-propres à maintenir le Gouvernement tranquille durant ſon abſence. Il mena avec ſoy ſon fils Roger, Robert Comte de Loritelli ſon neveu, Geofroy de Converſana, Guillaume de Grant-Ménil, &

Hugues, de la maiſon de Clairmont, ſi illuſtre dés ce tems-là, & qui commença de faire alors une branche dans les Etats de Sicile & de Naples ; tandis qu'elle conſervoit ſa tige, & ſon plus grand éclat dans la Provence, & le Dauphiné.

Le Duc laiſſa en Italie la Ducheſſe ſon épouſe, pour un tems; afin de donner ordre à quelques affaires qu'il n'avoit pas eû le loiſir de terminer par luy-même, & qui l'auroient trop retardé.

Il ſe mit en mer avec une flotte de plus de ſix vingt vaiſſeaux, ſans compter un bon nombre de galéres. Quand il eut traverſé le Golphe ; la ſaiſon ſe trouva ſi mauvaiſe, qu'il fut obligé de differer deux mois à faire la guerre ; il la commença d'ailleurs le plutôt qu'il luy fut poſſible, allant chercher le premier la flotte des Grecs, qui s'étoit jointe à celle des Ve-

nitiens, entre les Iſles de Corfou, & de Céphalonie ; il avança contre eux ſur ſes galéres, dont il avoit trouvé à propos de partager le commandement ; il en avoit pris cinq pour luy ; il en avoit donné cinq autres à Roger, cinq à Boémond, & cinq à Robert de Loritelli.

Les Venitiens qui avoient une armée encore plus conſiderable que les Normands, non ſeulement leur réſiſtérent avec vigueur ; mais encore les maltraitérent d'abord extrêmement ; à peine y eut-il perſonne dans l'eſcadre de Roger qui ne fût bleſſé ; & il le fut luy-même au côté. L'ardeur de la gloire l'empêchant de faire nulle attention à ſa bleſſure, il pourſuivit le combat avec plus de vivacité qu'auparavant, & avec un ſuccés plus favorable. Car ſon pére luy ayant commandé de faire ſoûtenir ſes galéres, de trois

gros vaiſſeaux qu'on détacha du corps de la flotte ; il recommença à ſe jetter avec tant de fureur ſur les Grecs : qu'au lieu de luy faire tête, ils prirent la fuite, & laiſſérent la flotte Venitienne toute ſeule. Alors les Princes Normands, s'animant les uns les autres ; luy coulérent à fond incontinent ſept galeres, de neuf trés-hautes & trés-belles qu'elle avoit, & qui faiſoient ſa principalle force. Comme il n'en reſtoit plus que deux aux Venitiens, ils ne crurent pas devoir réſiſter davantage.

La Princeſſe Anne Comnene rapporte que c'étoit par leur pure faute qu'ils ſe trouvérent ſi affoiblis ; & que s'étant veû d'abord quelque avantage, ils avoient envoyé la plus grande partie de leurs vaiſſeaux en porter la nouvelle à Veniſe, par une ſotte vanité, qui diminua leur armée, & qui

Ann. Comn. l. 5.

leur coûta cher. De quelque maniere que la choſe arriva ; le Duc fit plus de deux mille cinq cens priſonniers, & triompha encore hautement cette fois, de ſes ennemis en Orient.

L'hyver ſe trouvant plus rude qu'à l'ordinaire, il fallut le paſſer tout entier à donner du repos aux troupes, & à les réparer ; on ne le fit qu'avec peine : le mauvais tems cauſa une corruption dans l'air, & enſuite une maladie contagieuſe, qui fit mourir plus de dix mille hommes, & la plus belle partie de l'armée. Boémond en fut luy-même attaqué ſi violemment, qu'on ne trouva point d'autre remede, que de le faire repaſſer en Italie ; pour reſpirer un meilleur air.

Un Autheur de Normandie aſſez ancien trouve de bien plus grands myſteres dans cette maladie de Boémond ; il pretend qu'elle

Ord. Vit. l. 7. Fal. 64. étoit l'effet de la mauvaiſe volonté de Sigelgaïte, qui avoit reſolu de le faire mourir ; craignant que ce Prince dont la reputation étoit ſi éclatante, & qui n'étoit que ſon beau fils, n'enlevât à Roger ſon propre fils les Etats de la Poüille, & de la Calabre, a-
» prés la mort du Duc. Boémond,
» dit cet Auteur, ayant été bleſ-
» ſé dans un combat contre l'Em-
» pereur Alexis, avoit envoyé
» chercher des remedes à Salerne,
» & Sigelgaïte les avoit fait em-
» poiſonner : ce qui mit le Prince
» à l'extremité. Le Duc ſon pere
» en fut irrité au dernier point ; &
» montrant un poignard à ſon é-
» pouſe, jura ſur l'Evangile, que
» ſa vie luy répondroit de celle
» de Boémond. La Ducheſſe ef-
» frayée, envoya inceſſamment
» du contre-poiſon au Prince : il
» guerit ; mais il en demeura toû-
» jours depuis dans une langueur

extraordinaire : cependant, ajoûte-t'on, la Ducheſſe étant au déſeſpoir du mauvais ſuccés de ſon crime, conceut de pernicieux deſſeins, même contre le Duc ſon mary ; & les executa l'année ſuivante : luy donnant du poiſon dans les viandes ordinaires dont il uſoit. Elle s'enfuit enſuite avec ſon fils Roger, & avec les Seigneurs qui étoient dans ſon party ; pour le mettre en poſſeſſion des Etats d'Italie, au préjudice de Boémond.

Toute cette narration ſi tragique a plutôt l'air d'une déclamation, que d'une hiſtoire ; car les Auteurs qui ont écrit dans le tems, & dans le païs même, où regnoient les Princes Normands, dont nous parlons, rapportent des choſes toutes contraires de la Ducheſſe. Ainſi Orderic Vitalis qui la peint avec des couleurs ſi odieuſes, n'aura pas eu d'autre *Malat. App. loc. cit.*

fondement, que l'averſion qu'ont en général toutes les belles-meres pour leurs beaux-fils ; jointe au caractere entreprenant de Sigelgaïte, & aux circonſtances de la maladie de Bohémond, de ſon retour en Italie, & de la mort du Duc ſon pere qui arriva bientôt aprés.

Mais pour nous en tenir aux Autheurs qui meritent le plus de foy ſur ces points-là : aprés que Bohemond fut party pour aller prendre l'air de la Poüille, le Duc envoya ſon ſecond fils Roger, aſſiéger Céphalonie qu'il avoit priſe auparavant, & qui venoit de ſe révolter. Il ſe rencontra un obſtacle qui auroit arrêté cette entrepriſe : ſi elle n'eût pas été conduite par un Prince auſſi habile que Robert Guiſcard, à trouver les plus heureux expédiens. Comme on étoit au fort de l'été, la plus grande partie

de ſon armée Navale qu'il avoit fait entrer dans le fleuve Glicée, y étoit demeurée immobile ; ne ſe trouvant plus d'eau pour la faire flotter. Il en imagina auſſi-tôt le moyen. Il fit combler les deux rivages de branches d'ôſier, de terre & de ſable ; & reſſerra tellement le lit de la riviere, que l'eau devint aſſez haute. Le Duc monta luy-même ſes vaiſſeaux, afin d'aller ſoûtenir, & preſſer le ſiége qu'avoit commencé ſon fils : mais il fut pris de la fiévre en s'embarquant ; ce qui l'empêcha d'arriver juſqu'au camp, où la Ducheſſe Sigelgaïte étoit venuë d'Italie depuis peu, & où elle l'attendoit. Dés qu'elle apprit ſa maladie, elle quitta le camp auſſi-tôt pour l'aller joindre. La ardeur de la fiévre étoit devenuë ſi violente, qu'elle emporta bien-tôt le Duc Robert ; & il mourut muni des Sacremens de l'Egliſe à

Caſopoli promontoire de l'Iſle de Corfou.

Il eſt étrange que nous ſçachions ſi peu les autres circonſtances de cette mort : ſur quoy les Autheurs, ou ne diſent rien, ou ne rapportent que des choſes oppoſées ; ils ſe trouvent même partagez ſur l'année qu'elle arriva. Malaterra la met en 1084. & avec une particularité, que je n'ay pû aſſez verifier : à ſçavoir qu'au ſixiéme du mois de Février de cette même année, entre ſix & neuf heures, il y eut une effroyable Eclipſe de Soleil. C'étoit alors la coûtume de prendre les Eclipſes pour des préſages funeſtes, & celuy-cy parut s'effectuer ; puiſque dans la même année moururent trois des plus grands perſonnages de l'Europe, le Pape Gregoire ſeptiéme, Robert Guiſcard, & le fameux Guillaume le Conquérant, Duc de Nor-

mandie, & Roy d'Angleterre. Cependant afin de faire honneur à l'Eclipſe, & d'en juſtifier le préſage; il faudroit accorder ſur ces points de Chronologie, les Auteurs mêmes contemporains: ce qui paroît aſſez difficile.

Comme la conſternation s'étoit répanduë, aprés cette mort, parmy les troupes Normandes, en Orient, & qu'on n'y pouvoit plus attendre aucun ſuccés: la Ducheſſe, & ſon fils Roger s'empreſſérent d'emporter le corps du Duc en Italie. Quand on arriva à Otrante, on vit qu'il commençoit à ſe corrompre; ce qui détermina à laiſſer en cette ville ſon cœur & ſes entrailles: & aprés avoir embaumé de nouveau le reſte du corps, on le tranſfera à Venoſe, lieu de la ſépulture des autres Princes Normands.

C'eſt où repoſent encore aujourd'huy les cendres de ce fameux Robert Guiſcard, l'homme du monde peut-être qui ait jamais eû le merite, & la fortune du plus grand éclat; tellement qu'on ne peut gueres imaginer de perfection de corps ou d'eſprit qu'il n'ait eüe, & dont il n'ait fait tout l'uſage poſſible pour ſon élevation. C'eſt ce que l'on a pû remarquer dans la ſuite de ſa conduite, & c'eſt la juſtice que luy ont rendu ſes plus grands ennemis, comme a été la Princeſſe Anne Comnene: car affectant de parler de luy avec le dernier mépris; elle ne luy attribuë pourtant point de plus grand défaut parmy les qualités éminentes, qu'elle eſt obligée de luy accorder: que d'avoir voulu s'élever de la pouſſiere, par des voyes qu'elle traitte de brigandages, au plus haut point

qui flatte davantage la paſſion des Heros.

En effet il n'a dû qu'à ſa valeur, & à ſon induſtrie perſonnelle, l'avantage d'avoir paſſé du rang le plus mediocre de ſimple Gentilhomme au rang de Souverain, & d'un Souverain le plus redouté de l'Europe; capable non ſeulement de ſe meſurer avec les premiers Princes du monde de ſon tems; mais encore de les vaincre, & de leur donner la loy. Il eſt vray que ſes grandes actions ſemblérent ternies par quelques autres, qui marquoient ou une ambition démeſurée, ou une rigueur qui tenoit de la cruauté, ou une diſſimulation qui approchoit de la fourberie. Néanmoins cela n'eſt gueres arrivé, que quand la neceſſité de ſes affaires le demandoit; & tout ce qui ſe fait ainſi, ſemble juſtifié du moins aux yeux des hommes, & ſelon les

maximes de la politique humaine ; outre que s'il eſt tombé dans des fautes ordinaires au commun des Souverains, & ſur tout des conquérans ; il les a auſſi fort reparées par les principes de Chriſtianiſme, dont il a paru animé. On ne peut pas montrer dans les occaſions plus d'amour pour la Religion, d'ardeur pour en ſuivre les pratiques, de zéle pour la répandre parmy les peuples, de détermination, & de courage pour ſoûtenir à ſes propres dépens les intérêts, & la gloire de l'Egliſe Romaine, & du Siége Apoſtolique, dont il étoit le feudataire.

Il laiſſa une partie de ces belles qualitez à ſes enfans, leſquels d'ailleurs eurent de grandes conteſtations pour la ſucceſſion de ſes Etats ; ſoit qu'il n'eût pas fait de teſtament, ou qu'eux ne fuſſent

pas contens de celuy qu'il avoit fait. Roger & Bohémond prétendoient également luy ſucceder, & ils eurent chacun des factions conſiderables. Aprés bien des diſputes, Roger ſurnommé Burſa, fils de Sigelgaïte demeura le plus fort; avec le ſecours de ſon Oncle, le Comte de Sicile. Il avoit toûjours entretenu avec luy des liaiſons plus étroites que Bohémond; & pour ſe l'attacher davantage, il luy ceda encore pluſieurs Places de la Calabre, que le Duc Guiſcard avoit retenuës au Comte de Sicile. Celuy-cy ſe déclara donc hautement pour le party de Roger Burſa; & afin de le mieux ſoûtenir, il travailla à terminer quelques affaires fâcheuſes qui luy avoient été ſuſcitées dans ſes Etats: ce qu'il nous faudra expoſer, quand nous aurons rap-

pellé les principales choſes qui s'y étoient paſſées depuis le tems où nous avons ceſſé d'en parler.

HISTOIRE
DE L'ORIGINE
DU ROYAUME
DE
SICILE ET DE NAPLES.

LIVRE SIXIEME.

LOrſque le Comte Roger fut obligé de paſſer dans la Poüille, au ſecours de ſon neveu Roger Burſa, vers le tems du premier voyage que le Duc Robert fit en Orient : il 1079. 1080. *Malat. l. 2. c. 30.*

laiſſa pour Commandant à Catane, un Sarraſin nommé Bencimin ; il l'avoit fait ſucceder à Becumen cet autre Sarraſin qui l'avoit ſervi dans le même employ avec tant de fidélité. Bencimin loin d'imiter ſon prédéceſſeur, ſe laiſſa corrompre par Bernavet, un des plus puiſſans & des plus ruſez Capitaines de ſa nation ; & le fit entrer de nuit avec ſes troupes dans la Place.

Le Prince Jourdain vint incontinent pour la reprendre en l'abſence de ſon pere ; n'ayant pourtant avec luy que peu de ſoldats, & quelques Officiers de marque. Un des principaux s'appelloit Elie Cartomenſa, lequel de Sarraſin s'étant fait Chrétien, fut dans la ſuite pris à Enna ; & par un exemple des plus rares, ſouffrit un glorieux Martyre, plûtôt que de renoncer la Foy de Jeſus-Chriſt, & de rentrer dans la Re-

ligion de Mahomet.

Aux nouvelles de l'approche de Jourdain, Bernavet & Bencimin allérent audevant de luy ; ſuivis de plus de vingt mille hommes d'infanterie : ſans compter un corps de Cavalerie trés conſidérable. Cette nombreuſe armée ne ſervit qu'à rendre leur défaite plus grande. Jourdain avec ſes vaillans guerriers, vint fondre ſur eux juſqu'à trois fois ; les mit entiérement en déroute ; tua tous ceux qui étoient les derniers à fuir, & conduiſit les autres avec vigueur juſques aux portes de la ville ; il commença en mêmetems à la battre ſi vivement, que Bernavet fut obligé de l'abandonner, & de s'échapper la nuit avec Bencimin afin de ſe retirer à Siracuſe. Quand ils y furent arrivez ; ce dernier venant à demander la récompenſe qu'on luy avoit promiſe, pour avoir livré

Catane, receut effectivement celle que méritoit ſa trahiſon. Car Bernavet ſoupçonnant qu'il pourroit faire à Siracuſe, à l'égard des Sarrafins, ce qu'il avoit fait autre part à l'égard des Chrétiens; voulut tout d'un coup luy en ôter les moyens, en luy ôtant la vie. Le Comte Roger ſe trouva ainſi vengé de ce perfide, ſans qu'il s'en fût mêlé, & à ſon retour il eut tout ſujet d'être content. Mais
1080. la trahiſon d'un des ſiens ſuccéda bien-tôt à celle d'un Barbare.

Un homme de néant nommé Angelmar s'étoit élevé par ſa valeur, juſqu'à épouſer la niepce du Comte même, veüve du grand Serlon, mort comme nous avons dit en 1071. il en avoit eu pour dot une partie de la ville de Géraſſo; enflé de cette élevation qui auroit dû combler ſes deſirs, loin de s'en contenter, il s'en ſer-

vit, ainſi qu'il arrive ſouvent, pour en chercher une autre contre ſon devoir ; il penſa à ſe rendre Souverain chez luy : diſant qu'il ne devoit pas être moins que le premier mary de ſon épouſe ; il faiſoit pour cela conſtruire une tour dans la ville, & luy donnoit imperceptiblement l'air, & la force d'une Citadelle ; on ne s'appercevoit pas trop que l'ouvrage ſe fit ; mais on s'apperceut qu'il étoit fait. Le Comte qui en eut avis, fut irrité de cette inſolence ; & commanda à Angelmar de renverſer la tour, ou de la réduire à la hauteur, & à l'uſage d'un logis ordinaire. Celuy-cy n'avoit pas élevé la tour pour la détruire, & il n'étoit nullement diſpoſé à obeïr ; il voulut encore authoriſer ſa déſobeïſſance. Il conſulta ſur ce point les habitans, qu'il avoit d'ailleurs eû ſoin de gagner, & qu'il faiſoit encore plus entrer

dans ſes ſentimens, par les égards qu'il leur montroit en prenant leur avis. Ils réſolurent avec luy, ainſi qu'il le prétendoit, de ne point abattre la Tour ; & luy promirent de le défendre vigoureuſement, ſi on venoit l'attaquer. Le Comte ayant fait ſommer la ville inutilement une ſeconde fois, d'executer ſes ordres, fut obligé d'y venir, ſuivi de ſon armée pour les faire executer luy-même. Angelmar ſe deffendit pendant quelques jours avec plus de fierté que de force; les habitans s'apperceurent bien-tôt de ſa folie, & de la leur, & voulurent l'abbreger, en parlant de ſe rendre. Le rebelle craignant qu'ils ne le livraſſent au Comte, ſe ſauva comme il put; & ſon épouſe ſe jettant aux pieds du vainqueur, obtint grace pour elle, avec la permiſſion d'aller rejoindre ſon mary; tandis que les habitans mé-

nageoient leur paix par l'entremiſe des Grecs qui étoient dans la ville, & qui la leur procurérent favorable.

Le Comte ſe trouvant alors dans un intervalle aſſez tranquille ; ſe ſervit de ſon loiſir, pour embellir, & pour fortifier Meſſine ; ainſi que le méritoit l'importance de cette Place, qui eſt la Clef de toute la Sicile ; il montra particulierement ſa magnificence dans la ſuperbe Egliſe de ſaint Nicolas qu'il fit bâtir, & où il attacha de fort gros revenus, afin d'y entretenir avec dignité le ſervice Divin. Il l'érigea auſſi en Egliſe Cathedrale qui fut réünie pourtant avec celle de Traina, dont Robert ſon couſin étoit Evêque, & dont le ſiége fut tranſferé à Meſſine. *Malat. c. 32 lib. 6. d.*

1082.

Cet intervalle de tranquillité fut bien-tôt interrompu par l'endroit qu'on auroit dû le moins

1083.

craindre. C'étoit au tems dont nous avons parlé, que le Comte étoit allé avec le Duc Robert, & à ſa ſollicitation contre le Prince d'Averſe. Durant cette expédition-là même, Jourdain de Sicile, à qui le Comte ſon pére avoit confié à l'ordinaire le Gouvernement de l'Iſle pendant ſon abſence, s'en rendit indigne, & en abuſa. Les mauvais conſeils de quelques jeunes Seigneurs le portérent à ſe rendre Souverain, & indépendant; il ne découvrit pas néanmoins d'abord ſon deſſein; mais il engagea peu à peu ceux qui luy étoient attachez à certaines démarches, aprés leſquelles ils ne pouvoient plus eſperer de ſalut, qu'en ſe dévoüant abſolument à ſes volontez. Enſuite il leur parla plus ouvertement de ce qu'il prétendoit faire. Quelques-uns en furent effrayez, comme d'une choſe qu'on leur propoſoit,

propoſoit contre leur devoir ; il leva leurs ſcrupules en les aſſurant qu'ils ne feroient rien qu'on leur puſt reprocher , en ſuivant aveuglément ſes ordres ; puis que le Comte à ſon départ le leur avoit même preſcrit ainſi. Ils ſe rendirent à ces fauſſes lüeurs de raiſon, ou plutôt aux carreſſes ,& aux promeſſes infinies qué leur faiſoit le jeune Prince. Il ſe mit donc à leur tête pour aller s'emparer de deux Places fortes , à ſçavoir , de ſaint Marc, & de Niſtreta ; pillant les campagnes par où il paſſoit, de même que ſi c'eût été en païs ennemi ; il vint incontinent aprés à Traina , où étoient les treſors de l'Etat , afin de les piller. Tous les fidéles Sujets du Comte qui les gardoient, ſe réüniſſant alors pour les luy conſerver, non ſeulement s'oppoſérent à Jourdain ; mais encore luy donnérent la chaſſe juſques à

une grande diſtance de Traina : faiſant ſçavoir inceſſamment à ſon pere la diſpoſition des choſes ; c'eſt ce qui le fit revenir fort ſubitement de la Comté d'Averſe.

Il avoit beſoin à ſon retour d'une extrême circonſpection ; ayant tout ſujet de craindre que ſon fils ſe ſentant coupable, & prenant l'allarme ; n'allaſt ſe jetter parmy les Sarraſins, qui occupoient encore quelques endroits de la Sicile. Auſſi le ſage Comte rentra-til dans ſes Etats, ſans paroître étonné du procédé de Jourdain ; mais témoignant le regarder comme un coup de jeuneſſe, qu'il falloit pardonner. Ce qu'il dit là deſſus revint bien-tôt à ſon fils, ainſi qu'il le pretendoit. Ce jeune Prince qui n'avoit pas autant d'experience que de bravoure, voyant d'ailleurs avorter ſes deſſeins, ſe flatta d'effacer

tout d'un coup ce qu'ils avoient eû de criminel ; en allant ſe jetter aux pieds de ſon pere. Roger le receut avec mille démonſtrations de joye, & de bonté ; & le traita d'abord comme s'il ne s'étoit rien du tout paſſé. Il ne vouloit pas néanmoins laiſſer trop long-tems impunie une conſpiration, qui pouvoit être d'un pernicieux exemple ; c'eſt pourquoy quelques jours s'étant écoulez, il attira dans ſon Palais ſecrettement, & ſous divers prétextes, douze des principaux coupables les uns aprés les autres, & leur fit crever les yeux. Sur la fin de cette triſte éxecution ; il donna ordre qu'on luy amenaſt ſon fils : le faiſant mettre en état, & comme ſur le point de ſubir le même ſupplice. Mais un grand nombre de Seigneurs qui étoient dévoüez au Comte, & qui avoient le mot de luy, à force de prieres, & de

ſollicitations vinrent enfin à bout de l'empêcher de ce qu'au fond il ne vouloit pas faire. Cependant Jourdain en eut toute la peur ; il la meritoit bien ; & d'ailleurs c'étoit aſſez châtier le fils d'un Souverain, lequel ne ſouffre jamais toute la peine que meritent les Auteurs, ou les complices de la faute.

Le Comte aprés avoir appris à Jourdain par cette leçon pathetique à demeurer toûjours inébranlable dans ſon devoir, luy rendit ſon amitié, & même ſa confiance ; mais les mouvemens paſſez ne laiſſérent pas de l'engager à ſe tenir ſur ſes gardes plus qu'il n'avoit fait juſqu'alors. Il en eut particulierement beſoin au tems de la mort du Duc ſon frere, dont les infidéles ſemblérent ſe prévaloir pour remüer ſous la conduite de Bernavet.

Cet Amiral étant parti de Si-

racuſe avec une groſſe flotte, qu'il avoit armée fort ſecrettement ; vint fondre à l'improviſte ſur la ville de Nicotra, la pilla ſans y laiſſer quoy que ce ſoit, la renverſa de fond en comble, & emmena captifs tous les habitans. Au ſortir de cette expédition, il alla en faire une auſſi cruelle, & plus impie à Rhegio ; enlevant les richeſſes de deux magnifiques Monaſteres, foulant aux pieds les Images des Saints, mettant aux uſages les plus profanes, tout ce qu'il trouva de vaſes, & de vêtemens ſacrez, & enfin terminant dans l'Abbaye de Roc d'Ane dediée à N. D. ces excés furieux par le plus grand de tous : car il y abandonna à la brutalité de ſes ſoldats, la pudeur d'un grand nombre de Saintes Vierges, qui y étoient conſacrées à Dieu, & qui furent emmenées avec les Barbares. 1085. *Malat. l. 4. c. 12.*

Le Comte percé juſqu'au fond

de l'ame de l'injure atroce qu'on luy avoit faite, & plus encore de celle qu'on avoit faite en même tems à Jeſus-Chriſt ; réſolut de n'épargner rien pour en tirer une juſte vengeance: il employa tout le tems, depuis le commencement d'Octobre juſqu'au mois de May, à préparer ſa flotte. Avant que de la mettre en Mer, il intéreſſa plus que jamais le Ciel dans ſa querelle ; faiſant, & faiſant faire à tous ſes ſujets quantité de prieres, & de penitences publiques, & entre autres une Proceſſion ſolemnelle, où l'on marchoit, & où il marcha luy-même les pieds nuds. Aprés ces ſaintes préparations, il envoya ſon fils Jourdain à la tête d'une Armée de terre vers Siracuſe ; tandis qu'avec ſon Armée de mer, il fit voile de ſon côté vers le même endroit. Le vent fut ſi favorable, & les vaiſſeaux avançoient ſi lé-

gérement, qu'il étoit aiſé de juger que c'étoit le Ciel qui les conduiſoit. On arriva le troiſiéme jour à Réſalaïx, qui eſt aujourd'huy, à ce qu'on tient, le port d'Auguſte, où l'on rencontra l'armée de terre. Le Comte y donna des ordres plus particuliers au Prince ſon fils, & envoya ſur une Frégate, Philippe ſon couſin, du côté de la ville, s'inſtruire au juſte de la ſituation des choſes.

Philippe s'acquita de ſa commiſſion avec tout le bonheur, & toute l'adreſſe imaginable; il arriva le ſoir au milieu des vaiſſeaux ennemis qui étoient au port, & paſſa la nuit avec eux ſans être reconnu; parce que luy & ſes gens parloient fort bien la langue des Sarraſins. Il rapporta donc que l'on ne hazarderoit rien à les attaquer, & qu'il falloit ſeulement le faire au plutôt. C'étoit un Samedy jour favorable pour attirer

la protection de la Vierge, qu'on implora dés le matin par de nouveaux exercices de pieté. La nuit ſuivante, on leva L'ancre ; & avec le moins de bruit qu'il fut poſſible, on approcha au clair de la Lune devant Siracuſe.

On ne ſurprit pourtant pas l'armée Sarraſine qui veilloit de ſon côté, & qui attendoit l'armée Chrétienne. Ainſi dés qu'on fut arrivé, le combat commença de part & d'autre fort chaudement. Bernavet le Chef & le plus furieux des ennemis, reconnoiſſant de loin le vaiſſeau que montoit le Comte, y courut avec impétuoſité ; il fut receu avec encore plus de vigueur qu'il n'étoit venu attaquer. A peine eut-il abordé, que Roger ſauta dans ſon vaiſſeau, & alla pour ſe jetter ſur luy, l'épée à la main. Bernavet effrayé, voulut échapper en fuyant dans un autre de ſes vaiſ-

ſeaux ; mais évitant une mort qui luy eût été glorieuſe, il en trouva une autre miſerable, & plus digne de luy : car au lieu d'être tué de la main d'un grand Heros auquel il auroit réſiſté ; un ſoldat nommé Lupin, luy déchargea un coup de lévier qui l'aſſomma, & le précipita dans la Mer, au moment même qu'il s'élançoit d'un Navire à l'autre. Ses gens commencérent auſſi-tôt à ſe retirer, à force de voiles, & de rames ; ils eurent beau fuir, ils furent atteints, & la plus part coulez à fond. Si la Place eût été en même-tems attaquée par l'armée de Jourdain, c'en eût été fait ; mais le Comte, pour des raiſons qu'on ne voit pas aſſez, luy avoit défendu d'en approcher ſi-tôt ; & elle ne fut aſſiegée en forme, qu'aprés être revenuë de ſes premieres allarmes. Elle ſe défendit opiniâtrément pendant quatre mois ; à la fin elle

fut ſi vivement ſerrée, que la veuve de Bernavet avec ſon fils, & les plus conſiderables Seigneurs Sarraſins qui étoient dedans, furent obligez de s'échapper de nuit, au travers même de la Flotte des Chrétiens pour ſe retirer à Noto. Le déplaiſir qu'on eut de les avoir manqués, fut adouci par la joye de prendre la Place; ce qui ſe fit au mois d'Octobre.

1086. *Malat.*

Cette conquête fut ſuivie d'une action, où le Comte montra tant de généroſité; que les Sarraſins mêmes ne purent s'empêcher d'admirer & d'aimer leur vainqueur. Les Piſans ayant eû guerre avec le Roy de Tunis avoient pris juſqu'à la plus forte Tour de ſa Ville Capitale. Ne ſe trouvant pas en état de la garder, ils preſſérent Roger de la recevoir. Bien que cette offre fût trés-flatteuſe, il la refuſa; parce qu'il avoit fait la paix depuis quel-

que tems avec ce Roy, & qu'il ne vouloit pas violer les promeſſes faites à un Prince même infidéle, quelque avantage qu'il y pût trouver. L'autorité qu'il s'acquit ainſi tout de nouveau par ſes armes, & par ſa bonne conduite, le mirent bien-tôt en état de donner à ſon neveu Roger le ſecours qu'il luy avoit promis pour l'affermir dans ſa Souveraineté, & dans la ſucceſſion de ſon pére.

Ce jeune Prince en avoit juſ- *Malat.*
qu'alors beaucoup moins beſoin qu'on n'auroit cru; s'étant fait eſtimer, & chérir preſque univerſellement de ſes peuples. Ses bonnes qualitez, & entre autres, ſon caractere doux & facile, leur donnoient naturellement de l'attachement pour luy; en effet il étoit fort adroit aux exercices militaires, & aimoit ceux qui s'y diſtinguoient; il étoit affable, & liberal envers tout le monde, ne

ſe rebutoit jamais des peines & des fatigues de ſon état, ſe faiſoit un honneur de défendre l'Egliſe, & un plaiſir de ſoulager les malheureux; de ſorte qu'à peine luy trouva-ton un ſeul défaut, ſinon un excés d'indulgence qui l'empêchoit de punir les coupables autant qu'ils le meritoient.

Ayant ainſi gagné l'affection de ſes Sujets, il voulut encore gagner celle de ſon frere Bohémond. Celuy-cy s'étoit emparé de la ville d'Oria & ravageoit les païs de Tarente, & d'Otrante; mais n'ayant point d'argent, il ne pouvoit pas tirer grand avantage de cette expédition, non plus que d'une nombreuſe troupe de gens d'ailleurs aſſez déterminez, dont il ſe faiſoit ſuivre. Dans cette ſituation d'affaires, Roger fut encore le premier à rechercher ſon amitié, & luy fit part de l'héritage paternel; luy

cédant les villes d'Oria, de Tarente, & d'Otrante avec leurs dépendances. Aprés qu'il ſe fut ainſi accommodé avec ſon frere, il mépriſa ſes autres adverſaires; les réduiſant aiſément, par les ſecours que luy fourniſſoit en toute occaſion le Comte ſon Oncle qui devenoit de jour en jour un Prince plus puiſſant, & plus redoutable.

Il avoit atterré tous les Chefs des Sarraſins en Sicile; il n'y en reſtoit preſque plus qu'un ſeul, nommé Chamut, capable de luy faire quelque peine. Cet Amiral étant ſorti de Girgento pour aller à Enna, où il croyoit ſa préſence néceſſaire, le Comte profita de cette conjoncture; il vint auſſi-tôt aſſiéger, & prendre la premiere de ces deux villes. Chamut y avoit laiſſé ſa femme & ſes enfans qui furent obligez de ſe rendre, & de ſe faire les Eſclaves

du Comte. Il en uſa trés obligeamment à leur égard, & ſur tout prit un grand ſoin de l'honneur de la Dame Sarraſine, bien perſuadé que c'étoit le meilleur moyen de gagner Chamut ; enſuite ayant fait fortifier ſa nouvelle conquête, & ayant bien-tôt aprés ſubjugué dix ou douze moindres Places des environs ; il vint à Enna, ſuivi ſeulement d'une centaine de braves ſoldats, demander une entreveuë avec Chamut. On ne ſçait pas tout ce qu'il luy dit ; mais il eſt ſeur qu'il luy parla de rendre la Place, & de ſe faire Chrétien. Il falloit bien que Dieu parlaſt en même-tems que luy ; car Chamut, touché de l'entretien, ſentit réveiller à l'inſtant même, de preſſans mouvemens qu'il avoit éprouvez autre fois, & qui le portoient à embraſſer nôtre Religion ; ſi bien qu'il écouta favorablement les

propoſitions qu'on luy fit : cependant pour peu que les infidéles euſſent eû le moindre ſoupçon de ſes deſſeins, c'étoit fait de ſa vie. On convint donc, pour executer les choſes ſeurement, que le Comte viendroit ſans bruit avec ſon armée, ſe mettre en embuſcade proche d'Enna ; que Chamut en ſortiroit alors, feignãt d'aller faire un tour dans le païs, & ſe faiſant ſuivre d'un grand nombre de chevaux, & de mulets qui porteroient ſon bagage ; qu'à certaine diſtance, il donneroit comme par malheur dans les embûches des Chrétiens, & qu'enfin il ſeroit pris. Tout fut éxecuté ſelon le projet ; aprés quoy on vint attaquer la Place, qui ne ſe trouva plus en état de ſe défendre. On la receut à compoſition, & l'on en rendit à Dieu de grandes actions de graces, avec Chamut qui ſe fit Chrétien auſſi-bien

que toute ſa famille ; il embraſſa ſans répugnance tout ce que le Chriſtianiſme a de maximes & de pratiques ſéveres : demandant ſeulement qu'on ne luy fit pas quitter ſa femme qui étoit ſa parente ; du reſte il vécut, & mourut trés-fidéle à tout ce qu'il avoit promis, & à Dieu & au Prince. Ce ſont-là, ſur tout à l'égard d'un Mahometan, de ces coups de grace qu'on n'oſe guere eſperer, & qu'on ne peut jamais aſſez adorer.

Le Comte fut trés-vivement touché de celuy-cy, par lequel il voyoit la vraye Religion s'accroître ſenſiblement avec ſes Etats. Pour en marquer à Dieu toute ſa reconnoiſſance, il s'appliqua plus que jamais à devenir un Prince auſſi religieux qu'il étoit fortuné ; il étoit le premier à tous les exercices publics de pieté ; il ſe montroit le protecteur des

pauvres & des orphelins, le reſtaurateur des Egliſes qui tomboient en ruine, & le fondateur de pluſieurs autres Temples, qui rendent encore aujourd'huy ſa memoire ſainte & venerable à toute la Sicile. Il mit un Siége Epiſcopal vers ce tems-là à Girgento auſſi-bien qu'à Mazaire, & à Syracuſe ; nommant à ces trois Evêchez trois hommes d'une grande habileté, & d'une vertu encore plus grande ; mais pour nommer à l'Evêché de Catane un Prélat accompli, il jetta les yeux ſur un Religieux du Monaſtere de ſainte Euphemie ; il fut tiré du Cloître malgré tous ſes confréres, qui ne pouvoient ſe réſoudre à le laiſſer aller : & beaucoup plus, malgré luy-même qui s'oppoſoit encore davantage à ſa promotion. C'eſt ce qui détermina plus fortement le Prince, à luy faire prendre le poſte

qu'il luy deſtinoit ; attachant à ce Benefice la Seigneurie de toute cette ville, & de ſes dépendances: tant on étoit perſuadé du bon uſage qu'il feroit d'une donation des plus magnifiques que l'Egliſe ait jamais receuës.

Malat. l. 4. c. 8.

1086. L'éclat que le Comte donnoit à la Maiſon de Dieu, ſembla être recompenſé par l'éclat que Dieu réciproquement vouloit donner à la maiſon du Comte. Il receut alors des Ambaſſadeurs de la part de Philippe premier, Roy de France, qui luy demandoit en mariage Emine ſa fille aînée. Senſible à cet honneur autant qu'il le devoit être, il fit inceſſamment préparer de ſuperbes vaiſſeaux pour conduire en Provence la Princeſſe, avec de grandes richeſſes. Raymond Comte de Provence ſon gendre, devoit la mettre entre les mains du Roy, qui avoit promis de venir juſques

là audevant d'elle. Cette négotiation fut rompuë d'une maniere aſſez étrange. Raymond fit entendre à Roger que Philippe penſoit ſeulement à prendre les tréſors de la Princeſſe, ſans l'épouſer; & que ce Roy ne vouloit pas être plus fidéle en cette occaſion, qu'à l'égard de Berte ſa premiere femme. Il eſt vray que Philippe l'avoit répudiée depuis peu, aprés en avoir eu un fils qui fut dans la ſuite Louis ſixiéme dit le Gros; n'en apportant point d'autre pretexte, que la parenté. Raymond témoignoit ne pouvoir ſouffrir l'injure qu'il ſuppoſoit qu'on vouloit faire à ſon beau-pére; & d'ailleurs, il ne s'y prenoit pas mal pour ſon profit particulier: car il vouloit marier la Princeſſe Emine à un Seigneur de ſes Etats, & cependant garder les tréſors qu'elle avoit apportez. Les Seigneurs que le

Comte Roger avoit envoyez pour accompagner ſa fille, ayant découvert ce deſſein; la firent conſentir, qu'on la laiſſât en Provence avec quelques-uns de ſes parens, & de ſes Officiers : tandis que les autres retournérent en Sicile, rapporter l'or & l'argent qui en étoit ſorti. Raymond ne put pas néanmoins ſe diſpenſer de marier la Princeſſe Emine, qui épouſa le Comte de Clairmont; ainſi Roger n'eut que l'honneur de voir rechercher ſon alliance, par le plus grand Monarque de la Chrétienté; quoyque le ſuccés n'en eût pas été auſſi heureux qu'il l'avoit eſperé. Il eut encore en ce tems-là quelques autres déſagrémens dans ſa famille.

Malat. l. 4. c. 10. Boémond peu content de ce que ſon frere Roger luy avoit donné en partage, avoit repris les armes. Il eſperoit de grands

avantages de cette nouvelle rupture, par l'union qu'il venoit de faire avec Mihéra fils d'un Seigneur trés-puiſſant nommé Hugues de Foloch. Ce jeune homme léger, mais brave, n'avoit guere ceſſé de remüer depuis la mort du Duc Robert. Aprés diverſes incurſions, il s'étoit emparé par trahiſon du Château de Maja, & il l'avoit mis avec les Châteaux de Catanzare, & de la Rocque, qui étoient de ſon patrimoine, entre les mains de Boémond. La nouvelle puiſſance de ce Prince porta encore les habitans de Coſence à ſe donner à luy : ſur tout aprés les promeſſes qu'il leur fit de raſer un Fort que le Duc avoit fait élever au milieu de leur ville, & qui les chagrinoit extrêmement. Il étoit important de ne pas laiſſer davantage augmenter ſes forces ; c'eſt pourquoy Roger ſe hâta de mar-

cher contre ſon frére ; & pour être ſoûtenu, il envoya prier en même-tems le Comte ſon Oncle de venir inceſſamment auſſi, joindre ſes troupes aux ſiennes. Peu de tems aprés ils furent en état d'aller enſemble ſe jetter ſur la ville de Roſſana. Boémond fut effrayé de les voir ſi proche de luy ; & craignant d'être pris dans Coſence, qui n'étoit plus une Place de ſcureté, depuis que le Fort en étoit démoli, il vint à la Rocque avec Mihéra. Le Comte & le Duc les y vinrent auſſi-tôt aſſiéger. Comme on vouloit les gagner plutôt que les vaincre, on leur fit des propoſitions d'accommodement. L'inconſtant Mihéra les écouta d'abord malgré Boémond qui ſe retira à Tarente ; mais quand Mihéra eut fait ſa paix avec les Princes, il ne fut pas longtems à retomber dans ſes criminelles légéretez. Se voyant hors

d'état d'en obtenir le pardon déſormais, il ſe livra à un dépit ſalutaire, & alla ſe faire Moyne à Bénevent ; il avoit abandonné ſes terres à ſon fils nommé Ada, ſuppoſant que celuy-cy, ou par force, ou par adreſſe, les défendroit mieux que luy : cependant le crime, & le malheur du pere paſſérent juſqu'au fils qu'on vint inveſtir chez luy. Il réſiſta le plus qu'il luy fut poſſible, & enfin ſe voyant pouſſé a bout, il mit le feu par déſeſpoir à ſon Château, & ſe ſauva loin de ſon païs. Le Comte Roger profita de la mauvaiſe conduite du pere & du fils, & reünit leurs terres à ſon domaine. Aprés cette expedition, il repaſſa en Sicile, & vint travailler à ſubjuguer au plutôt tout le reſte de cette Iſle ; ſe diſpenſant pour cet effet, d'accompagner le Duc ſon neveu dans un voyage, où l'on pouvoit d'ailleurs rendre un ſer-

vice important à la Religion.

L'affaire dont il s'agiſſoit alors eſt des plus édifiantes ; & elle paroiſtroit tout à fait ſinguliere, ſi nous n'en avions depuis quelques mois un exemple preſque ſemblable, dans le grand Pape que Dieu vient de donner à ſon Egliſe. Quoi qu'il en ſoit, il y avoit prés d'un an que les Cardinaux étoient embarraſſez pour choiſir un digne ſucceſſeur à Gregoire ſeptiéme : à cauſe des conjonctures fâcheuſes où ils ſe trouvoient par le ſchiſme de l'Antipape Guibert ; ils s'étoient enfin déterminez à nommer Didier, Abbé du Mont-Caſſin. Ce vertueux Prélat s'y étoit toûjours oppoſé. Les Cardinaux laſſez de ſa réſiſtance, l'avoient proclamé malgré luy dans l'Egliſe de ſainte Luce, ſous le nom de Victor troiſiéme. Quatre jours aprés ne pouvant ſouffrir ſa dignité, il s'étoit enfui à Terracine,

Oſt. l. 3. c. 65. 66. & 67.
Bar ad. ann. 1087.
Sigon.

Terracine ; où il quitta les habits, & les ornemens Pontificaux; proteſtant qu'il n'étoit point propre à les porter, & s'en retournant à ſa ſolitude du Mont-Caſſin. Il étoit demeuré depuis dans cette ſainte opiniatreté,& les Cardinaux dans une auſſi ſainte détermination de ne pas élire d'autre Pape que luy : A la fin, il fallut aſſembler ſur ce ſujet un Concile à Capoüe, où furent invitez les Princes Normands, & où ſe trouvérent avec un grand nombre de Seigneurs de leur ſuite, le Duc Roger, & Jourdain de Capoüe. On eut beau conjurer Didier de ſe rendre à ce que l'on ſouhaittoit, il parut encore infléxible pendant deux jours ; lorſque le Duc ſe jettant à ſes pieds, les larmes aux yeux, & de la maniere du monde la plus touchante, le convainquit qu'il s'agiſſoit dans ſon élection du veritable, & du

plus grand bien de l'Égliſe: on fit enfin réſoudre de la ſorte le Saint homme, à baiſſer les épaules ſous le faix qu'on luy impoſoit, ne pouvant plus douter, qu'il ne luy vint de la main de Dieu même; mais il ne le porta pas long-tems, & il mourut de la mort des juſtes au bout de quelques mois.

1088. Cette pieuſe negotiation fut bien-tôt ſuivie ou recompenſée des nouveaux ſuccés qu'eurent en Sicile, les Princes Normands. Il ne reſtoit plus au Comte, pour devenir maître abſolu de toute cette Iſle, que deux Places à prendre. L'une étoit Noto, où la femme & le fils de Bernavet s'étoient refugiez; & l'autre Butéra qu'il vint aſſiéger au mois d'Avril, de
1088. l'an 1088. avec une puiſſante armée. Il la battoit violemment, lors qu'il arriva dans ſon Camp un Légat du Pape Urbain deuxiéme pour luy donner avis, que Sa

Sainteté étoit en Sicile : & que n'étant pas en état de paſſer plus avant, à cauſe des grandes fatigues qu'elle avoit eſſuyées dans le chemin, elle l'attendoit à Traina. Quoyque cette viſite arrivaſt fort à contre-tems; le reſpect & l'attachement que le Comte avoit pour le Saint Siége, luy fit laiſſer à ſes Officiers le ſoin de ſon entrepriſe : afin de venir trouver Urbain. Ils eurent enſemble une longue conférence, dans laquelle Sa Sainteté luy découvrit le deſſein qu'elle avoit de paſſer à Conſtantinople ; qu'Alexis Comnéne l'invitoit à s'y rendre, pour célébrer un Concile ; au ſujet d'un nouvel Edit, par lequel cet Empereur défendoit que l'on conſacraſt avec du pain azyme ou ſans levain. Le Comte Roger qui connoiſſoit trés-bien le caractére d'Alexis, & qui ſçavoit ce qu'on en pouvoit craindre, ne jugea pas

que le Pape dût aller ſe mettre entre ſes mains : il luy conſeilla de retourner au plutôt à Rome, où ſa preſence ſeroit bien plus neceſſaire, & ſa perſonne plus en ſeureté qu'à Conſtantinople ; il ajoûta à ces avis ſalutaires, de ſuperbes preſens : aprés quoy il retourna à ſon Camp, & le Pape en Italie ; plein d'admiration pour la ſageſſe de ce Prince, & de reconnoiſſance, pour ſa généroſité.

Sa Sainteté, qui cherchoit à luy marquer ces ſentimens, & qui de ſon côté avoit de pieuſes intentions, prit en chemin l'occaſion de faire une bonne œuvre que le Comte avoit fort à cœur ; c'étoit la reconciliation de ſes neveux, le Duc de la Pouille, & Boémond. Depuis prés de deux ans que celuy-cy s'étoit retiré à Tarente ; il avoit preſque toûjours fait la guerre : & récemment, tandis que le Duc étoit al-

lé pour aider ſon Oncle au ſiége de Butéra, il venoit d'aſſiéger Melphe ; ce qui y rappella le Duc auſſitôt. Le Pape y trouvant donc les deux freres qui étoient aux mains, ſe ſervit de toute ſon autorité, pour les engager à quitter les armes & à faire la paix, ſelon le projet que le Comte de Sicile avoit fait ſur les conditions ; à ſçavoir que Boémond, outre ce qu'il poſſedoit auparavant, auroit de plus les villes de Maja, & de Coſence. La choſe ſe fit ainſi ; mais comme Boémond ne s'accommodoit pas trop de cette derniere Place, à cauſe du ſerment qu'il avoit fait aux habitans de n'en point relever la Citadelle, & que le Duc avoit fait une ſemblable promeſſe aux habitans de Bary ; ils trouvérent le moyen de s'accommoder tous deux en habiles gens : ils firent une échange de ces deux Places. Tellement que

Boémond eut Bary, & le Duc eut Coſence, dont ils firent relever les Citadelles, chacun de leur côté, avec un droit qu'on ne pouvoit plus leur diſputer ; & ſans qu'on leur pût reprocher d'avoir manqué à leur parole.

La Ducheſſe Sigelgaïte avoit pris beaucoup de part à ces traitez, dans l'impatience où elle étoit, de voir regner paiſiblement le Duc ſon fils; elle en eut enfin la ſatisfaction avant ſa mort qui fut trés-Chrétienne, & qui arriva un an ou deux aprés qu'elle eut engagé le Pape à faire encore ratifier la reconciliation des deux freres, par le Concile d'Amalphi.

Mal. l. 4. c. 15. Le Comte qui l'avoit fort procurée de ſon côté, s'en prévalut pour avancer notablement ſes affaires en Sicile ; car ayant forcé la ville de Butéra qu'il avoit aſſiégée depuis aſſez long-tems, il ac-

quit bien-tôt aprés celle de Noto: c'étoit la ſeule qui demeuraſt dans cette Iſle hors de ſon obeïſſance; elle prit le party de s'y ſoumettre d'elle-même : elle jugea bien qu'on ne ſeroit pas long-tems à la reduire & elle aima mieux prevenir cette violence, en ſe rendant à des conditions avantageuſes. Les habitans envoyérent à Mélito en Calabre où Roger étoit alors, pour conclure le traité. Les députez furent trés-bien receûs, & obtinrent qu'ils ſeroient exempts de ſubſides pendant deux ans. Il donna ordre auſſi-tôt à ſon fils Jourdain d'aller prendre poſſeſſion de cette Place, & d'y bâtir une Fortereſſe; en attendant qu'il y puſt aller luy-même régler toutes choſes. Cette conquête qui ne ſembloit rien de fort conſiderable en elle-même, le fut neanmoins plus que les autres, parce qu'elle couronna toutes cel-

les qui avoient été faites en Sicile depuis vingt-neuf ans, & qui avoient coûté aux Princes Normands une infinité de travaux & de fatigues, par Mer, & par terre.

Le Comte luy-même en prend ſes Sujets à témoin dans un acte de fondation qu'il fit quelque tems aprés. *Ce païs n'a-til pas été également*, dit-il, *la retraite de toutes ſortes d'infidelitez, & de méchancetez, & le Sépulchre de nôtre nation ? Il n'y a que Dieu qui ſçache combien j'y ay épuiſé de forces & perdu de ſoldats.* Mais quelles que puſſent avoir été ſes peines ; ſon ſuccés avoit encore été plus grand : ainſi qu'il le marque dans un autre acte authentique par ces paroles : Je régne dans le païs, où un peuple infidéle poſſedoit avant moy tant de grandes villes, de Fortereſſes redoutables,

Inveg. ann. di Pal. ad an. 1090.

& de ſuperbes Palais, dont il « a fallu faire une deſtruction « preſque totale; pour effacer ain- « ſi juſqu'aux veſtiges de la tyran- « nie Mahometane.

Quelque avantageuſe que fût une conquête ſi heureuſement achevée, elle pouvoit produire de méchans effets. Il étoit à craindre que les Sujets du Comte, ſe trouvant dans la poſſeſſion paiſible d'un païs délicieux, ne s'abandonnaſſent à la volupté, & ne ſe rélachaſſent ainſi dans les devoirs de la Religion, & de la Milice. Il prevint avec ſa pieté, & avec ſa ſageſſe ordinaire l'un & l'autre de ces inconveniens. Il ranima la dévotion de ſes Sujets par les exercices qu'il en fit faire, en reconnoiſſance de la derniere grace qu'ils avoient receuë du Ciel; & il ranima leur valeur par les récompenſes qu'il fit aux plus braves d'entre'eux: afin de les enga-

ger à de nouvelles expeditions dont il avoit déja formé le projet.

Malat. l.4. Il avoit particulierement arrêté les yeux ſur l'Iſle de Malthe ; comme ſur le lieu où il pouvoit le plus utilement employer ſes armes. Elle étoit poſſedée par des Sarraſins ; mais qui n'étoient pas aguerris comme ceux de Sicile. Il fit inceſſamment préparer une Flotte, & commanda à ſes Officiers de ſe tenir preſts à le ſuivre. Un Seigneur de Calabre nommé Maniéro Gérentia, ſuivant le génie des gens du païs, diſpoſez à lever la tête, quand l'obéïſſance ceſſe de leur plaire ; refuſoit d'obéïr en cette occaſion. Le Comte vint auſſi tôt l'inveſtir dans le Château de Gérentia, & le reduiſit à demander miſericorde, il la luy fit enſuite, & ne le condamna qu'à mille piéces d'or, moins pour en profiter que pour faire exemple. Incontinent aprés

il vint ranger dans le devoir les habitans de Coſence, qui s'étoient auſſi revoltez contre le Duc ſon neveu. Enſuite il renvoya ſes gens pour quelques jours, ſe diſpoſer chacun chez ſoy à l'expedition de Malthe; avec ordre de ſe rendre dans la quinzaine au lieu où devoit ſe faire l'embarquement.

Les troupes s'étant trouvé au rendez-vous; le Prince Jourdain autant animé d'ardeur pour la gloire, que de tendreſſe pour ſon pere; le conjura les larmes aux yeux, de ne point expoſer ſa perſonne à des dangers & à des fatigues qui ne convenoient qu'à un jeune homme comme luy, dont la vie étoit peu importante à l'Etat. Le Comte n'écouta point ſes remontrances: ordonnant ſeulement à ſon fils de camper toûjours en Sicile, à la tête des troupes qui y demeuroient; pour en-

voyer du ſecours à l'Armée, s'il en étoit beſoin. Du reſte perſuadé que le Souverain devoit toûjours marcher à la tête de ſes Sujets, autant qu'il eſt poſſible; il fit mettre à la voile, & partit au ſon des tambours, & des trompettes, qui faiſoient retentir le Ciel & le rivage du bruit de la victoire qu'on alloit remporter.

En effet on arriva à Malthe dés le jour ſuivant; & le vaiſſeau du Comte beaucoup meilleur voilier que les autres, les précédant de beaucoup: luy donna moyen de mettre pied à terre le premier, plein encore de cette vigueur, & de cette détermination qui faiſoit le plus grand merite des guerriers de ce tems-là. Il monta auſſi-tôt à cheval avec un petit nombre des ſiens; & connoiſſant la lâcheté des gens du païs qu'il ſuffiſoit d'effrayer d'abord pour les ſubjuguer; il ſe jetta inceſſamment ſur

une troupe immenſe de peuples qui étoient accourus ; plutôt pour le voir, que pour le combattre. Ils n'eûrent pas ſeulement le loiſir de le regarder ; il les chargea ſubitement, les diſperſa, & en tua la plus grande partie. En revenant ſur le ſoir vers le rivage, il y trouva le reſte de ſon armée qui étoit arrivée aprés luy. Dés le grand matin du lendemain il fit aſſiéger vigoureuſement la Capitale de l'Iſle, & fit faire de furieuſes incurſions de tous côtez. Le Commandant qui s'appelloit Gaïte, & les habitans de la ville peu accoutumez aux exercices Militaires, ſe trouvérent conſternez d'une irruption ſi peu attenduë. Ils demandérent auſſi-tôt à traitter avec le Comte, & luy envoyérent leurs Députez. Ils tâchérent par un grand diſcours à le perſuader de les laiſſer en l'état qu'ils étoient. Comme il ne ſe con-

tentoit pas de harangues, ni de complimens ; il leur en fallut paſſer à ce qu'il exigeoit : ils convinrent donc de rendre une multitude infinie de Chrétiens qui étoient eſclaves chez eux, & de luy fournir une grande quantité de chevaux, de mulets, d'armes, & d'argent ; avec obligation d'en donner autant tous les ans en qualité de tributaires. Roger ſatisfait de ces conditions, ordonna qu'on laiſſaſt auſſi tôt ſortir de la ville les Captifs Chrétiens. Dés qu'ils furent dehors : une délivrance ſi peu eſperée les mit dans un tranſport de joye à ne ſe comprendre pas eux-mêmes. Ils s'empreſſoient à montrer de loin à l'armée Chrétienne, des Croix qu'ils formoient avec tout ce qui ſe trouvoit de bois, ou de paille ; ne ceſſoient de verſer des larmes en abondance, chantoient à pleine voix des cantiques ſacrez, & venoient

ainſi ſe jetter aux pieds de leur libérateur. Ce ſpectacle ſi touchant attendrit tellement le Comte auſſi-bien que tous ſes Officiers & ſes ſoldats ; qu'ils répandirent enſemble autant de larmes de joye & de pieté, que les captifs mêmes.

Le genereux Prince, ravi d'avoir obtenu la liberté à ces membres de Jeſus-Chriſt, étoit dans un empreſſement extrême de les en faire jouïr. Il les fit embarquer pour les emmener tous avec luy, en quelque grand nombre qu'ils fuſſent. On regarda comme une eſpéce de miracle, que ſes vaiſſeaux, au lieu de paroître ſurchargez d'un ſi grand poids, paruſſent au contraire s'élever au deſſus de l'eau d'une grande coudée plus qu'à l'ordinaire. Ils retournérent ainſi avec encore plus de legereté qu'ils n'étoient venus ; de ſorte qu'une navigation

ſi heureuſe fit négliger de prendre dans ce retour, comme on le pouvoit aiſément, la petite Iſle de Goſo. Dés qu'on eut debarqué les captifs ; le Comte leur offrit s'ils vouloient demeurer dans ſes Etats, de leur bâtir une Place qu'on appelleroit Ville-franche, parce qu'ils n'y payeroient aucun tribut : & s'ils ne le vouloient pas, de ſe retirer chacun en leur païs ; ils accepterent avec mille actions de graces, ce dernier party ; & comme ils étoient de diverſes nations, ils allérent en tous les endroits de l'Europe publier la valeur & la generoſité heroïque de leur bien-facteur.

Malat. l. 4. Cet important ſervice rendu à la Religion fut ſuivi d'un autre, non moins conſiderable, que le Comte rendit à ſa famille. Etant invité par le Duc ſon neveu, à venir luy prêter ſon ſecours contre les Coſentins qui s'étoient encore

revoltez: il partit auſſi-tôt de Sicile, avec une armée compoſée de ſes anciennes troupes, & d'un grand nombre de Sarraſins; & vint ſe joindre au Duc pour bloquer les rebelles. Ils ſe trouvérent en peu de tems, hors d'état de rien faire entrer dans leur ville: ils n'en paroiſſoient pas moins déterminez à ſe défendre, ſe fiant ſur leurs frondes, & leurs fléches, dont ils ſe ſervoient avec avantage, particuliérement contre ceux qui étoient du côté des montagnes; c'eſt où Roger avoit pris ſon camp, comme dans le poſte le plus difficile, & le plus neceſſaire. Il ne s'étonna pas de la réſiſtance des habitans; il continua toûjours de les battre également, pour leur laiſſer conſumer le feu de leur opiniâtreté qui ſe diminua effectivement peu à peu. Alors revenant à eux, & reconnoiſſant leurs veritables interêts, ils fu-

rent touchez des menaces, & des promeſſes qu'il leur fit ; ils s'adreſſérent même à luy pour ménager leur paix : & par ſon entremiſe ils l'obtinrent du Duc. Ce Prince rentra ainſi dans Coſence, & auſſi-tôt y fit faire une Citadelle ſur la montagne la plus élevée de la ville ; afin de la tenir en bride. Du reſte pour marquer au Comte ſa reconnoiſſance, il luy donna la moitié de la ville de Palerme, laquelle juſqu'alors avoit toûjours été au Duc toute entiere ; aprés quoy ils ſe ſéparérent, l'un pour retourner en Calabre, & l'autre pour aller en Sicile voir ſa nouvelle acquiſition de la moitié de Palerme ; il commença dés ce tems-là à y faire élever le Château qui s'appelle aujourd'huy *Pallazzo Regio.*

Dieu eut ſoin de mêler ces proſperitez de quelques amertumes, comme il avoit toûjours fait à l'é-

gard du Comte : pour en former un Prince auſſi Chrétien & auſſi ſoumis aux ordres du Ciel, qu'il étoit grand & puiſſant ſur la terre. En effet il avoit eû depuis quelques années pluſieurs afflictions domeſtiques, qui luy avoient été trés-ſenſibles. Judith la premiere épouſe qu'il eut en Italie, & qui avoit d'ailleurs beaucoup de merite, étoit demeurée ſterile : en punition comme on le crut alors, de ce qu'elle avoit manqué de fidelité à Dieu ; ayant fait vœu autrefois de Virginité en Normandie. Il avoit enſuite épouſé Elemburge fille du Comte de Mortain, de qui il avoit eû un fils nommé Geofroy ; & il la perdit dans la fleur de ſon âge. Il s'étoit conſolé de cette perte, en prenant pour ſa derniere femme Adélaïde jeune & belle Princeſſe, d'une trés-illuſtre Maiſon, & niéce du Marquis Boniface. L'extrême

Ord. Vit. l. 8.

conſidération qu'il avoit eû pour elle luy avoit fait marier ſes deux fils Jourdain & Geofroy, aux deux ſœurs de cette nouvelle épouſe ; mais Geofroy étoit mort avant même que d'avoir conſommé le mariage : tellement qu'il n'avoit plus d'enfans legitimes pour luy ſuccéder dans ſes Etats. Sa ſeule eſpérance étoit Jourdain ſon fils naturel, dont les excellentes qualitez ſembloient du moins ſuppléer à ce qui luy manquoit du côté de la naiſſance ; & cette eſperance ſe changea bien-tôt en douleur. Le Prince fut pris à Siracuſe d'une fiévre violente. Le Comte y étant accourû à la premiere nouvelle qu'on luy en écrivit, trouva ſon fils mort ; & arriva préciſement dans le tems des céremonies funebres. Jamais pére n'a été frappé d'un coup ſi perçant ; tous ceux qui le voyoient, juſqu'aux Sarraſins mêmes, étoient

plus vivement touchez encore de ſa profonde douleur, que de la triſte mort de ſon fils. Il l'avoit toûjours extrêmement chéri, & Jourdain étoit trés-digne de ſa tendreſſe ; car excepté la fauſſe démarche, qu'il avoit faite, moins de ſon propre mouvement, que par les pernicieux conſeils de ceux qui l'environnoient ; on ne peut pas montrer plus de bon cœur, ni plus de dévouëment aux volontez de ſon pére : auſſi aprés le pardon de cette faute, ils furent enſemble comme s'il n'étoit jamais rien arrivé de fâcheux ; ſans qu'il reſtaſt aucun ſoupçon, ni dans l'eſprit du pére à l'égard du fils, ni dans l'eſprit du fils à l'égard du pére ; ce qui eſt peut-être la marque la plus infaillible de deux ames parfaitement nobles, & tout à fait héroïques. On peut juger des autres qualitez du Prince Jourdain, par tout ce qu'on a rapporté de luy

dans cette hiſtoire, & par ſon Epitaphe qu'on lit encore à Siracuſe en ces termes. Jourdain fils » du Comte Roger, fut invincible » dans ſes entrepriſes, & Autheur » de la liberté du païs : comme » le témoigne la Sicile qui étoit auparavant ſous le joug des Sarrafins; il mourut à Siracuſe, & repoſe dans ce ſepulchre. D. MXCII.

Jordanus Rogerii Comitis filius, qui quantus fuit, invictus conſilio, authorque domeſtica libertatis: ipſa devicta à Barbaris Sicilia demonſtrat; occidit Siracuſis, tandem hic tumulatus jacet anno 1082.

Aprés que Dieu eut mis le Comte à une épreuve auſſi rude que fut la mort de ſes deux fils; il prit plaiſir à le récompenſer de la ſoumiſſion qu'il avoit montrée en ces occaſions aux ordres de la providence: luy donnant un autre fils de ſa derniere femme la Comteſſe Adelaïde, lequel fut nommé Simon: la joye qu'il en eut le mit en état de paſſer plus délibérément en Calabre, au ſujet d'un nouveau trouble qui commençoit à s'élever dans ſa famille.

1093.

Malat. l. 4.

Le Duc Roger ſon neveu avoit

fait une illuſtre Alliance, en épouſant Adala niéce de Philippe premier Roy de france, & fille de Robert Marquis de Flandres; il en avoit eu deux fils Guillaume & Loüis, qui devoient être ſes ſucceſſeurs. Il étoit depuis tombé griévement malade à Amalphi, & le bruit même ſe répandit qu'il étoit mort. Bohémond qui demeuroit alors en Calabre n'en attendit pas d'autres preuves; ſur cela, il prend les armes, & entre à la tête de ſes troupes dans les terres de ſon frére; proteſtant néanmoins que c'étoit en faveur des héritiers legitimes, & pour conſerver leurs droits, juſqu'à ce qu'ils fuſſent en âge d'en joüir. Le Comte de Sicile qui tint ce zéle pour ſuſpect, & qui fut indigné qu'on oſât faire de pareilles démarches ſans l'avoir conſulté; accourut avec une puiſſante armée, & dés qu'il fut arrivé

obligea Bohémond de ſe retirer; cependant le Duc étant revenu en parfaite ſanté contre toute eſperance : Bohémond ſe rendit incontinent à Amalphi, pour luy en témoigner ſa joye, & pour luy remettre tout le païs dont il s'étoit emparé ; juſtifiant par là autant qu'il luy étoit poſſible la conduite qu'il avoit tenuë.

D'autres grands Seigneurs qui avoient imité Bohémond dans ſa précipitation à prendre les armes, ne l'imitérent pas dans l'exemple qu'il donna de les quitter. Le plus conſidérable, & celuy qu'on devoit le plus craindre, étoit Guillaume de Grant-ménil ſecond fils de Hugues de Grant-ménil favori de Guillaume Duc de Normandie, & Roy d'Angleterre. Ce Roy avoit aimé Hugues ſi tendrement qu'il luy avoit offert ſa propre niéce en mariage, pour le retenir auprés de ſoy ; mais le jeune Sei-

ne Seigneur plein des idées de Chevalerie de ce tems-là, qui ne faiſoient rien trouver de plus beau qu'une fortune qu'on alloit chercher fort loin ; avoit mieux aimé ſuivre en Calabre les avantures de Robert Guiſcard. Il avoit depuis epouſé une de ſes filles nommée Mabille ; il en avoit eû Guillaume duquel nous parlons icy, & qui prit les armes ſur le bruit de la mort de ſon couſin germain le Duc Roger ; il s'étoit depuis emparé de pluſieurs Places, & entr'autres de Roſſano qu'il refuſoit de rendre : bien que la ſanté du Duc fût entierement rétablie. Le Comte Roger qui étoit retourné en Sicile, eut beau luy écrire pour le mettre à la raiſon, & pour empêcher la diſſenſion dans ſa famille ; Grant-ménil ne répondoit à tout cela qu'en faiſant fortifier la Place : diſant de ſang froid qu'il vouloit obſerver réligieuſe-

ment le ſerment qu'il avoit fait en y entrant, de ne la rendre qu'à un des fils du Duc quand il ſeroit en âge. Le Comte plus irrité que le Duc même d'une conduite, & d'un diſcours ſi extraordinaire, vint avec luy pour punir le rebelle. Grant-ménil les attendoit fierément ; ſe flattant qu'il alloit ſe joindre à luy un grand nombre de jeunes Gentilshommes qui ne penſoient gueres alors qu'à acquerir de la gloire en montrant de la bravoure, ſans trop examiner en quelle faction ils s'engageoient. Il n'en arriva pas pourtant ainſi cette fois ; les armées des Princes paroiſſant trop formidables, & le party de Grant-ménil trop peu ſeur : de maniére qu'on luy prit d'abord aiſément une de ſes Places appellée ſaint Maur, où l'on fit promettre aux habitans de ne le recevoir jamais ; on vint enſuite ſommer ceux de

Roſſano, de ſe rendre. Quelque envie qu'ils en euſſent, ils le refuſérent. Grant-ménil avoit trouvé moyen de ſe les rendre fidéles contre leur propre inclination. Il avoit emmené avec ſoy, pour ôtage dans la forteresſe, quelques enfans des habitans les plus conſiderables; il n'avoit pas pris la même précaution à l'égard des Grecs qui étoient encore en grand nombre dans la ville; il les tenoit ennemis irréconciliables du Duc contre lequel ils étoient effectivement fort animez depuis un an; Roger avoit refuſé de leur donner un Archevêque de leur Rith, comme ils en avoient toûjours eû auparavant, & il en avoit nommé un autre du Rith Latin en la place du dernier qui étoit mort. Ce ſujet d'averſion fut le ſujet même de la reconciliation: on leur accorda ce qu'on leur avoit refuſé touchant leur Archevêque. Ils

en furent ſi touchez qu'ils forcérent les autres habitans de ſuivre leur exemple, & de ſe rendre au Duc. Cependant quoique la ville fût priſe, ce n'étoit rien ſans le Château où l'on paroiſſoit déterminé à ſe défendre juſqu'à l'extremité. Le Comte qui ſurvint avec un puiſſant renfort ralentit bien-tôt l'ardeur des aſſiégez, d'autant plus qu'il montroit de la diſpoſition à uſer d'indulgence. Il fit le premier effectivement propoſer une entreveuë à Grant-ménil; lequel aprés avoir coloré ſa conduite, comme il arrive en ces occaſions, de pretextes auſſi vains que ſpécieux; conſentit enfin à l'amiable de reſtitüer ce qu'il avoit uſurpé. Ayant encore voulu remüer depuis, on le força dans Caſtra-Villa, & on le priva de tous ſes biens; ils luy furent pourtant rendus quelques années aprés par le Duc Ro-

ger, dont le ſouverain panchant étoit de faire du bien, & de pardonner. Mais cette inclination, quelque charmante qu'elle ſoit, ſur tout dans la perſonne d'un Prince; ne laiſſe pas d'y être un deffaut conſidérable, quand elle n'eſt point ſoutenuë de la ſeverité, & de la défiance néceſſaire: & le Duc fit ſur ce point des fautes qui luy devinrent trés pernicieuſes; particulierement dans la condeſcendence dont il uſa à l'égard des Lombards.

Il ſembloit qu'il eût oublié leur caractere inquiet & perfide, en conſideration de ſa mere qui étoit de cette nation; il leur confioit indifféremment comme aux Normands le Gouvernement de ſes armées & de ſes Places: il eut tout ſujet de s'en repentir. Ceux d'entre eux qui commandoient pour luy dans Amalphi, en chaſſérent ſes plus fidéles ſu-

jets, & refuſérent de l'y recevoir luy-même ; il luy fallut alors non ſeulement ménager ſon frére Bohémond pour l'engager à luy prêter ſon ſecours : mais encore inviter tout de nouveau le Comte de Sicile, pour le même ſujet. La Place fut inveſtie de la ſorte par les trois Princes, & on la ſerroit vivement; lorſque cette entrepriſe fut traverſée, par les conjonctures les plus étranges.

C'étoit le tems de la publication des premieres Croiſades. Urbain ſecond venoit de tenir le fameux Concile de Clairmont qui avoit mis toute l'Europe en mouvement ; l'Italie comme la France fourmilloit de gens qui prenoient la Croix, & les armes ; pour aller à l'expedition de la terre Sainte. Bohémond parut auſſi tout d'un coup ſaiſi de cette devotion, ſoit que ce fût vray zéle, ou chagrin de n'être pas aſſez

diſtingué en Italie, ou deſſein de pourſuivre les conquêtes qu'il avoit commencées avec ſon pére en Orient. Quoi qu'il en ſoit, il mit la Croix ſur ſes habits avec plus d'appareil qu'aucun autre n'avoit fait encore; ſon exemple, & les ſoins qu'il prenoit de répandre ſa dévotion, luy attachérent un nombre de gens qui firent une groſſe armée, & qui le réconnurent pour leur Chef Comme il craignoit de laiſſer refroidir leur ardeur; il fit avec eux un vœu ſur le champ, de n'avoir nulle guerre contre les Chrétiens, juſqu'à ce qu'on eût conquis les païs infidéles. Cette promeſſe faite à Dieu, coûta fort cher au Duc Roger; il ſe vit par là ſubitement abandonné à Amalphi; & la nouvelle Croiſade luy ayant ôté ainſi la pluſpart de ſes troupes, il luy falut lever le ſiége, quelque avancé qu'il fût. C'étoit de quoi

faire des reproches aſſez bien fondez à Bohémond: mais on n'écoute rien quand on eſt emporté d'un grãd zéle, ſur tout quand il eſt joint aux autres motifs dont ce Prince pouvoit être ſecrettement animé. Ainſi prenant aiſément patience ſur la diſgrace du Duc; il déclara qu'il falloit tout faire céder à la guerre Sainte, qui étoit la cauſe de Dieu; c'eſt pourquoi il ſe mit ſans differer à la tête de ſon armée, s'embarqua avec elle, & alla commencer en Orient les grands exploits qui le rendirent un des plus Illuſtres Héros des Croiſades.

Il fut le premier Prince d'Antioche, où il établit ſa maiſon; & aprés diverſes avantures de guerre plus, ou moins heureuſes, entre autres aprés deux ans de priſon qu'il eſſuya chez les Turcs: il paſſa en France, où il eut l'honneur d'épouſer Conſtan-

ce fille du Roy Philippe premier. Ayant encore repaſſé depuis dans l'Orient, il fit la guerre de nouveau à l'Empereur Alexis, & revint mourir en la Poüille. Ce fut un Prince actif, vaillant, intrepide, habile, adroit, & remuant; mais ſans manquer de circonſpection. Une ſeule de ſes démarches fait aiſément connoître ſon caractere, avec lequel il ſoutint par tout, & répandit fort loin la réputation des Princes de ſa maiſon qui regnoient en Italie.

Pour le Comte de Sicile, aprés la levée du ſiége d'Amalphi; il retourna dans ſes Etats travailler de plus en plus, pour affermir ſa domination, & pour établir ſa famille. Cet habile & ſage Monarque y réüſſiſſoit aiſément. Les plus grands Princes de la Chrétienté recherchoient à l'envi ſon amitié & ſon alliance. En effet il y avoit déja prés de deux ans,

que ſa fille avoit épouſé Conrad fils de l'Empereur Henry troiſiéme, en des conjonctures remarquables. Courad ayant quitté le party de ſon pére, pour prendre celuy des Papes; régnoit dans la pluſpart des endroits de l'Italie qui dépendoient de l'Empire. Le Pape Urbain, & la Princeſſe Mathilde fameuſe dévote du Saint Siége, n'avoient point imaginé de meilleur moyen pour le maintenir, que de le faire entrer dans la famille du Comte de Sicile.

1097.

Malat. l.4. Le Roy de Hongrie envia le même avantage; & deux ans aprés envoya des Ambaſſadeurs demander une autre fille du Comte en mariage pour ſon fils. Roger ne refuſa point ce party; mais afin que cette négotiation fût plus éclatante, & plus ſeûre, il ſouhaitta que le Contrat fût ratifié par les plus grands Seigneurs de Hongrie : & que de nouveaux

Ambaſſadeurs le luy apportaſſent en cette forme avec appareil. Les choſes ſe firent comme il deſiroit; aprés quoy la Princeſſe fut conduite dans ſes nouveaux Etats. On montra bien à ſon arrivée quelle eſtime on faiſoit de ſa maiſon. Le Comte Bellagratta fut envoyé à la tête de cinq mille hommes au-devant d'elle à Albe Royale, pour la conduire où étoit le Roy. La joye s'en répandit par tout le Royaume, & l'on accourut de tous les quartiers de la Hongrie à la ſolemnité des Noces; on fut obligé de les célébrer dans des tentes, & ſous des berceaux de verdure: ne s'étant point trouvé de Salle aſſez ample pour contenir la multitude des ſpectateurs.

Les Seigneurs qui étoient venus de Sicile accompagner la nouvelle Reyne, retournoient pleins d'allegreſſe rapporter au Comte ſon pére des circonſtances ſi tou-

chantes ; lorſque leur joye ſe changea en allarme ſur la fin de leur navigation. Deux galiotes de Pirates vinrent fondre ſur eux ; le Pilote étant percé d'abord d'un coup de fléche, abandonna à la mercy des vents & des flots, le vaiſſeau où étoit l'Evêque de l'Eſcatre Chef de l'Ambaſſade. Le Prélat & ceux qui l'accompagnoient, furent en même-tems inſpirez de prier Dieu qu'il les ſauvaſt du péril où il ſe trouvoient, par la bonté & la tendreſſe qu'il avoit toûjours montrée envers les fils de Tancrede ; dans le même inſtant le vaiſſeau s'échappe à la pourſuite de l'ennemi, & va d'une viteſſe incroiable, ſans aucun conducteur, au travers d'un endroit, plein d'écueils, aborder à une Iſle d'où il étoit aiſé de gagner la Sicile. Ces benedictions ſi extraordinaires ſur la famille de Roger, & les ſuccés ſi éclatans de-

ſon régne, luy meritérent le ſurnom de grand Comte. Et c'eſt vers ce tems-là auſſi qu'il commença à le prendre dans ſes Titres.

Il le ſoutint trés-glorieuſement dans une expédition importante, où l'invita un de ſes proches. C'étoit Richard fils de Jourdain Comte d'Averſe. Ce jeune Prince ayant perdu ſon pére dans les premieres années de ſon âge ; avoit perdu en même-tems ſa ville de Capoüe, par l'infidelité des Lombards qui la luy avoient enlevée. Quand il fut en état de ſe connoître, il connut auſſi ſes droits ; & pour y rentrer ſeûrement, il ſe procura le ſecours du Comte de Sicile, auquel il offrit par reconnoiſſance de faire hommage de ſes terres ; & outre cela de luy céder la ville de Naples qui en relevoit alors. Le Comte ne fut pas inſenſible à cette offre, par laquelle on luy met-

toit entre les mains ce que le Duc Guiſcard, tout habile, & tout redoutable qu'il eût été, n'avoit jamais pû obtenir. Il vint donc avec la plus grande armée qu'il eût encore commandée, joindre le Duc ſon neveu, & Richard qui s'étoient déja unis pour faire le ſiége de Capoüe; avant que de le commencer, il fit ravager la campagne d'alentour. Quelques habitans étant ſortis pour la deffendre, furent la pluſpart mis en piéces; les autres ne s'échappérent qu'à la faveur d'un nüage de pouſſiere qui les déroba à la veüe, & aux coups des victorieux. Le lendemain on forma le ſiége: le Comte de Sicile qui le commandoit, fit faire d'abord un pont de communication ſur une riviére, entre ſon armée & celle des deux Princes: leur recommandant fort de veiller aſſidument, à y faire faire une ſentinelle exacte. Comme il venoit un

jour de grand matin visiter le Pont, il leur rendit visite en même-tems; & les trouvant qu'ils étoient encore au lit, il vint les faire souvenir de la vigilance qu'il leur avoit tant recommandée. Les jeunes Princes demeurérent confus d'être ainsi surpris: sa présence leur reprochoit que dans un âge trés avancé, & avec un corps usé de fatigues, il fut obligé de prendre celles qu'ils auroient dû luy épargner. Cette petite avanture leur fut aussi-bien qu'à tout le reste de l'armée, une leçon efficace; pour presser le siége dans la suite avec plus de diligence, & d'assiduité qu'auparavant.

Sur ces entrefaites le Pape Urbain deuxiéme, qui en avoit des nouvelles, & qui vouloit empêcher comme un bon pére la ruine des habitans, vint au camp afin d'obtenir leur paix. Il y fut receu magnifiquement par les

Princes qui conſentirent, comme il témoigna le deſirer, à remettre leurs interêts entre ſes mains, pourveu que les rebelles en vouluſſent uſer de même ; ce qu'on l'avertit qu'ils ne feroient pas. Néanmoins le Pape étant entré le lendemain dans la Place, tira d'eux les paroles qu'il ſouhaittoit; il les fit même convenir d'un jour, où les députez des deux partys s'aſſembleroient pour expoſer leurs raiſons, devant des arbitres qu'il nommeroit. Sur cela le zéle Pontife retourna au camp auſſi plein de joye que ſi la paix eût déja été faite ; mais il ne connoiſſoit pas les eſprits qu'il vouloit ménager, les arbitres qu'il avoit nommez, ayant conclu contre les habitans, ceux-cy refuſérent hautement d'en paſſer à ce qu'on vouloit ; ainſi qu'on l'avoit prédit. Le Pape fâché de s'être avancé à leur ſujet, & indigné de leur procedé, les frap-

pa d'excommunication, donna ſa benediction à l'armée des Princes, & s'en retourna comme il étoit venu; aux fatigues prés, qu'il avoit eſſuyées aſſez inutilement.

Du reſte le ſiége ſe continua toûjours, & Dieu y fit au Comte de Sicile des faveurs trés-particulieres. La Comteſſe Adélaſie ſon épouſe qui l'avoit ſuivi, y devint groſſe d'un fils, lequel fut dans la ſuite baptiſé de la main même de ſaint Bruno fondateur de l'Ordre des Chartreux. Le Comte avoit avec luy des liaiſons trés-étroites, & il fut le premier qui établit dans la Calabre, cet Ordre naiſſant dont il ſe montra toûjours le protecteur déclaré. La ſeconde faveur que Roger receut du Ciel au ſiége de Capoüe a quelque rapport à la premiere; mais elle fut encore plus éclatante. Les rebelles avoient corrompu un Capitaine de ſon armée: afin de le tra-

hir, & même de le tüer; c'étoit un Grec nommé Sergius, qui commandoit ordinairement la ſentinelle, & qui s'étoit attaché une troupe de ſoldats pour executer ſon mauvais deſſein. Ils commencérent à remüer dans le camp, & à ſe mettre en armes, au tems que le Comte prenoit un peu de repos; bien qu'ils le fiſſent à petit bruit, il s'éveilla en ſurſaut, & comme par miracle: croyant oüir le ſaint homme Bruno, qui d'une voix de tonnerre, luy diſoit: *Viſte ſauvez-vous, & ſauvez vos gens.* En effet prenant auſſi tôt les armes avec les ſiens, il vint ſur les conjurez; & il étouffa dans leur ſang tous les projets de la conjuration; c'étoit apparemment une des principales reſſources des aſſiégez, & ce coup étant manqué, leur inſolence parut diminuer de beaucoup. Quand on leur parloit auparavant de ſe ſoumettre,

ils ne répondoient qu'en raillant; ils disoient qu'ils pourroient bien se rendre à des Princes qui en valussent la peine, comme seroient le Comte, ou le Duc : pourveu néanmoins qu'ils s'obligeassent à les gouverner par eux-mêmes ; mais qu'ils ne vouloient point de maîtres d'un moindre merite. On ne leur donna pas le choix : car on força bien-tôt leur ville, & elle fut restituée au Prince Richard, pour en disposer absolument à son gré. Quelque punition qu'il dût tirer de cette Place rebelle, & insolente, il usa de clemence à son égard, selon le conseil que luy en donna le Comte de Sicile : tellement qu'il se contenta de choisir sa demeure dans la plus haute des Tours de la Citadelle, où il entra triomphant ; afin d'apprendre seulement par là aux habitans comment il prétendoit les tenir en bride dans la suite. Dés qu'il fut ré-

tabli, les deux Princes qui luy avoient fait cette importante conquête, ayant receu de luy toutes ſortes de marques de ſa reconnoiſſance ; s'en retournérent de compagnie à Salerne : ils demeurérent enſemble quelque tems, & c'eſt-là que le Pape vint de nouveau les trouver, pour leur faire des conjouïſſances du ſuccés de leur expédition.

1098. Il eut avec le Comte en particulier de longs entretiens : le point le plus remarquable de leur conférence fut la plainte que ce Prince fit doucement de ce que Sa Sainteté, ſans le conſulter, avoit fait nommé l'Evêque de Traina ſon Legat Apoſtolique en Sicile ; il fit comprendre aſſez nettement au Pape, combien cela luy avoit déplû, & qu'il étoit déterminé à ne le point ſouffrir. Il eut ſur cet article toute la ſatisfaction qu'il pouvoit non ſeulement deſi-

rer, mais imaginer. Car Urbain ayant reconnu par experience, que les affaires Eccleſiaſtiques de Sicile ne pouvoient abſolument ſe bien gouverner, que par l'entremiſe de Roger, & qu'elles ne pouvoient jamais être en de meilleures mains que les ſiennes : caſſa ſur le champ la commiſſion qu'il avoit donnée à l'Evêque de Traina ; il fit plus ; il la transféra au grand Comte même, le créant luy, & ſes ſucceſſeurs, Legats nez dans ſes Etats du Siége Apoſtolique, & luy promettant de n'en mettre jamais d'autre contre ſon gré. Ce Privilége eſt ſans doute le plus ſingulier, & le plus beau qui ait jamais été accordé à aucun Prince de la Chrétienté, & paſſe de beaucoup tout ce qu'on peut trouver d'extraordinaire dans les uſages de certains autres Royaumes. Une piéce ſi remarquable merite bien qu'on la rapporte toute en-

1098. tiere, telle qu'on la voit dans le Cardinal Baronius; outre qu'elle doit ſervir à faire connoître la haute idée qu'avoient les Souverains Pontifes des Princes Normands, fondateurs du Royaume de Sicile.

» Urbain Evêque, ſerviteur des » ſerviteurs de Dieu, à ſon trés- » cher fils Roger Comte de Cala- » bre & de Sicile; ſalut & bene- » diction Apoſtolique. Comme il » a plû à la Majeſté Divine d'e- » xalter vôtre prudence par un » grand nombre de ſuccés, & de » triomphes; que vôtre vertu a » étendu la Foy bien-avant dans » le païs que poſſedoient les Sar- » raſins, & qu'elle s'eſt toûjours » montré devouée en pluſieurs » manieres au Siége Apoſtolique: » nous vous avons auſſi adopté » pour le fils particulier, & trés- » chéri de l'Egliſe univerſelle. C'eſt » pourquoy nous confiant extrê- » mement en vôtre pieté; nous

voulons vous confirmer par l'au-« torité de nos lettres, ce que « nous vous avons promis par nos « paroles ; de maniere que tout « le tems de vôtre vie, ou de « celle de vôtre fils Simon, ou d'« quelqu'autre que ce ſoit vôtre « legitime heritier ; nous ne met-« trons dans les terres de vôtre « obéïſſance, aucun Légat de l'E-« gliſe Romaine, que de vôtre « conſentement, & par vôtre a-« vis ; bien davantage : nous pré-« tendons que tous ce que nous « ferions par un Legat, ſoit fait « par vous-même ; quand nous « vous en enverrons pour le bien « des Egliſes qui ſont ſous vôtre « puiſſance à l'honneur de ſaint « Pierre, & du Saint Siége Apo-« ſtolique, auquel vous avez obéï « juſqu'icy avec pieté, & que vous « avez ſecouru dans les occaſions « avec ſuccés, & avec fidélité ; que ſi « l'on célébre quelque Concile, je «

» vous manderay d'envoyer les E-
» vêques, & les Abbez de vôtre
» obéïſſance : mais ceux que vous
» voudrez, & au nombre qu'il
» vous plaira ; retenant pour le
» bien, & le ſervice des Egliſes,
» tous ceux que vous jugerez à
» propos. Que le Seigneur tout
» puiſſant conduiſe vos démarches
» ſelon ſon bon plaiſir ; & vous
» accordant la remiſſion de vos
» péchez, vous donne auſſi la vie
» éternelle. Fait à Salerne par
» la main de Jean Diacre de la
» Sainte Egliſe Romaine, le troi-
» ſiéme des Nones de Juillet, le
» ſeptiéme de l'indiction, & l'on-
» ziéme du Pontificat du Seigneur
» Pape Urbain ſecond.

Voila le fondement de cette fameuſe Monarchie de Sicile, par laquelle on a prétendu que les ſucceſſeurs de Roger étoient maîtres dans leurs Etats, auſſi-bien pour le ſpirituel, que pour le temporel ;

temporel ; les célebres conteſtations qui ſe ſont élevées ſur ce point dans la ſuite des temps, & les choſes qui en ont été écrites par divers Auteurs & principalement par le grand Cardinal Baronius, ne ſont plus de notre ſujet; elles paſſent auſſi le caractére d'un hiſtorien qui doit ſe contenter de rapporter ſimplement les faits les plus inconteſtables; outre qu'il ſuffit de conſidérer avec quelque attention ce qu'on vient de raconter; pour prendre tout d'un coup l'idée la plus juſte qu'on puiſſe avoir, touchant cette matiere.

Cet acte ſi honorable au Comte Roger, eſt un des derniers du Pape Urbain, lequel avant ſa mort, qui arriva l'année d'aprés; ſembla dans les termes de ce Privilége vouloir par avance faire luy-même l'éloge funébre du grand Comte qui ne luy ſurvécut que d'un an ou deux. 1099. 1100.

Il eſt à croire que ce Prince qui

étoit déja fort âgé & tres-religieux paſſa tout ce temps-là à gouverner tranquillement ſes Etats, & à ſe diſpoſer par toutes ſortes d'exercices de pieté, à bien mourir. L'hiſtoire ne marque point en détail ſes occupations : mais ſeulement que ſur la fin de ſa vie il s'appliquoit à bien recevoir chez luy les Croiſez, qui revenoient de la Terre ſainte épuiſez des travaux qu'ils avoient eſſuyez pour l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Du reſte nous n'avons pas plus de particularitez de ſa mort, que de celle du Duc Robert ſon frere ; il eſt ſeûr néanmoins qu'elle arriva à Melito en Calabre au mois de Juillet de l'an 1101. où l'on fit ſes funerailles d'une maniere convenable à ſa Dignité : l'on y voit encore ſon Mauſolée avec cette épitaphe, dont l'expreſſion, quoique peu élegante ſelon la Latinité de ce temps-là, marque pourtant tres-bien la hau-

re idée que l'on avoit de ſa vertu.

Relinquens terras migravit Dux ad amœnas,
Rogerius ſedes, nam Cœli detinet arces...
Ob. M. C. I.

Il vécut ſoixante & dix ans, quarante depuis la priſe de Meſſine, trente depuis celle de Palerme, onze depuis celle de Noto la derniere conquête qui luy reſtoit à faire dans la Sicile, dix depuis qu'il fut Seigneur de la moitié de Palerme ; & enfin depuis qu'il fut venu de ſon Païs en Italie environ quarante-cinq ans, c'eſt à dire, depuis 1057. juſqu'à 1101. Il eut trois femmes, deſquelles il avoit eu pluſieurs enfans, comme il a été dit ; il laiſſa trois fils de ſa derniere épouſe Adelaïde, laquelle prit le gouvernement des affaires incontinent aprés ſa mort avec Robert de Bourgogne ſon gendre : ces trois fils furent Simon qui mourut à l'âge de neuf ans, Geofroy ſurnommé de Raguſe, & dont

l'Hiſtoire ne nous inſtruit pas aſſez diſtinctement, & Roger II. qui fut celuy auquel il laiſſa ſes Etats dans une ſituation ſi illuſtre & ſi avantageuſe, que ce Prince les poſſeda avec le titre & la Couronne de Roy.

Tel fut le fruit des longs & admirables travaux de l'incomparable Roger grand Comte de Sicile, dernier des enfans d'un des plus glorieux péres qui ait jamais été au monde, à ſçavoir, Tancrede gentil-homme de Normandie, Seigneur de Hauteville, qui compta dans ſa Famille preſqu'autant de Conquerans & de Souverains, qu'il avoit eû de fils: auſquels cependant il n'avoit donné, comme on fait d'ordinaire aux Cadets de Normandie, que la cape & l'épée. Mais les ſiens n'avoient beſoin de rien moins que de ſa ſucceſſion pour s'avancer dans le monde, & pour y rendre leur nom immortel; au contraire il ſemble que plus ils étoient éloi-

gnez des droits de cette ſucceſſion, plus ils étoient grands hommes, & propres à faire de plus grandes choſes. Car quelque diſtinguez que fuſſent les aînez de cette Famille, comme Guillaume Bras-de-fer premier Comte de la Poüille, Drogon & Omfroy ſes Succeſſeurs ; il eſt évident que dans leurs exploits militaires & dans le ſecret de s'en prévaloir pour leur agrandiſſement, ils n'approchérent pas de Robert Guiſcard leur cadet ; celuy-cy d'ailleurs avec ſes talens ſi extraordinaires & ſi merveilleux fut aſſurément encore tres-inferieur pour le mérite & pour le ſuccés, au Comte Roger dont nous parlons, le plus jeune & le dernier de ces douze fréres, enfans de Tancrede.

Dans ſa jeuneſſe il avoit été tres-beau, & avoit toûjours eu la taille fort avantageuſe ; je trouve que c'eſt à ce ſujet qu'il fut ſurnommé Boſſo : mais je n'ay pû découvrir

Inveg. Annal. di Paler. anno 1101.

aucune raiſon qui ſatisfaſſe entiérement ſur cette expreſſion ; car elle ſemble marquer toute autre choſe que ce qu'on luy fait ſignifier icy : ſi ce n'eſt peut-être qu'on ait fait alluſion à certains vaiſſeaux plus grands & plus hauts que les autres, qui vers ce temps-là s'appelloient Boſſo ; ou que ce mot n'ait une ſorte d'affinité avec l'Italien *Abozzo*, qui veut dire quelquefois modéle : quoyqu'il en ſoit, les qualitez de l'ame répondoient parfaitement dans le Comte Roger à celles du corps, & ſuffiſoient pour ſuppléer à tout ce qui auroit pû luy manquer d'ailleurs. Il avoit un eſprit grand & ſublime ; mais ſans qu'il luy arrivât, comme il arrive ſouvent aux génies élevez, de ſe perdre dans une trop vaſte étenduë de projets : ſe trouvant toûjours au contraire à portée des entrepriſes qu'il faiſoit, & dont aucune par cet endroit n'a preſque jamais manqué de luy

Du Cange vocab.

réüſſir. Son naturel doux & moderé luy donnoit des maniéres gagnantes, qui n'ont guere moins ſervi à ſes conquêtes que ſon courage heroïque & ſon habileté ſinguliére. Par là il ſe trouvoit toûjours préſent à ſoy-même dans les conjonctures des dangers les plus imprévûs, & conſtant dans les fatigues les plus rebutantes de la guerre & des affaires. Sa plus grande paſſion étoit de faire ſentir qu'il avoit un ſouverain pouvoir, pour dompter ceux qui luy réſiſtoient, & une bonté prévenante pour les inviter à ne point l'obliger de ſe ſervir de ſon pouvoir. Redouté de la ſorte des plus opiniâtres & des plus fiers de ſes ennemis, reſpecté de tous ceux qui l'avoient pratiqué, eſtimé & recherché des plus grands Princes de ſon ſiecle, ménagé & cheri des Papes, qui reconnoiſſoient devoir à ſa pieté généreuſe le rétabliſſement de la foy, & la ſplendeur de la Religion.

dans une des plus belles contrées du monde: il a été regardé univerſellement, & ſur tout par les Habitans du Païs où il a regné, comme le dompteur de la Sicile, l'Extirpateur de l'infidelité, l'honneur de ſa Maiſon & de ſa Nation, l'amour & les délices de ſes ſujets; & enfin comme le Fondateur de cette belle Monarchie du Royaume de Sicile & de Naples, où ſes Deſcendans ont regné aprés luy dans cinq Rois de ſa Race ſes Succeſſeurs: ſinon avec tout ſon mérite & toutes ſes excellentes qualitez, du moins avec autant d'éclat & même avec plus de puiſſance.

Buonfiglio. Summ. Faſel. l. 7.

TABLE
DES MATIERES.

Le premier chiffre marque le Tome.

A

ABELARDE premiere femme de Guiſcard eſt repudiée. 1. t. p. 105.
Aci place inacceſſible eſt priſe par Roger, 2. 48.
Ada fils de Mihera, 2. 144.
Adelaïde troiſiéme femme de Roger, 2. 163.
Alexis Comnene Empereur, 2. 59. vient contre Guiſcard, 2. 65. eſt vaincu & bleſſé, 2. 80. fuit devant Bohemond, 2. 97.
Angelmard ſe revolte dans Geraſſo 2. 117.
Annon General des Grecs prend des meſures pour vaincre, & eſt vaincu, 1. 55. eſt traité ignominieuſement & enſuite aſſommé, 1. 57.
Alexandre II. Pape reçoit des preſens de Roger, & donne des Indulgences à ceux qui vont à la guerre contre les Sarraſins

de Sicile, 1. 205.
Ardoin, Lombard ami des Normands eſt maltraité à leur occaſion, 1. 42. fait repaſſer les Normands en la Poüille. 1. 43.
Arnault brave Seigneur Normand tué à Melito, 1. 175.
Aquin. Les Comtes de ce nom uſurpent les biens du Mont-Caſſin, 1. 18.
Arcadius de Palerna tué de la main de Roger, 1. 203.
Argirius beaupere de Bacelard remet la ville de Bary à Guiſcard, 2. 21.
Argire envoyé des Grecs 1. 71.
Atenolphe Commandant d'honneur des Normands, 1. 55.
Athénolphe Abbé du Mont-Caſſin, 1. 18.
Avanture d'un Cavalier Normand qui force lui ſeul les gardes de la ville de Palerme, 1. 220.
Averſe baſtie par les Normands, 1. 32.

B

BACELARD fils d'Onfroy ne ſuccede point à ſon pere, 1. 100. prend les armes 1. 107. entre dans Salerne, & en ſort pour aller à S. Serin, 2. 12. eſt bleſſé dans une ſortie, 2. 22. ſe retire dans la Grece, 2. 27.

Bogano Capitaine Grec, 1. 19.
Bari. Siege fameux de cette place qui dure trois ans, 1. 109. prise une seconde fois par Guiscard, 2. 26.
Barons de Sicile créez au nombre de douze par Roger, 2. 39.
Baudoüin puni par Guiscard, 2. 23.
Basile habitant de Géraſſo mis à mort avec sa femme pour l'amour de Guiscard, 1. 177.
Bechus Emir de Castel-Novo est obligé d'abandonner cette place, 2. 41.
Becumen Emir Sarasin vient trouver Roger, pour l'exhorter à la conqueste de la Sicile, 1. 148. est tué par trahison, 1. 171.
Belcanver vient avec sa flotte dans le Phare, 1. 155. est défait avec quinze mille des siens prés d'Enna, 1. 165.
Bencimen livre Catane à Bernavet, 2. 114. est puni de sa trahison, 2. 116.
Bennecler tué par Becumen, 1. 148.
Benoist VIII. Pape fait un accueil favorable à Rodolphe Cavalier Normand, 1. 21.
Bernavet. Ses cruautez, 2. 123.
Bohemont fils ainé de Guiscard, 1. 105. met en fuite Alexis Comnene, 2. 97. tombe malade en Orient, 2. 101. com-

mence la guerre contre ſon frere Roger, 2. 141. reprend les armes ſur le bruit de la mort du Duc Roger, 2. 167. prend la Croix d'une maniere ſinguliere & va en Orient à la teſte des Croiſez, 2. 175.

Bruno. Saint Bruno ami de Roger, 2. 185.

Bulle fameuſe d'Urbain II. qui donne occaſion à ce qu'on appelle la monarchie de Sicile, 2. 192.

Burgano pris, 1. 211.

Butera aſſiegée & priſe par Roger, 2. 146.

Calabre entierement conquiſe, 1. 134.

Cannes, lieu de la bataille où les Normands ſont défaits ſous la conduite de Melus, 1. 17.

Capouë ſe revolte contre Richard ſecond & eſt priſe, 2. 183.

Cariati ville priſe par Guiſcard où il eſt proclamé Duc, 1. 105.

Caſſin, Mont Caſſin aſſiégé par les Normands, 7. 64.

Solemnité de la dedicace de l'Egliſe de ce Monaſtere où il ſe fait une magnifique Aſſemblée qui y eſt regalée pendant trois jours. 1. 217.

Caſopolis pris par Guiſcard, 2. 63.

Centorbi reſiſte aux Princes Normands, 1. 165.
Chamur Emir Sarraſin rend la ville d'Enna & ſe fait Chrétien, 2. 135.
Charlemagne détruit le Royaume de Lombardie, 1. 4.
Chartreux établis en Calabre, 2. 185.
Chaſteteté. Un Sarraſin pour conſerver l'honneur de ſa ſœur l'égorge luy-même, 1. 159.
Chien. Hiſtoire d'un chien qui portoit tous les jours des vivres à ſon maître au tems de la famine qui étoit dans Salerne, 2. 8.
Clermont. Comte de Clermont, 2. 140.
Conjuration contre Guiſcard, 1. 107.
Conrard Empereur, 1. 29.
Conrard fils de l'Empereur Henri épouſe une fille de Roger, 2. 178.
Conſtantin fils de l'Empereur Michel Ducas épouſe la fille de Guiſcard, 2. 20.
Corfou Iſle que les Normands vont reconnoître, 2. 60. eſt priſe par Guiſcard, 2. 63.
Coſance priſe par Guiſcard, 199. ſe revolte & eſt priſe, 2. 161.

D

DATTUS, 1. 2. ſa mort malheureuſe, 1. 20.
Dédicace fameuſe de l'Egliſe du Mont-Caſſin, 1. 27.
Didier Abbé du Mont-Caſſin s'employe pour Giſulphe de Salerne, 2. 7. obtient grace pour Jourdain Prince d'Averſe, 2. 24. eſt fait Pape contre ſon gré, 2. 144.
Drengot. V. *Oſmond.*
Drogon ſuccede à Guillaume *Bras-de-Fer*, 1. 68. eſt tué en trahiſon, 1. 72.
Duclion Geueral des Grecs en Italie, 1. 47. eſt vaincu par les Normands, 1. 52. & diſgracié de l'Empereur, 1. 53.
Durazzo aſſiegée, 2. 63. priſe par Guiſcard, 2. 82.

E

ELEMBURGE ſeconde femme de Roger, 2. 163.
Elie Cartomenſa. Son Martyre, 2. 155.
Enna priſe par Roger. 2. 135.
Etienne Pateran commande dans Bary, 1. 110.
Eviſande ſauve la vie à Roger, 2. 4[illegible].

F

FORTIN de Rossano commande dans Durazzo, 2. 84.

G

GAUTIER de Simula, sa mort, 1. 20.
Geofroy fils de Roger meurt enfant, 2. 163.
George. Saint George apparoit à l'armée Chrétienne & la mene contre les Sarrasins 1. 201.
Geraſſo ſe donne à Roger, 1. 176. les habitans veulent faire mourir Guiſcard, 1. 178.
Giovanezzo. Fidelité de cette Ville à l'égard de Guiſcard, 2. 21.
Girgento pris par Roger, 2. 133.
Giſulphe fils de Guaimare Prince de Salerne, 1. 105. par ſon opiniâtreté s'attire la perte de Salerne, 2. 4.
Goſſelin s'enfuit à Conſtantinople, 1. 108.
Grecs en poſſeſſion de la Sicile & de la Poüille, 1. 6.
Gregoire VII. Pape protege Giſulphe de Salerne, 2. 7. recherche l'amitié de Guiſcard qu'il avoit excommunié auparavant, eſt tiré de priſon, 2. 93.
Guaimare Prince de Salerne reçoit les Nor-

mands chez luy, 1. 7. appelle leurs Compatriotes en Italie, 1. 12. obtient pous les Normands des graces de l'Empereur Conrard, 1. 35. ſe défait d'eux honnêtement, 1. 36. eſt tué par les ſiens à Salerne, 1. 105.
Guidilon ſe revolte contre Guiſcard & eſt ſeverement puni, 2. 23.
Guillaume *Bras-de-Fer*, 1. 33. tuë de ſa propre main le General Sarraſin Arcadius, 1. 40. quoyque malade de la fiévre ſe met à la teſte des ſiens & remporte la victoire, 1. 56. eſt reconnu pour chef de ſa Nation en Italie, 1. 60. ſa mort, 1. 67.
Guillaume Comte du Principat, 1. 88.
Guillaume de Grant-Ménil prend les armes ſur le bruit de la mort du Duc Roger, 2. 168. ſes fauſſes démarches, 2. 171.
Guillaume Repoſtel tué par Oſmond Drengot, 1. 12.
Guiſcard, 1. 176. commande un corps de reſerve à la bataille contre le Pape Leon IX. 1. 81. fait des prodiges en cette occaſion, 1. 83. ſon naturel remuant, 1. 90. tire l'épée contre ſon frere Omfroy, 190. eſt envoyé en Calabre, 1. 91. ſes coups d'avanture pour avoir des vivres, & pour

avancer ſes conqueſtes, 1. 92. revient en la Poüille, ſucceder à ſon frere Omfroy, 1. 100. enleve la ville de Troye au Pape Nicolas II. & ſe broüille avec luy, 1. 101. ſe reconcilie avec le Pape de qui il eſt créé Duc, 1. 103. diſſipe une conjuration qui s'étoit élevée contre luy, 1. 107. fait le ſiege de Bary, 1. 109. échappe le coup d'un aſſaſſin, 1. 113. prend cette place au bout de trois ans, 1. 118. va faire le ſiege de Rhegio, 1. 123. ſe broüille avec Roger, 1. 125. ſe reconcilie & partage la Calabre avec luy, 1. 127. donne du ſecours à ſon frere Gautier, 1. 129. entre triomphant à Rhegio, 1. 130. commence la conqueſte de la Sicile avec ſon frere Roger, 1. 161. ſe brouille de nouveau avec lui, 1. 173. ſa triſte avanture à Geraſſo, 1. 176. ſe reconcilie avec ſon frere & luy cede la moitié de la Calabre, 1. 183. repaſſe en Sicile, 1. 210. fait le ſiege de Palerme, prend cette ville avec ſon frere & la garde pour luy, 1. 227. punit Pierre de Trani, 2. 4. punit la fierté de Giſulphe & l'aſſiege dans Salerne, 2. 11. pourſuit Bacelard & éludе une promeſſe qu'il luy avoit faite, 2. 13. eſt excommunié avec Richard d'Averſe par Gregoire VII. 2. 16. réprime

une revolte considérable dans la Poüille & punit les rebelles, 2. 20. *& suiv.* se réconcilie avec Gregoire VII. 2. 53. prépare une grande expédition en Orient, 2. 20. part avec Bohémond son fils, 2. 61. prend Corfou, Durazzo & Casopolis, 2. 63. rôle qu'il joüe pour animer les siens à combattre vaillamment contre les Grecs, 2. 71. reçoit des lettres de Gregoire VII. qui le rappelle à Rome, 2. 84. se dispose par diverses expéditions à venir secourir le Pape, 2. 86. *& suiv.* tire le Pape du Château saint Ange où il étoit en prison, 2. 92. repasse en Orient 2. 98. attaque Céphalonie, 2. 104. sa maladie, sa mort, & son caractere, 2. 106.

H

HE'LE'NE fille de Guiscard épouse le fils de l'Empereur Grec, 2. 20. est empriſonnée, & ensuite tirée de prison, 2. 56.

Henry Empereur défait les Grecs en Italie, 1. 25. recommande aux Normands les Princes Lombards, 1. 25.

Henry III. Empereur excommunié par Gregoire VII. 2. 51. se rend maître de Rome & fait Gregoire VII. prisonnier

au Château saint Ange, 2. 89. sort de Rome à l'arrivée de Guiscard, 2. 91.
Hermand frere de Bacelard pris par Guiscard, 2. 12.
Hongrie. Le Roy de Hongrie épouse une fille de Roger de Sicile, 2. 179.
Hugues de Gircée gendre de Roger combat les Sarrasins contre la défense, 2. 33. est tué en combattant, 2. 35.

I

INGRATITUDE des Italiens contre les Normands, 1. 26.
Jourdain d'Averse fils de Richard prend le parti du Pape contre Guiscard, 2. 18. obtient grace de Guiscard, 2. 24.
Jourdain fils naturel de Roger fait une expedition avec Hugues de Gircée qui luy réüssit mal, 2. 33 fait prendre la ville de Trepany, 2. 38. se revolte contre son pére, 1. 120. sa mort & ses bonnes qualitez, 165.
Italie. Son état au commencement de l'onziéme siecle, 1. 4.
Judith premiere épouse de Roger, 1. 169. sa constance pendant le Siege de Traîna, 1. 181. commande dans cette place en l'absence de son mary, 1. 192. meurt sterile, 2. 163.

L

LEON Pape eſt aigri contre les Normands, 1. 74. méne contre eux une armée, 1. 76. eſt chaſſé de Civitada, 1. 85. eſt priſonnier des Normands qui le traitent avec honneur, 1. 86. leur donne la Poüille & la Calabre comme Fiefs du S. Siege, 1. 87.

Lombards. Leur Royaume détruit par Charlemagne, 1. 4.

M

Maniacés ville qui reçoit les Princes Normands avec joye, 1. 162.

Maniacés General des Grecs paſſe en Sicile avec les enfans de Tancrede, 1. 37. eſt diſgracié & envoyé en priſon, 1. 146. eſt renvoyé en Calabre, ſes cruautez & ſa mort, 1. 59.

Marthure pris par Guiſcard, 1. 99.

Mathilde fille de Roger épouſe Raimond de Provence, 2. 49. Mathilde dévote du S. Siége, 2. 178.

Mauger fils de Tancréde eſt fait Comte, 1. 88.

Mazaire où les Sarrafins ſont mis en pieces par Roger, 2. 30.

Melfita priſe par le moyen d'un faux en-

terrement, 1. 95.
Melito place du Comte Roger, 1. 128.
Melphes siége de la nation Normande, 1. 61. est assiegée par les Princes & ce siége est levé à l'occasion des Croisades, 2. 175.
Melus natif de Bary prend les armes contre les Grecs, 1. 15. est trahi par les siens, 1. 16. défait trois fois les Grecs & la troisiéme fois est vaincu, 1. 17. va en Allemagne & y meurt, 1. 18.
Messine attaquée, 1. 153. & prise par Roger, 1. 159.
Un Meûnier fait rendre la ville de Castel-Novo à Roger, 2. 41.
Michel Calephate Empereur, 1. 45.
Michel Ducas Empereur veut reconquerir la Sicile, 1. 36.
Michel Paphlagonien Empereur, 1. 45.
Mihera se joint à Bohémond contre Roger, 2. 141. se fait moine, 2. 144.

N.

NICEPHORE Botoniate détrône Michel & est déthrôné par Alexis Comnene, 2. 56.
Nicolas II. Pape mal content de Guiscard, 1. 107. se reconcilie avec luy à Melphes, le fait Duc & Gonfalonnier de la sainte

Egliſe, l. 103.
Nicotra ville déſolée par les Sarraſins, 2. 28.
Normands vont en pelerinage à Jeruſalem, l. 7. quarante d'entre eux à leur retour défont une armée de Sarraſins à Salerne, 1. 7. ſervent les Princes Lombards en Italie contre les Grecs, 1. 14. combattent ſous la conduite de Melus, l. 15. ſont au ſervice du Mont-Caſſin, 1. 18. défendent la Tour de Garillane, l. 20. combattent les Grecs ſous l'Empereur Henry, l. 25. ſe font des Chefs de leur nation en Italie, 1. 26. vont en Sicile ſous Maniacés, l. 36. leurs belles actions en ce pays, 1. 38. ſont mal recompenſez & même maltraitez, 1. 41. penſent à ſe venger, l. 42. repaſſent dans la Poüille, 1. 43. ſommez de ſe rendre aux Grecs ſe mocquent de la ſommation, 1. 47. inſolence de quelques-uns d'eux au Mont-Caſſin où ils ſont bien punis, 1. 64. invitez de paſſer à Conſtantinople refuſent de le faire, 1. 71. accuſez auprés du Pape Leon IX. 174. tâchent à le gagner, l. 77.
Noto derniére place qui reſtoit aux Sarraſins priſe par Roger, 2. 152.

O

OFANTE riviere augmente & diminuë ſes eaux en faveur des Normands, I. 54.
Ojane place que reprend Guiſcard par artifice, I. 108.
Omfroy, I. 33. eſt créé Comte, I. 68. venge la mort de ſon frere & de toute ſa nation, I. 73. combat contre le Pape Leon IX. I. 81. ſa mort & ſon caractere, I. 100.
Oppido aſſiegée par Roger, I. 128.
Oſmond Drengot tuë Guillaume Repoſtel, I. 12. va en Italie avec pluſieurs des ſiens, I. 13.
Ourſel de Bayeul eſt d'avis qu'on donne le combat aux Sarraſins, I. 199.

P

PALERME aſſiegée & priſe, 2. 219.
Pandolphe de ſainte Agathe Prince de Capouë trahit ſon pays, I. 19 rentre dans Capouë & en chaſſe Pandolphe de Théane, I. 29. eſt mené priſonnier en Allemagne & eſt renvoyé en Italie, I. 29.
Pandolphe de Théane chaſſé de Capouë, I. 29.

Pateran, V. *Etienne.*
Petralia prise par Roger, 1. 273.
Philippe I. Roy de France demande en mariage la fille du Comte de Sicile, 2. 138.
Pierre de Trani se revolte contre Guiscard & est puni, 2. 3.
Pierre de Turra pris artificieusement & mis à rançon par Robert Guiscard, 1. 98.
Pigeons servent de couriers aux Sarrasins, 1. 215.
Pisans offrent des troupes à Roger, & vont insulter la ville de Palerme, 1. 203.
Poüille. La Poüille entierement soûmise aux Normands, 1. 87.

R

RAIMOND Comte de Provence épouse la fille de Roger, 2. 49.
Ramette prise par les Chrétiens, 1. 162.
Ranulphe second chef des Normands en Italie, 1. 28. invite ses Compatriotes à y venir, 1. 32. sa mort, 1. 68.
Rector Moine Grec qui passe pour l'Empereur Michel, 2. 56.
Rhegio assiegée la premiere fois, 1. 123. prise par les deux freres, 1. 132.
Repostel, V. *Guillaume.*
Revolutions diverses de la Sicile, 1. 143.
Richard d'Averse, 1. 68. commande l'ar-

mée contre le Pape, 1. 81. eſt excommunié & aſſiege Naples ſans ſuccés, 2. 16. meurt en cette expedition, 2. 18.
Richard II. Comte d'Averſe aſſiége Capouë, 2. 181.
Richard Duc de Normandie exhorte ſes ſujets à paſſer en Italie, 1. 23.
Robert de Loritelli paſſe en Orient, 2. 60.
Robert ; V. *Guiſcard.*
Rodolphe Cavalier Normand vient en Italie, 1. 21. eſt mis par le Pape à la teſte des troupes Italiennes, 1. 22. ſes expeditions attirent en Italie d'autres Normands, 1. 23. retourne en Normandie, 1. 24.
Rodolphe de Suaube proclamé Empereur en la place de Henry, 2. 52.
Romain Diogene tué par Michel Ducas, 1. 37.
Romains ſe revoltent contre Gregoire VII. 2. 94. obligent Guiſcard à mettre le feu dans Rome, 2. 94.
Roger Boſſo arrive en Italie, 1. 101. commande la flotte devant Bary & défait Gocelin, 1. 116. ſon caractere, 1. 121. eſt envoyé en Calabre & y fait des conqueſtes, 1. 122. va aſſieger Rhegio avec ſon frere, 1. 123. ſe broüille avec luy, 1. 125. ſe retire chez ſon frere Guillaume

Comte du Principat, 1. 126. ravage les terres de Guiſcard, 1. 126. ſe réconcilie avec luy, 1. 127. obtient la moitié de la Calabre, *ibid.* eſt fait Comte de Melito, 1. 128. aſſiege Oppido, *ibid.* va ſecourir ſon frere Guillaume Comte de la Capitanate, 1. 129. retourne faire le ſiége de Rhegio, 1. 130. y terraſſe un géant, 1. 131. tue le Chef des Sarraſins dans un bois, 1. 150 remporte une victoire éclatante ſur les Meſſinois, 1. 152. échappe à une grande tempeſte par le ſecours de ſaint Antoine, 1. 154. voyant ſa flotte arrêtée par Belcamver paſſe ſur des barques à Meſſine, 1. 157. attaque la place & la prend, 1. 159. pouſſe ſes conqueſtes vers Enna, défait Belcamver, 1. 165. eſt reçû magnifiquement à Traîna, 1. 169. épouſe Judith à Melito, *ibid.* ſe broüille de nouveau avec ſon frere Guiſcard, 1. 173. ſe rend maître de Geraſſo, 1. 176. en tire généreuſement ſon frere & ſe reconcilie avec luy, 1. 181. prend la moitié de la Calabre, 1. 183. ſe défend contre les revoltez de Traîna où il eſt reduit à une grande extremité, 1. 195. ſon courage dans une ſortie qu'il fait contre les habitans, 1. 188. les reduit pendant un grand hyver, 1. 190. revient attaquer

les Sarrasins proche d'Enna, 1. 193. donne une grande bataille aux Sarrasins qu'il gagne par un secours visible du Ciel, 1. 201. tuë de sa main Arcadius de Palerne, 1. 203. avance ses conquestes contre les Sarrasins & reprend un grand butin qu'ils avoient pris sur luy, 1. 209. ravage les environs d'Enna, 2. 28. défait à Mazaire, 2. 11. détruit Zotica, 2. 36. prend Trepani, & ensuite douze autres petites places, 237. prend plusieurs Villes considérables en Sicile par divers moyens, 2. 41. *& suiv.* punit les revoltes qui s'étoient élevées en Sicile 2. 117. prend Siracuse, 2. 130. fonde des Evêchez en Sicile, 2. 137. donne du secours à son neveu Roger Bursa, 2. 143. reçoit une visite du Pape Urbain II. 2. 147. acheve la conqueste de la Sicile, 2. 152. va délivrer les captifs Chrétiens dans une expedition de Malthe, 2. 155. acquiert la moitié de Palerme, 2. 162. ses afflictions, 2. 164. donne du secours de nouveau à son neveu Roger, 2. 168. ses alliances, 2. 168. obtient la Bulle qui luy donne autorité sur le spirituel de ses Etats, 2. 192. passe les derniers jours de sa vie dans les exercices de pieté, 2. 194. sa mort, son caractere & l'état où

il laiſſe la Sicile, 2. 197.
Roger Burſa ſuccede à Robert Guiſcard ſon pere 2. 111. ſes differends avec ſon frere Bohémond, 2. 133. détermine Didier à accepter la Papauté, 2. 144. ſon indulgence exceſſive, 2. 173.

S

SALERNE délivrée par les Normands, 1. 7. aſſiegée par Guiſcard & réduite à une horrible famine, 2. 8.
Salines vallée de Calabre, 1. 122.
Sarraſins répandus en Sicile & en Italie, 1. 6. défaits dans une ſortie de Palerme, 1. 214. ſont encore défaits en plus grand nombre, 1. 215.
Serlon fils de Tancrede; ſes avantures, 1. 140.
Serlon neveu de Guiſcard taille en pieces les Meſſinois ſarraſins, 1. 152. eſt ſurpris par les Sarraſins, 1. 194. remporte ſur eux une grand avantage à Ceramis, 1. 197. eſt trahi par Brahen & tué; ſa tête eſt portée à Enna, 1. 229.
Sigelgaite ſeconde femme de Guiſcard, 1. 105. r'anime les troupes effrayées de Guiſcard, 2. 70. accuſée d'avoir attenté à la vie de Bohémond, 1. 101.
Siracuſe aſſiegée, 2. 106.

Squillaſſe priſe, 1. 133.

T

TANCREDE de Hauteville, 1. 33. ſes femmes, ſes enfans & leurs noms, *ibid.* l'heureuſe diſpoſition de ſa famille, 1. 34. ſes enfans viennent en Italie, 1. 35. s'attachent à Guaimare de Salet-37. ſon ſort en Normandie & à la Cour de Richard II. 1. 137.

Taormine aſſiegée par Roger, 2. 43.

Tarente montagne d'une nature étrange, 1. 211.

Trahiſon menagée par les Grecs contre les Normands, 1. 72.

Traîna. Les Grecs y reçoivent Roger avec une grande cérémonie, 1. 169. s'y revoltent contre luy dans la ſuite, 1. 194.

Trepani aſſiegée & priſe par Roger, 2. 37.

Troye ville priſe par Guiſcard, 1. 101.

Tudextifem aſſomme d'un coup de poing le cheval d'un Envoyé des Grecs, 1. 48.

Turra, V. *Pierre.*

Turſtin premier Chef des Normands en Italie, 1. 26. les Italiens procurent ſa ſa mort, 1. 27.

V

VARINGIENS, soldats Anglois à la solde du l'Empereur Grec, 2. 73. combattent avec avantage; 2. 74. sont ensuite défaits & brûlez dans une Eglise, 2. 78.

Venitiens appellez contre les Normands; 2. 65. les combattent avec un sort different & sont vaincus à la fin, 2. 66. sont chassez de Durazzo, 2. 83.

Victor III. V. *Didier.*

Urbain II. Pape va trouver le Comte de Sicile à Trani, 2. 147. reconcilie à Melphes le Duc Roger & Bohémont, 2. 148. accorde à Roger une Bulle qui a donné occasion à ce qu'on a appellé la Monarchie de Sicile, 2. 189.

Z

ZOë Imperatrice, 1. 45.

363?9